PQ
2446
.D4H
1846
SMPS

DELEYTAR.

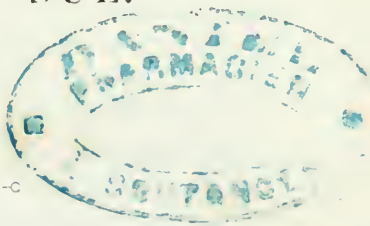
IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES,
RUE DE VAUGIRARD, 36.

DELEYTAR.

ARABIAN GODOLPHIN. — KARDIKI.

PAR

EUGÈNE SÜE.



PARIS

PAULIN, ÉDITEUR,

RUE RICHELIEU, 60.

1846

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/deleytars00suee

DELEYTAR.

ARABIAN GODOLPHIN.

I.

LE QUAKER.

L'hiver de 1732 avait été très-froid et les gelées fréquentes. Vers la fin du mois de janvier de cette année, une assez grande foule s'était amassée au bas du Pont-Neuf, à l'angle de la rue Dauphine et du quai des Augustins, à Paris.

Rien n'était et n'est encore malheureusement plus commun que le triste spectacle qui rassemblait ces oisifs. Le pavé, rendu très-glissant par le givre et le verglas, ne donnant aucune tenue aux chevaux, un de ces animaux, attelé à une grosse charrette pleine de bois, ne pou-

vait parvenir à faire avancer d'un pas cette pesante voiture. Le charretier, homme grand et vigoureux, vêtu d'une blouse bleue, à l'air dur et grossier, accablait ce cheval de coups de fouet, le frappant tantôt sur la tête, tantôt sur le corps, avec une impitoyable brutalité.

Renâclant, soufflant, le pauvre cheval s'épuisait en efforts si continus, que, malgré le froid, il était inondé de sueur et blanc d'écume. Tantôt, se jetant avec une sorte de furie dans le collier, il y donnait si vigoureusement que des étincelles jaillissaient sous ses fers ; tantôt, sans être découragé par ces énergiques mais impuissants essais, il reculait de quelques pas pour reprendre son élan ; puis, rassemblant de nouveau toutes ses forces, il tentait encore, mais toujours en vain, de mettre en mouvement cette lourde voiture. Deux fois il s'abattit sous son pesant harnais, deux fois ses genoux touchèrent le pavé glissant, et deux fois le charretier, redoublant de coups et d'imprécations, le releva en le secouant si rudement par son mors, que la bouche du malheureux animal était toute saignante.

Une troisième fois, enfin, après un dernier et violent effort tenté avec l'énergie désespérée de la douleur, le cheval tomba sur ses genoux ;

mais une de ses jambes s'engageant sous lui, il ne put se redresser et resta renversé sur le côté, tremblant, baigné de sueur, et l'œil attaché sur son maître.

La rage de celui-ci fut alors à son comble : après avoir cassé son fouet sur la tête du cheval, qui, abattu dans les brancards, pouvait à peine remuer, et allongeait en gémissant son cou sur le pavé, le charretier, par un odieux raffinement de méchanceté, se mit à donner à sa victime de furieux coups de pied dans les naseaux.

Les témoins de ce spectacle barbare le contemplaient avec une curiosité cruelle ou une apathie stupide ; les plus humains proposaient tout bas d'aider à dételer le cheval, mais aucun n'osait reprocher au charretier la férocité de sa conduite.

Cet homme devait pourtant se porter à un nouvel excès de méchanceté ; voyant que, malgré les coups affreux qu'il lui donnait, son cheval, écrasé sous le poids de sa charrette, ne pouvait parvenir à se relever, cet homme, avisant une botte de paille accrochée derrière sa voiture, en arracha une poignée, la tordit en forme de torche, et, tirant un briquet de sa poche, se disposa, avec la plus impitoyable

cruauté, à faire souffrir une autre torture à ce malheureux animal, disant aux spectateurs, assez lâches pour le laisser faire : « Je vais griller cette rosse-là... ça la fera peut-être se relever. »

A ce moment un homme passait : voyant cette foule, il s'arrêta.

De taille moyenne, assez âgé, assez replet, il portait une longue et vieille houppelande grise, garnie de larges boutonnières tressées de laine de couleur pareille ; un chapeau plat et triangulaire cachait à peine le sommet de sa tête, couverte de cheveux gris sans poudre ; sa figure douce, riante et bonne, était encadrée dans une large cravate de batiste dont les bouts retombaient sur sa veste, à peu près comme le rabat d'un prêtre. Mais dès qu'il vit le charretier approcher sa torche enflammée du cheval avec tant d'inhumanité, l'homme dont on parle fit un geste d'horreur ; sa physionomie exprima tout à coup la plus douloureuse compassion : aussi, ne pouvant sans doute supporter plus long-temps cette scène cruelle, il se détacha du groupe, et tira résolument le charretier par la manche de son sarrau.

Les autres spectateurs de cette scène ressentirent un mouvement d'intérêt et d'effroi, en

voyant la témérité de cet étranger, car son âge et son extérieur paisible offraient un singulier contraste avec la taille athlétique et l'air emporté du maître du cheval.

Le quaker, car l'homme à la houppelande appartenait à cette secte religieuse, qui professe, on le sait, les sentiments les plus généreux et les plus pitoyables pour les animaux; le quaker, s'approchant donc du charretier, le saisit assez vigoureusement par le bras.

Aussitôt celui-ci se retourna d'un air menaçant, et s'écria en brandissant sa torche : « Qui est-ce qui me touche ainsi ? C'est vous ?

— Ami, — dit le quaker d'un ton calme et doux en montrant au charretier quinze louis étalés dans sa main, et le tutoyant, selon les habitudes de sa secte; — ami, veux-tu me vendre ton cheval quinze louis ?

— Hein ! — reprit le charretier, croyant qu'on le voulait railler.

— Je t'offre quinze louis de ton cheval : veux-tu me le vendre, ami ?

— M'acheter mon cheval ? quinze louis ? quinze louis d'or ? — répéta le charretier en éteignant sa torche sous son large pied, et regardant d'un œil cupide et stupéfait la somme que le quaker lui offrait toujours.

— Quinze louis, ami, — dit le quaker de sa voix douce et posée.

— Et pourquoi diable voulez-vous m'acheter mon cheval ?

— Que t'importe ? veux-tu me le vendre ? »

Les spectateurs de cette scène commençaient à y prendre un assez vif intérêt, bien que le plus grand nombre ne comprît pas le mouvement de compassion du quaker, qui, prévoyant sans doute l'inutilité de ses observations, croyait agir selon l'esprit pieux et compatissant de sa secte en arrachant une créature de Dieu à un aussi cruel traitement. Une autre raison que nous dirons plus tard, était d'ailleurs venue aider encore à la généreuse impulsion du quaker.

— Mais qu'est-ce que vous allez faire de mon cheval sans la charrette ? — reprit le charretier.

— Si tu me vends ton cheval, ami, tu vas d'abord décharger la voiture, dételer ce pauvre animal, l'aider doucement à se relever, puis le conduire à son écurie, où je t'accompagnerai... Là, je te dirai mes intentions.

— Mais ma charrette et mon bois ?

— Quelqu'un y veillera ici, ami, jusqu'à ce que tu aies emprunté un autre cheval. Je payerai

encore, s'il le faut, quelque chose pour cela.

— Quinze louis d'or! — reprit le charretier, qui ne pouvait croire à cette bonne fortune;— et c'est du bon or?...

— Prends un louis au hasard, ami; entre dans une boutique, et tu demanderas s'il est bon. »

Le charretier suivit ce conseil, alla faire vérifier son or, et revint tout joyeux en disant : « Tope! le marché est fait, mon bourgeois; il n'y a plus à s'en dédire, au moins?

— Sans doute, — reprit le quaker; — mais aide-moi tout de suite, ami, à dételer cet animal, qui souffre beaucoup, ainsi abattu sous cette lourde charrette.

— Ah çà! maintenant que c'est marché fait, pourquoi diable m'avez-vous acheté si cher une rosse pareille? car c'est une fieffée rosse que mon cheval : vous ne savez peut-être pas ça,— dit le charretier.

— Maintenant je t'apprendrai, ami, que c'est pour l'arracher à ta méchanceté que je t'ai acheté cette pauvre créature de Dieu. »

Le charretier regarda le quaker d'un air stupide, haussa les épaules, examina de nouveau les pièces d'or, et ne pouvant comprendre cette compassion, il se mit, en sifflant joyeuse-

ment, à dételer son cheval, persuadé qu'il parlait à un fou.

Il est vrai de dire que la foule, tout en partageant à peu près l'opinion du charretier sur le quaker, se prêta fort obligeamment à aider ce dernier, qui, déchargeant sa charrette, dégagea le cheval.

Le pauvre animal saignait de tous côtés ; les ferrures de son pesant harnais et les lourds brancards de la charrette l'avaient en plusieurs endroits écorché à vif ; et telle était la terreur que lui inspirait encore son maître, qu'au moindre mouvement de celui-ci il reculait, tressaillait, se jetait brusquement de côté, comme s'il eût craint à chaque instant d'être de nouveau battu.

« Maintenant, ami, allons chez toi conduire ce cheval à son écurie, » — dit le quaker.

Et le charretier, le quaker et le cheval descendirent le quai suivis de quelques oisifs.

II.

LE RÉCIT.

On a dit qu'une raison particulière avait encore affermi la compatissante résolution du quaker lorsqu'il s'était décidé à acheter ce cheval si brutalement traité par le charretier. En effet, le matin même de ce jour, des lettres de Londres lui avaient appris que, selon son plus ardent désir, sa fille venait d'accoucher d'un fils : voulant donc, pour ainsi dire, remercier le ciel de cette heureuse nouvelle par une bonne action, le quaker n'avait cru pouvoir mieux réussir qu'en exécutant d'une manière si généreuse un des plus charitables commandements de sa secte.

Le quaker suivait donc son guide ; de temps à autre il caressait l'encolure maigre et décharnée du cheval, en considérant avec une sorte de satisfaction douce cette victime qu'il venait d'arracher à une si malheureuse condition.

« Ah çà ! mon bourgeois, vous avez l'air

d'un brave homme, — dit le charretier au quaker, — je ne veux donc pas vous tromper; et maintenant qu'il n'y a plus à se dédire pour notre marché, je dois honnêtement vous avertir que vous venez d'acheter là, non-seulement une rosse, mais encore le plus vilain animal du monde, et si hargneux, si traitre et si méchant, qu'avec moi il voyait plus souvent le manche de ma fourche que son picotin d'avoine, et c'est si fort que le plus souvent je n'ose lui donner à manger qu'au bout d'une pelle...

— Était-il donc ainsi méchant lorsque vous l'avez acheté, ou bien est-il devenu vicieux chez vous? — demanda le quaker.

— C'est-à-dire, voyez-vous, il a commencé à faire le câlin avec moi. Je l'avais acheté pour le bon marché, vingt écus... c'était pour rien, n'est-ce pas? enfin, je l'ai donc mis à ma charrette. Quand la charge n'était pas trop lourde, ou plutôt quand il était dans ses beaux jours, le gredin! ça allait encore; mais quand ça tirait trop, comme ce matin, par exemple, il jouait le même jeu, c'est-à-dire qu'il faisait la frime de donner ferme dans le collier, et qu'il y donnait mollement; alors, moi, je commençais à le tambouriner à coups de fouet, comme

vous avez vu, et pas mollement... mais vous allez voir quel gueux sournois ça fait. Il a d'abord eu la fausseté de recevoir ça en douceur et sans me rien rendre ; mais à la longue, croiriez-vous, mon bourgeois, que cette méchante bête a fini par avoir assez de connaissance pour me garder rancune des roulées que je lui appliquais? et qu'il ne se gênait pas pour m'allonger de temps en temps un coup de pied en dessous quand je l'attelais ou le dételais? alors, moi, dès que j'ai vu ça, j'ai trouvé un fameux moyen de l'empêcher de me donner des coups de pied quand je le dételais... allez!

— Lequel, ami?

— Je ne le dételais plus du tout.

— Comment se couchait-il?

— Il ne se couchait pas.

— Ni la nuit ni le jour?

— Ni la nuit ni le jour; je l'entrais sous un hangar avec ma charrette, il y passait la nuit sur ses jambes, et puis le jour il travaillait pour se les dégourdir.

— Comment, ami, tu privais ainsi sans pitié ce malheureux animal du sommeil!

— Lui! laissez donc! il était bien trop malin et trop fatigué pour ne pas dormir. Est-ce

qu'il ne s'était pas habitué à dormir tout debout ?... Seulement, comme à la longue il aurait peut-être eu la méchanceté de tomber malade, le dimanche, je laissais le moricaud le dételer ; alors c'était une vraie fête pour le moricaud, le cheval et son chat.

— Que veux-tu dire, ami ?

— Oh ! c'est une fameuse histoire, allez, mon bourgeois ! et qui prouve bien qu'il y a des hommes plus bêtes et plus sauvages que les bêtes : car pour le chat, c'est son état, c'est tout simple, je lui pardonne ; mais le moricaud, ça n'a pas l'air croyable.

— Je ne te comprends pas, ami.

— Figurez-vous donc, mon bourgeois, que j'ai un chat, mais un chat de gouttière, laid comme un monstre ; eh bien ! est-ce qu'il ne s'est pas entiché de cette rosse-là !

— De ton cheval ?

— De mon cheval ! Hein ! ça paraît-il possible, un chat aimer un cheval ? Que le moricaud soit comme un idiot après le cheval, ça se conçoit, parce que c'est un homme et qu'ils sont du même pays ; mais un chat ! c'est à ne pas croire ? et pourtant, dès que le cheval arrive... vous allez, d'ailleurs, voir cette comédie-là, le chat saute sur la charrette, et de là sur

le dos du cheval, en faisant de tels ron-ron qu'on croirait entendre un tambour de basque. Mais le beau de l'affaire, c'est que le gredin de cheval a l'air de le reconnaître aussi; il hennit, il appelle, et tout de suite la bête de chat arrive, saute sur le tonneau où je mets l'avoine, et alors le cheval fait comme s'il le caressait du bout de ses lèvres, et il le lèche! l'imbécile... il le lèche! enfin, vous allez voir ça. Je vous dis, mon bourgeois, que c'est pis qu'à la foire Saint-Germain, et qu'on gagnerait sa vie à les montrer, le chat, le cheval et le moricaud! »

Le bon quaker s'étonnait, avec assez de raison, de cette affection singulière d'un cheval pour un chat; mais ceci étant un des faits de cette histoire, on l'admettra sans le discuter.

« Où as-tu acheté ce cheval? — demanda le quaker au charretier.

— A un des cuisiniers du roi; car telle que vous la voyez, la rosse vient de chez le roi, rien que cela! »

A ces mots, le quaker étonné regarda le charretier, puis le cheval; mais dans le misérable extérieur de ce dernier, il ne vit rien qui se ressentît de son ancienne et royale condition. Pourtant sa curiosité s'éveillant davantage, il

pria le charretier de lui raconter comment ce cheval était tombé en sa possession.

« C'est tout simple, ce cheval-là était chez le roi employé aux fourgons de la bouche qui font le service de Paris à Versailles; mais il était si méchant, si méchant aux autres chevaux, surtout quand il y avait des juments pour le regarder (car, révérence parler, mon bourgeois, vous saurez que ce cadet-là se donne les airs d'être Entier); il était donc si méchant, qu'on ne pouvait en venir à bout. Lassé de cela, le contrôleur de la bouche a un beau jour ordonné de vendre l'animal; mais comme, bien entendu, personne ne voulait acheter ce bon sujet, tant on connaissait son gentil petit caractère, et qu'il mangeait plus qu'il ne valait, on l'a donné à un des cuisiniers du roi pour s'en débarrasser, à condition qu'il le nourrirait. Bon, voilà mon cuisinier tout faraud d'avoir un cheval pour la nourriture; mais qu'est-ce qui est arrivé? c'est que c'est le cheval qui a manqué manger le cuisinier : car, un jour, il vous a pris le gâte-sauce par le milieu des reins, et lui a enlevé une grosse bouchée de culotte et la peau avec; alors mon cuisinier, piqué au vif, n'a plus voulu jamais se rencontrer avec le cheval. Je connais l'aide de ce cuisinier; il m'a parlé

de l'animal dont son maître voulait trente écus ; j'ai bataillé, et je l'ai eu pour vingt, mais c'était encore trop payé pour ce qu'il vaut. Aussi, c'est pour cela que je croyais que vous vous moquiez de moi, mon bourgeois, quand vous m'en avez offert quinze louis.

— Mais avant d'être dans les écuries du roi, où était ce cheval? le sais-tu, ami?

— Moi? non; c'est-à-dire si, il était d'un pays loin, loin, loin; le moricaud sait ça.

— Mais quel est donc cet homme dont tu parles sans cesse?

— Un gueux, un malheureux, un mendiant, couleur de buis, qui est du même pays que le cheval; car, d'après ce que m'a dit l'aide du cuisinier, cette rosse-là a été, comme une demi-douzaine d'autres carcans de son espèce, envoyée au roi l'an passé par je ne sais pas quel mamamouchi d'un pays du côté des Turcs. Vous voyez le beau cadeau que c'était, mon bourgeois, pour le cas qu'on en a fait? D'ailleurs, toutes ces carnes-là se valaient, c'étaient tous des vole-avoine : aussi on a bien vite envoyé les uns aux tonneaux des jardiniers, les autres aux fourgons; il y en a qui sont morts à la peine, et d'autres qui ont été vendus comme

celui-ci, et qui n'ont pas valu plus d'agrément à leur maître...

En apprenant l'origine étrangère de ce cheval, donné en présent au roi de France, le quaker jeta un nouveau coup d'œil sur son acquisition. Quoiqu'il ne fût pas très-connaisseur, le bon Anglais avait l'habitude de voir des chevaux; néanmoins, ce second examen ne lui révéla pas plus que le premier les qualités ou les dehors qui avaient pu mériter à ce cheval une si honorable distinction.

Une chose piquait vivement la curiosité du quaker, c'était les relations d'attachement qui semblaient exister entre le cheval et cet homme que le charretier appelait le moricaud; aussi s'adressant à son guide :

« Mais encore une fois quel est cet homme qui, je le vois, est Africain, et que tu appelles le moricaud? qu'est-il devenu?

— Le moricaud? il était arrivé en France avec d'autres gaillards qui accompagnaient les chevaux, et qui avaient l'air d'être comme lui taillés à coups de serpe dans un morceau de buis; mais il faut qu'il n'ait pas pu ou pas voulu suivre ses camarades quand ils sont partis, car il est resté à Versailles, où on le nourrissait par charité, tant que le cheval a été aux

écuries du roi ; mais une fois que le cheval est venu ici, le moricaud l'a suivi, et il vit en mendiant son pain dans mon quartier.

— Cet homme est donc très-attaché à ce cheval ?

— S'il lui est attaché, je le crois bien ! ! attaché comme le fouet à la monture, le maudit fainéant : aussi paresseux l'un que l'autre. Mais ce n'est pas tout ; est-ce que l'Africain, comme vous appelez le moricaud, n'avait pas voulu me faire entendre par ses simagrées et par ses gestes, car il faut vous dire que le moricaud est muet comme un poisson, ou comme son cheval, n'ayant pas seulement grand comme ça de langue ; est-ce qu'il n'avait pas voulu me faire entendre que si je voulais, il panserait et soignerait le cheval pour rien ? Mais, ah bien oui, le panser ! un tas de délicatesses qui sont bonnes à rendre les chevaux aussi douillets que les femmes : d'ailleurs, est-ce que je me panse ? est-ce que je me soigne, moi ? Pourquoi donc qu'un animal serait soigné ?

— Mais j'espère, ami, que tu n'as pas refusé à cette pauvre créature, déjà si malheureuse, la permission de voir son cheval tant qu'il l'a voulu ?

— J'en avais bien envie, parce que je croyais

que c'étaient les câlineries du moricaud qui rendaient le cheval méchant pour moi ; mais comme ça m'amusait de les voir ensemble, tant c'était farce, je l'ai laissé. Figurez-vous la vie qu'ils mènent : dès que je sors, le muet, qui a passé la nuit dans mon hangar avec le cheval, sort aussitôt pour aller mendier son pain ; mais quand je rentre, je suis bien sûr de trouver le moricaud et le chat qui attendent le cheval. Si je ne veux pas qu'on dételle ni qu'on touche la rosse, le muet reste là quelquefois deux ou trois heures, accroupi sur ses talons comme un singe, à couver le cheval des yeux, et puis il s'endort dans cette position-là... Mais quand je veux voir le moricaud faire ses gambades, je n'ai qu'à lui permettre de donner au cheval sa pitance et de le dételer comme je fais le dimanche ; alors, mon bourgeois, c'est à crever de rire ; il faut voir le damné muet aller, venir, tourner autour du cheval, le caresser, le flatter, lui prendre la tête dans ses mains, sauter dessus, en descendre, y remonter, tâcher de lui ôter du corps par-ci par-là un peu de boue malgré mes ordres... lui essuyer les yeux avec la main ; enfin, s'il a une écorchure à vif, et il n'en manque pas, car je ne veux pas qu'on les lui guérisse, parce que c'est des manières d'éperons

qui l'activent à marcher, le muet regarde ça d'un air navré pendant une heure. Mais quelque chose de plus fort! est-ce qu'une fois je ne l'ai pas surpris, qui, faute de mieux, chauffait de son haleine une écorchure que la rosse avait au front? Enfin, mon bourgeois, j'ai une petite fille qui est tout mon portrait, ça je m'en flatte, mais que le diable m'enlève si j'ai l'air d'aimer autant cette enfant que le moricaud aime ce cheval.

— Et le cheval semble... semble-t-il le reconnaître? — demanda le quaker touché jusqu'aux larmes de cet attachement singulier.

— Je le crois bien; c'est encore plus drôle qu'avec le chat, qui est aussi de toutes ces fêtes que je vous dis. Dès que le cheval aperçoit le muet, s'il est attelé, il hennit, il a l'air de l'appeler, il couche ses oreilles, il frappe du pied; mais si je le laisse dételer et se goberger en liberté dans l'écurie, alors c'est une autre comédie : le cheval se couche, se relève, lui tend sa tête, se cabre à moitié, poussant comme de petits cris de joie; enfin, je vous dis, mon bourgeois, qu'ils ont l'air tous aussi imbéciles les uns que les autres.

— Et cela ne vous a pas touché, ami?

— Moi, ça me fait pouffer de rire toutes les

fois que ça ne m'embête pas : mais, un jour que ça m'embêtait, il est arrivé une bonne farce. Ce jour-là j'administrais une bonne roulée au cheval à coups de manche de fouet : mais ne voilà-t-il pas que le moricaud devient furieux et qu'il veut se jeter sur moi ! Mais un instant ; vous concevez, mon bourgeois, qu'avec cette poigne-là (et le charretier montrait son poing énorme) on n'a pas peur d'un moricaud qu'est mince comme un roseau : aussi, après avoir rossé d'abord le muet pour lui apprendre à ne se mêler que des coups de poing qu'il peut être appelé à recevoir, je me suis remis à taper dessus le cheval. Mais alors ne voilà-t-il pas que le damné moricaud se met à pleurer deux grosses larmes ; lui ! dont les yeux étaient restés secs comme bois pendant que je le cognais : ne voilà-t-il pas enfin qu'il se jette à mes genoux, en me tendant son dos, et me faisant signe de le battre au lieu de battre le cheval ! Eh bien, mon bourgeois, faut-il qu'il soit bête, ce muet ? »

En entendant ce brutal parler si grossièrement de l'attachement qui liait ces deux pauvres créatures, le quaker se sentant douloureusement ému, se savait plus de gré encore d'avoir cédé à un mouvement de compassion qui

le mettait à même de réunir cet homme et le cheval qu'une bizarre destinée avait amenés en France à travers les vicissitudes sans nombre que l'on va raconter.

III.

SCHAM ET AGBA.

Le charretier avait dit vrai : ce cheval, naguère attaché à sa lourde et ignoble voiture, était un des huit chevaux barbes dont le bey de Tunis avait fait hommage au roi Louis XV, en 1731, ensuite du traité de commerce conclu en son nom par M. le vicomte de Manty, capitaine de ses vaisseaux.

Après avoir un instant attiré l'attention, ou plutôt la curiosité du roi et de sa cour, ces huit chevaux barbes, à l'allure brusque et impétueuse, à la physionomie sauvage, aux formes anguleuses, décharnées, et encore amaigris par les fatigues de la route, furent d'abord reçus dans les écuries royales avec la plus grande

insouciance, et ensuite traités avec un extrême dédain.

La cause de ce mépris était simple : le roi Louis XV affectionnait surtout pour la guerre et pour la chasse une espèce de chevaux anglais, ordinairement élevés dans le comté de Suffolk, courts de reins, ramassés, bien doublés, très-près de terre, et appelés en France *courtauds.*

Or, comme le goût d'un roi fait et impose la mode, on conçoit quel mépris railleur dut accueillir ces chevaux barbes avec leur encolure sèche et plate, leurs formes saillantes, nerveuses, accentuées, un des traits typiques de cette race si précieuse, parce qu'elle est primitive, et, comme telle, religieusement conservée pure en Orient.

Des huit esclaves tunisiens envoyés d'Afrique par le bey pour amener les chevaux qu'il offrait au roi, Agba, le muet (appelé vulgairement le moricaud par le charretier), était seul resté en France, au lieu de retourner à Marseille, et de là à Tunis, avec ses compagnons. Agba s'était caché sans doute afin de ne pas se séparer de ce cheval qu'il avait élevé et qu'il aimait, d'abord comme les Arabes les aiment, c'est-à-dire avec passion, et qui, de plus, lui

était singulièrement cher, en raison d'une circonstance bizarre qui motivait de la part du Maure cet attachement dont il n'est peut-être pas un second exemple.

Sans doute, quelque autorité subalterne des écuries du roi s'étant intéressée au muet, avait facilité ses desseins, car il ne sortit pas des écuries de Versailles, et y vécut de charité.

Tant que Scham appartint à la maison du roi, Agba avait facilement obtenu de l'insouciante paresse des palefreniers la faveur de panser lui-même le barbe; mais, dès que celui-ci passa du service des fourgons de la bouche à celui du charretier, le muet suivit et partagea le misérable sort de son cheval.

Et pourtant, ce cheval, si méprisé en France, à la grande douleur d'Agba, était un des plus dignes descendants d'une des plus anciennes races de Barbarie, nommée, à cause de sa vigueur et de sa vitesse, *race des rois du jarret.*

Le bey de Tunis avait cru faire à Louis XV un présent magnifique et tout royal en lui envoyant *Scham* (ainsi s'appelait le cheval), qui, suivant l'usage, portait sa longue et glorieuse généalogie dans un petit sachet de poil de chameau richement brodé, et suspendu à son cou par un cordon de soie mi-parti rouge et or.

Mais à son entrée dans les écuries du roi, ce sachet précieux, ainsi que plusieurs amulettes destinées à préserver du mauvais sort le cheval qui les porte, avaient été enlevés à Scham et jetés avec dédain par les palefreniers.

Épouvanté de ce sacrilége, et redoutant dès lors pour Scham le plus funeste destin, Agba avait religieusement ramassé et conservé ces reliques, espérant un jour en parer son cheval, et le mettre ainsi à l'abri des tribulations sans nombre qui, on le voit, accablaient déjà le pauvre Scham, et qu'Agba, dans son désespoir, attribuait, en grande partie, à la perte des amulettes.

L'attachement de ce Maure pour son cheval se peut facilement concevoir : le muet n'avait jamais quitté le haras du bey de Tunis, et Scham était venu au monde sous ses yeux ; peu à peu, ses merveilleuses qualités s'étaient développées devant lui. Mais ce qui, pour Agba, avait été et était encore un continuel sujet d'intérêt, de méditation, de crainte et d'espérance, c'était de voir son cheval réunir en lui, par une bizarrerie sans pareille, deux signes fatidiques et contradictoires, l'un bon, l'autre mauvais, dont la puissance, selon les idées superstitieuses des Orientaux, devait avoir la plus extraor-

dinaire influence sur la carrière de Scham.

On n'ignore peut-être pas que les Maures et les Arabes, versés dans la connaissance des chevaux, reconnaissent soixante-dix pronostics d'heur ou de malheur qui leur servent à tirer l'horoscope de ces animaux ; or, on le répète, par un hasard singulier de conformation, on remarquait à la fois chez Scham deux signes d'une puissance infaillible, dont l'un prédisait la vie la plus misérable, et l'autre l'existence la plus glorieuse. Le premier était une sorte d'épi formé au milieu du poitrail, par une disposition particulière des poils ; or, les Arabes mettent ces épis au nombre des présages les plus funestes qui puissent traverser la carrière d'un cheval. Le second signe, qui annonçait au contraire une vie aussi longue qu'illustrée pour le cheval et sa nombreuse postérité, était une petite balzane blanche que Scham (dont la robe était bai-brun) portait au pied montoir de derrière.

Flottant sans cesse entre la bonne et la mauvaise destinée de son cheval, on conçoit par quelles douloureuses alternatives d'angoisses et d'espérances avait dû passer Agba depuis son départ de Tunis.

Scham ayant d'abord été destiné à un roi de

France, un des plus puissants monarques du monde, le Maure avait reconnu là, l'influence souveraine de la balzane; mais bientôt voyant Scham relégué de l'écurie royale au service des fourgons, et des fourgons à la charrette d'un porteur de bois, Agba, dans cette décadence, avait malgré lui reconnu la puissance de l'épi, rendue plus funeste encore par la perte des amulettes qu'Agba n'osait remettre au barbe, de peur d'une nouvelle et brutale profanation du charretier.

Aussi, agité par ces perplexités, tantôt Agba se désolait amèrement, tantôt, plus sage, il ne pouvait renoncer à tout espoir pour Scham. Dans les calamités présentes, il voyait un temps d'épreuves; et d'ailleurs, avec la foi aveugle des Orientaux dans la fatale et impérieuse autorité des présages, il se rassurait et s'expliquait ainsi à lui-même son excessif intérêt pour le barbe. Si Scham avait été destiné à être tout à fait heureux ou tout à fait malheureux, pensait le muet, je l'aurais abandonné à la volonté du prophète; car, ne pouvant rien pour Scham, j'aurais pleuré ou applaudi son sort immuable; mais ces deux présages extraordinaires de bien et de mal annoncent des vicissitudes dont il sortira peut-être à sa gloire; et son sort devant

toujours être incertain, je ne dois jamais cesser de le partager : car, enfin, Dieu n'a pas voulu que Scham fût toujours malheureux, puisqu'il l'a doué d'une balzane au pied droit de derrière ; de même qu'il n'a pas voulu qu'il fût toujours heureux, puisqu'il l'a affligé d'un épi au poitrail. Dieu seul est grand, sa loi est sa loi !

Pourtant, malgré son habitude de résignation stoïque aux décrets de la Providence, quelquefois, en voyant par quelles phases dégradantes Scham était descendu jusqu'à tirer l'ignoble charrette du portefaix, Agba perdait tout espoir. Alors, dans son découragement, il considérait avec amertume l'heur de la balzane comme passé, et tremblait en pensant que le fatal épi allait peut-être seul réagir sur la destinée de Scham.

En effet, avant de venir en France, qu'avait-il manqué à la glorieuse destinée promise à Scham par son bon destin ?

Scham, ce fier descendant de tant d'illustres ancêtres, n'avait-il pas été traité par le bey avec cette affection si touchante des Orientaux pour leurs chevaux ? Scham n'avait-il pas mangé l'orge ou le doura dans la main de son maître, et souvent bu le lait mélangé de maïs,

dans une auge de marbre blanc? Scham n'avait-il pas bondi, bien fier, sous ses caparaçons de tigre ou d'angora? n'avait-il pas joyeusement secoué les houppes de soie de sa bride pourpre et or, en couvrant d'écume l'acier de son mors damasquiné d'argent? Ne s'était-il pas mille fois lancé rapide et impétueux aux courses du désert, dont toujours il remportait le prix, tandis que d'autres fois de nouveaux triomphes l'attendaient au jeu du djérid, jeu martial, noble image de la guerre, où Scham brillait encore par sa souplesse, sa grâce et sa dextérité, comme il avait déjà brillé, parmi les sables sans fin du désert, par sa vitesse prodigieuse? Puis, aussi bon, aussi soumis qu'ardent et courageux, lors des excursions du bey, le soir, à l'heure du repos, lorsque la caravane était paisiblement abritée sous un bouquet de palmiers, et que les étoiles scintillaient dans le sombre azur de ce ciel d'Orient, Scham n'avait-il pas bien des fois soulevé la tente verte et rouge pour venir lécher les mains de son maître endormi? Scham n'avait-il pas enfin voluptueusement régné en sultan sur les plus belles et les plus fières cavales du bey, destinées à perpétuer ainsi la race illustre et sans tache des rois du jarret?

Quel bonheur nouveau pouvait donc prétendre le pauvre barbe, dans cette terre de France, froide et maudite ? pensait Agba...

Mais revenons au charretier et au quaker, qui arrivèrent bientôt à l'écurie de Scham, où ils trouvèrent le muet et son chat fidèle.

IV.

L'HOMME, LE CHEVAL ET LE CHAT.

Le charretier habitait le fond d'une espèce de masure située rue Guénégaud; la cour était petite et sombre, de hautes murailles interceptaient l'air et le jour; à droite, on voyait un puits humide et verdâtre; à gauche, un hangar long, étroit, abrité par un auvent couvert de tuiles et de mousses. C'est au fond de ce hangar que se retirait habituellement Agba. Il y était alors; le charretier l'aperçut, et s'adressant au quaker :

« Tenez, — lui dit-il, — voilà le muet; j'étais bien sûr qu'il serait là à m'attendre avec son chat. »

Le quaker regarda, et vit en effet Agba immobile, pensif, et sans doute absorbé dans ses rêveries, car il n'avait rien entendu.

Ce Maure paraissait avoir trente ans environ ; il était petit, maigre, frêle, et vêtu des restes d'un costume oriental en lambeaux ; sa physionomie basanée avait une expression de finesse, de douceur et d'intelligence remarquable ; son nez était droit et bien formé ; sa barbe noire, frisée, mais peu touffue ; ses pommettes saillantes et ses joues creuses ; un petit turban, jadis blanc, entourait son front brun et doré comme un bronze florentin. Agba, accroupi sur ses talons, était presque entièrement enveloppé dans un caban à capuchon fait de poil de chameau, étoffe grossière de couleur noirâtre, dont les plis roides et lourds tombaient sur les pieds du Maure, qui étaient nus malgré le froid. Un chat gris-cendré rayé de blanc, que le muet tenait pressé contre sa poitrine, et qui semblait doucement sommeiller, réveillé par le bruit, fit un mouvement qui vint arracher le Maure à ses réflexions, car il tressaillit et regarda le nouvel arrivant avec une sorte d'inquiétude. Mais aussitôt que le muet eut entendu le bruit des chaînettes du harnais et les pas du cheval, se levant brusquement, il alla

aussitôt vers la porte de la cour pour tâcher d'apprendre la cause de ce retour inattendu.

Mais quel fut l'étonnement d'Agba lorsqu'il vit Scham dételé de sa charrette, Scham que son maître paraissait traiter avec une certaine douceur, au lieu de le brusquer à son accoutumée, en lui faisant traverser le passage obscur, étroit et glissant qui communiquait de la rue à la cour et au hangar! Quant au chat, il fut en deux sauts sur le dos de Scham, qui, pour la première fois, parut presque insensible aux caresses de son ami, tant il semblait lui-même étonné du changement de manières de son maître.

D'un air inquiet, le Maure promenait alternativement ses yeux vifs et perçants du cheval au quaker, et du quaker au charretier; puis, remarquant la figure douce et bonne du premier, qui, de temps à autre, caressait Scham, Agba eut malgré lui une lueur d'espoir en pensant que la fatale puissance de l'épi allait peut-être céder à son tour devant l'heureuse influence de la balzane.

Rien d'ailleurs de si touchant que l'expression de contrainte et d'intérêt profond qui animait les traits du muet pendant qu'il examinait Scham avec l'attention la plus tendre et

la plus scrupuleuse. Mais tout à coup il s'agenouilla, joignit les mains d'un air désespéré, et lança sur le charretier un regard de haine rapide comme l'éclair... mais terrible...

Agba venait de s'apercevoir que Scham était affreusement couronné... car, dans ses deux chutes sur le pavé, les genoux du malheureux cheval avaient été entamés jusqu'au vif. Voyant ces deux plaies saignantes, le Maure baissant la tête sur sa poitrine avec accablement, laissa retomber ses deux bras sur ses cuisses. Pour lui, et selon les idées des Orientaux, voir Scham couronné, c'était le comble du malheur et de la dégradation.

Le quaker ne pouvant surmonter l'émotion que lui inspirait cette scène, jouissait d'avance de la douce surprise qu'il allait causer à ce pauvre Maure.

— Entend-il le français ? — demanda-t-il au charretier.

— Très-bien, mon bourgeois; oh ! pour certaines choses, c'est un gaillard qui n'est pas si bête qu'il en a l'air.

— Ami, — dit le quaker au muet avec un accent rempli de bienveillance et de douceur, — veux-tu dételer ce cheval, le panser et lui donner à manger ?

Le Maure était tellement absorbé par sa douloureuse contemplation, qu'il fallut que le quaker répétât sa question, et le frappât doucement sur l'épaule pour attirer son attention.

En entendant la demande du quaker, Agba secoua tristement la tête, fit le salut oriental en baissant le front, et d'un regard où brillaient deux grosses larmes, il montra le charretier avec une expression de crainte et de colère mal contenue.

« Va, va, tu peux l'emmaillotter à ton aise, ta rosse, — dit le brutal, — elle ne m'appartient plus, elle est à ce brave homme. Puis, s'adressant au quaker : — Ah çà! mon bourgeois, je vais m'occuper de chercher un autre cheval. Merci du marché, bien du plaisir je vous souhaite. Si vous n'avez pas d'écurie, je vous prêterai le hangar en attendant ; » et saluant le quaker, il disparut.

Le Maure n'avait pas d'abord paru comprendre les paroles du charretier, mais lorsqu'il le vit s'éloigner, et que le quaker lui eut réitéré la même assurance, il se jeta à ses genoux, prit le pan de sa houppelande, qu'il baisa avec respect, et poussa dans sa joie quelques sons sourds et inarticulés, seul langage que pût faire entendre cette pauvre créature.

« Relève-toi, relève-toi, ami, — dit le quaker, — c'est devant Dieu seul qu'on se prosterne; soigne bien ce cheval, il est à moi; désormais tu ne le quitteras plus, si tu veux me servir et me promettre de te conduire comme un bon et fidèle serviteur. »

A ces mots, joignant avec force ses deux mains tremblantes d'émotion, et le regardant avec des yeux stupéfaits et encore agrandis par la surprise, Agba, les lèvres entr'ouvertes, tressaillant de joie, se jeta encore aux genoux de l'Anglais; puis, au risque de renverser cet excellent homme, peu habitué aux formes de soumission et de respect des Orientaux, Agba, dans son transport, prenant le pied droit du quaker, se le posa respectueusement sur le front, voulant témoigner ainsi à son nouveau maître qu'il prenait l'engagement sacré de le servir toute sa vie comme l'esclave le plus dévoué.

« Bien, bien, bien, — dit le quaker en trébuchant et s'appuyant à propos sur un des montants du hangar; — je te le répète, un homme fait à l'image d'un autre homme ne doit pas s'agenouiller devant lui. Sois honnête, fidèle, et tu m'auras payé ce que j'ai fait pour toi. Mais donne tes soins à cette créature... elle

en a besoin..... car elle a bien souffert.....»

Agba, se relevant aussitôt, dépouilla son caban, et, mettant à nu ses bras grêles mais nerveux, il s'approcha de Scham, qu'il considéra un instant avec une expression de bonheur profond, et pour ainsi dire possessif.

Puis il commença à débarrasser le cheval de ses grossiers harnais, avec une sorte de frénésie; le pesant collier recouvert d'une épaisse peau de mouton bleue, la lourde sellette de bois peint à clous de cuivre, la bride de cuir brut, le mors de fer rouillé furent bientôt jetés dédaigneusement au loin par Agba.

Prenant alors, dans l'une des poches de son caban, une sorte de gants de crin qui n'avaient qu'un pouce, et enveloppaient le reste de la main, le muet se prépara à panser Scham à la façon des Maures de Tunis, qui n'emploient jamais l'étrille, dont le mordant mettrait bientôt à vif la peau fine et soyeuse de leurs chevaux de pure race.

Scham, ainsi mis à nu, put être mieux examiné par le quaker.

C'était un cheval bai-brun très-foncé, haut de quinze paumes, et qui avait, on l'a dit, une petite balzane à la jambe droite de derrière.

La maigreur de Scham était effrayante; les

os saillants semblaient percer sa peau naturellement si fine et si délicate, qu'elle avait été presque partout blessée par le contact du lourd collier et des brancards ferrés de la charrette. La poussière et la fange qui couvraient le pauvre animal rendaient terne et mate la couleur de sa robe, autrefois si vive et si brillante. Enfin, sa crinière était mêlée, poudreuse, touffue, hérissée.

Pourtant, oubliant cet état d'incurie et de misère, un connaisseur n'eût songé qu'à admirer la charpente osseuse de Scham, tant elle était remarquablement belle. En voyant sa poitrine profonde, sûr indice de la puissance des poumons, il eût deviné que Scham devait fournir sans peine et sans gêne une course rapide et de longue haleine, l'aspiration précipitée de l'air lui devenant facile avec de si vastes organes. Quant à la vitesse de Scham, elle devait être prodigieuse, à en juger du moins par sa construction et par la force de ses membres, de proportions si accomplies qu'on ne pouvait songer aux dégradants stigmates qui marquaient ses genoux. Ses larges jarrets surtout, secs, plats et singulièrement descendus, semblaient être les ressorts d'acier de ces membres de fer; car Scham se révélait surtout par leur incom-

parable beauté, comme un des plus illustres descendants des rois du jarret.

Seulement, comme rien n'est absolument complet dans la création, ces gens chagrins et jaloux, toujours prêts à épier l'imperceptible tache du plus beau diamant, ou à chercher une ride sous un sourire, eussent remarqué sans doute que, malgré la légèreté sans pareille de son encolure, la tête de Scham manquait peut-être de grâce dans son attache, et était un peu longue ; mais qu'importe ? malgré cette imperfection à peine sensible, cette tête n'était-elle pas remplie de caractère et d'accent ? Son large front, ses grands yeux bien sortis, avec leurs prunelles couleur de topaze brûlée, et leur étincelle de lumière ; tout, enfin, jusqu'à ses naseaux saillants et ouverts qu'il agitait continuellement, ne donnait-il pas à ce barbe la physionomie la plus fière, la plus sauvage et la plus intelligente ?

Cependant, à force de brosser Scham avec ses gants de crin, Agba semblait le sortir de ses limbes et le transformer ; à mesure que la fange et la poussière tombaient, la robe du barbe apparaissait de plus en plus noire, et marquée çà et là de feu. Alors Agba prit une espèce de gants faits d'un velours très-épais, et

destinés à lisser, à coucher le poil; mais en vain Agba déploya sa patiente adresse : tel avait été l'état de misère et de malpropreté où avait langui le pauvre cheval, qu'au lieu de devenir soyeuse, douce et unie comme un satin noir nuancé de reflets fauves et bleuâtres, la robe de Scham resta rude et terne. Néanmoins le cheval n'était déjà plus reconnaissable : sa fine et longue crinière noire, soigneusement lavée par Agba, ondulait légèrement sur son cou; et sa queue, véritable panache de soie, tomba bientôt de sa large croupe comme une pluie de jais.

Sans doute les traces de ses souffrances passées existaient encore; mais on devinait toujours dans ce barbe une telle noblesse, une telle pureté d'origine, que le bon quaker, tout étranger qu'il était à ces connaissances, en fut vivement frappé. Aussi finit-il par se dire : « Lorsque la pauvre bête sera engraissée, quoique couronnée, elle pourra faire une bonne haquenée pour mon gendre le ministre. Ce cheval paraît doux et paisible comme un agneau, les mauvais traitements seuls l'avaient aigri. Allons, je le vois, Dieu aura voulu que ma bonne action me fût profitable; aussi je désire en faire une autre plus méritoire en tirant ce pauvre muet de la misère : un homme capable d'un tel attachement

pour un cheval doit avoir un bon cœur; ce serait trop cruel de les séparer, et j'en serai quitte pour une bouche de plus à nourrir à Burry-Hall. »

Le quaker agit ainsi qu'il avait résolu, il est inutile de dire la joie d'Agba remettant au cou de Scham ses amulettes et sa généalogie, croyant cette fois la maligne influence de l'épi à tout jamais passée, et ne s'attendant plus qu'à voir Scham arriver au faîte des grandeurs annoncées par la balzane.

Ce fut bercé par ces ambitieuses espérances qu'Agba partit pour l'Angleterre à la suite du quaker, qui voyageait à petites journées.

CHAPITRE V.

BURRY-HALL.

Burry-Hall, demeure du quaker, était une champêtre et délicieuse habitation située à quinze milles de Londres, sur les bords de la Tamise. Devant la maison, élevée à mi-côte, un vaste tapis de gazon ras et uni comme du

velours, et çà et là coupé par des massifs de grands arbres, descendait jusqu'au bord de la rivière. Derrière le logis du maître était un assez grand bois de chênes traversé par une allée sinueuse qui conduisait aux écuries et aux bâtiments d'exploitation d'une petite ferme que le quaker faisait valoir. Ces dépendances, bâties en briques, et recouvertes de rosiers, de lierres et de chèvrefeuilles, avaient un aspect si pittoresque qu'elles pouvaient servir de point de vue comme autant de charmantes fabriques.

C'est dans ce calme et riant asile que Scham avait été amené par sa bonne étoile.

Au lieu du hangar obscur, de l'écurie sombre et fétide de la rue Guénégaud, Scham habitait seul une grande box, proprement blanchie à la chaux et pavée de briques qui disparaissaient presque entièrement sous une épaisse litière. Deux fenêtres, garnies de persiennes vertes, l'une au midi, l'autre au nord, aéraient ou réchauffaient tour à tour cette écurie, dont la mangeoire de bois de chêne bien luisant et le râtelier de fer poli étaient toujours abondamment pourvus. Enfin le chat lui-même, qui avait suivi Agba et Scham, et que les gens du quaker avaient appelé Grimalkin, possédait une petite niche de bois peinte en vert, d'où il

pouvait à son aise voir son ami, et d'un œil vigilant épier les souris, auxquelles il faisait une guerre acharnée.

Ce n'est pas tout ; le bon quaker, par égard pour l'affection qui unissait Scham et Agba, avait fait construire pour ce dernier une petite chambre au-dessus de la box, et au moyen d'un large carreau le Maure pouvait à chaque instant voir son cheval favori.

En un mot, l'homme le cheval et le chat avaient subi une sorte de transformation depuis leur arrivée dans cette maison calme et abondante ; la fourrure épaisse et lustrée de Grimalkin annonçait la quiétude et la santé : aussi, à le voir si gras, on devinait sans peine que la guerre aux souris n'était pour lui qu'une simple distraction, qu'une chasse récréative et désintéressée.

Agba avait quitté ses haillons africains, sa barbe et son vieux turban, pour des culottes de daim, des bottes à revers, une veste de panne et un chapeau de feutre; sa figure était ronde, pleine, et bien que les gens de sa race ne deviennent jamais fort obèses, il avait acquis une rotondité fort respectable.

Quant à Scham, il était méconnaissable; non qu'il eût très-engraissé, car ses formes,

naturellement saillantes, nerveuses et accusées, ne pouvaient pas se surcharger d'embonpoint; mais le repos, les soins d'Agba et une excellente nourriture avaient rendu à sa robe tout son éclat.

Son cou, ses épaules, ses hanches et sa croupe étaient d'un noir tellement vif, brillant et satiné, que la lumière y miroitant, s'y brisait en mille reflets, tandis que de larges feux d'un fauve sanguin doraient ses flancs, le tour de ses yeux et de ses naseaux; enfin, la divine balzane, objet particulier des soins reconnaissants d'Agba, mêlant sa blancheur argentée aux nuances rose et couleur de chair du pied et du paturon, s'arrêtait brusquement au bas de la jambe, qui semblait dure, noire et polie comme de l'ébène.

Aux yeux du vulgaire, une seule, une imperceptible tache déparait, annihilait même toutes ces rares perfections : c'était un petit bouquet de poils blancs que Scham portait à chaque genou depuis qu'il s'était couronné sur le pavé de la rue Dauphine.

En vain Agba avait voulu teindre en noir ces marques infamantes ; le quaker s'y était formellement opposé, regardant cette dissimulation comme une sorte de mensonge.

Telle était l'existence heureuse et paisible d'Agba, de Scham et de Grimalkin, environ six mois après leur départ de France.

Mais, malgré ces dehors en apparence si fortunés, un orage grondait sourdement autour de ces trois êtres qui s'entendaient si bien ; car, il faut le dire, malgré l'inépuisable mansuétude du quaker, malgré son attachement pour Agba, la conduite sauvage, violente et désordonnée de Scham, à qui la vigueur était revenue avec la bonne nourriture et les soins, avait enfin mis à bout la patience du saint homme. Mais, ainsi que les gens de sa secte, mettant dans toutes les actions de la vie une sorte de solennité sentencieuse, le quaker n'eût pas voulu agir plus injustement envers un animal qu'envers un homme ; aussi ne fut-ce qu'après une sorte d'enquête minutieuse et impartiale des faits et délits reprochés à Scham, que le maître de Burry-Hall se décida à faire comparaître devant lui et les siens, le pauvre Agba : non que ce dernier eût donné le moindre mécontentement au quaker, mais parce le Maure pouvait seul servir de défenseur au barbe.

Or, au commencement du mois d'août 1732, le quaker, assis dans son parloir avec sa fille,

son gendre, le révérend docteur Harisson, et M. Roggers, propriétaire de la taverne du *Lion-Couronné*, intime ami de la famille; le quaker attendait Agba, que mistress Kokborn, femme de charge, avait été querir.

La physionomie austère et grave des acteurs de cette scène domestique lui donnait encore un aspect plus solennel. D'une beauté froide et sérieuse, la fille du quaker, jeune femme de vingt-cinq ans environ, vêtue, selon la simplicité de sa secte, d'une longue robe grise à manches justes, et d'un fichu de batiste croisé jusqu'au cou, berçait son enfant sur ses genoux; son mari, le docteur Harisson, placé près d'elle et vêtu de noir, lisait attentivement la Bible; tandis que le quaker conversait à voix basse avec M. Roggers, grand homme sec, vigoureux, entre deux âges, portant une petite perruque noire qui donnait encore à ses traits sévères une expression plus dure; joignez à cela un menton osseux et saillant qu'il enfouissait parfois dans une haute cravate, un long habit d'un rouge brun à boutonnières d'argent, une veste de basin brodée en couleur, des culottes de peau, des bottes à revers, et des éperons d'acier à chaînettes, et vous aurez le fidèle portrait de M. Roggers, reconnu d'ailleurs pour

un des meilleurs et des plus hardis cavaliers des trois royaumes.

Prévoyant le but de son message, ce fut avec une joie secrète que mistress Kokborn, la femme de charge, alla prévenir Agba que son maître l'attendait dans le parloir. Il faut le dire, Agba était l'objet d'une sorte d'horreur dans cette maison; car les gens du quaker ne partageaient pas sa tolérance, et à l'insu de cet excellent homme ils traitaient le pauvre Agba comme un juif, un relaps, un hérétique, un paria. Mais le Maure ne pouvait ni n'avait jamais voulu se plaindre; insouciant de ces méchancetés, heureux de vivre avec Scham et Grimalkin, il s'était fait, malgré ces tracasseries journalières, une sorte de paradis de sa petite chambre, d'où il pouvait non-seulement contempler son cheval tout à son aise lorsqu'il l'avait soigneusement pansé, mais encore faire mille rêves d'or sur l'avenir brillant et glorieux qui attendait le barbe : car Agba, croyant plus que jamais à l'heureuse influence de la balzane, ne considérait le séjour de Scham dans la modeste habitation du quaker que comme une transition à de bien plus hautes destinées.

Ce fut donc de ce château de songes et d'illusions que le Maure fut tiré par la voix gla-

pissante de mistress Kokborn, qui lui cria que son maître l'attendait à l'instant dans le parloir.

Malgré sa foi robuste dans l'influence de la balzane de Scham, Agba fut inquiet du sourire moitié moqueur, moitié dédaigneux que grimaça mistress Kokborn en lui indiquant la porte du parloir. Néanmoins, après avoir respectueusement frappé, il entra.

Aussitôt le révérend docteur Harisson ferma sa Bible, le quaker et M. Roggers cessèrent leur conversation, et la fille du quaker se redressant sur son siége, prit elle-même un air encore plus grave.

Le pauvre Agba, après avoir timidement porté ses regards de l'un à l'autre de ces personnages, ordinairement si bienveillants pour lui, se sentit glacé par leur air imposant et presque sévère.

M. Roggers surtout lui causa une répulsion instinctive, et par deux fois le Maure baissa les yeux sous le coup d'œil fixe et pénétrant du maître de la taverne du *Lion-Couronné*, qui examinait attentivement Agba, et ricanait dédaigneusement tout en frappant le bout de ses bottes du manche de son fouet.

Ayant fait signe au muet de s'avancer, le

quaker lui dit de sa voix douce et calme :

« Ami, je t'ai trouvé dans la misère et dans la peine, je t'en ai retiré. »

Agba salua profondément, et mit avec effusion sa main gauche à son front et la droite sur son cœur.

« C'est vrai, tu as été reconnaissant, — dit le quaker, qui s'était habitué à comprendre la pantomine expressive d'Agba, — tu as été un bon et fidèle serviteur ; aussi ce n'est pas de toi que j'ai à me plaindre, mais du cheval. »

Le muet se redressa et fit un signe d'étonnement.

« Ce cheval était bien malheureux, — reprit le quaker, — mais c'était une créature de Dieu, et j'ai dû en avoir pitié. J'ai été compatissant pour lui, je l'ai amené dans ma maison, je l'ai surtout aimé parce que je l'avais délivré de sa triste condition le jour où j'ai appris que Dieu avait béni ma fille en me donnant un petit-fils, et que tout ce qui se rattache à ce souvenir fortuné m'est bien cher ; mais comment le cheval a-t-il reconnu tant de bontés ? »

Le muet regarda le quaker comme s'il ne l'eût pas compris.

« Tant qu'il s'est ressenti de sa misère passée, il s'est montré doux et paisible,

j'en conviens ; aussi je le destinais à servir de monture à mon gendre : et tu sais, ami, comment la créature a répondu à cette confiance, la première fois que mon gendre l'a monté ! »

Le muet, après avoir regardé fixement le quaker, jeta vivement ses bras en avant, comme s'il eût voulu peindre le vol précipité d'une troupe d'oiseaux, et exprimer par ce geste que Scham avait couru très-vite.

Le quaker le comprit sans doute ainsi, car il ajouta : — Oui certes, la créature a couru très-vite ! et si vite, et d'une manière si folle et si désordonnée, que sans un marécage dans lequel mon gendre est heureusement tombé sans se blesser, et où le cheval s'est embourbé, il l'emportait peut-être encore à cinq ou six milles de plus... cela est-il vrai, ami ? »

Le muet fit un geste d'approbation, mais en même temps il porta l'index de chacune de ses mains aux deux coins de sa bouche.

— Oui, oui, je sais que tu m'as fait entendre que le mors étant mal choisi, mon gendre n'avait pu se rendre maître du cheval ; mais à la seconde épreuve ? mais lorsque toi-même tu as eu choisi le mors, cette créature indomptée, au lieu de poursuivre paisiblement son chemin, ne s'est-elle pas cabrée, en se dressant si brus-

quement et si droit sur ses jambes de derrière, que mon gendre a heureusement pu quitter la selle en se coulant le long de la croupe, sans quoi peut-être la fougueuse créature se renversait sur lui ? cela est-il vrai, ami ?

Le muet fit un nouveau geste d'approbation ; puis après un moment d'indécision, et comme s'il eût été agité par une lutte intérieure, il regarda timidement le docteur Harisson en simulant un geste saccadé de la main gauche.

— Il fait entendre, avec raison sans doute, que j'ai eu la main trop dure, et que c'est ma faute si le cheval s'est violemment cabré, — dit généreusement le gendre du quaker.

— Soit, — reprit ce dernier ; — mais lorsque nous convînmes avant de nous décider à regarder cet animal comme absolument indomptable, lorsque nous convînmes, dis-je, de le faire monter et dresser par Tom Stag, le chasseur ? Quoique Tom Stag soit un des meilleurs écuyers du comté, chaque fois qu'il a tenté de réduire la créature n'a-t-il pas été jeté à terre par ses bonds détestables et forcenés ? Enfin, lors du dernier essai de Tom Stag, furieuse de ne pouvoir le désarçonner, ne s'est-elle pas alors méchamment jetée contre un mur sans vouloir bouger, de sorte que Tom Stag, horriblement

serré entre ce démon et la muraille, a poussé des cris terribles et a-t-il été bien obligé de lui céder? Ceci n'est-il pas vrai, ami?

— Et ajoutez que Tom Stag n'était qu'un oison, — dit Roggers d'un air brutal en brandissant son fouet. — En deux séances, moi, j'aurais rendu et je rendrai ce vaurien de cheval souple comme un gant.

Le Maure jeta un coup d'œil sournois et méprisant sur M. Roggers, et baissa la tête.

— Enfin, n'est-il pas vrai, — reprit le quaker en s'adressant à Agba, — que Tom Stag a été huit jours au lit par suite de la malice de ce cheval?

Le visage du muet, jusque-là timide et résigné, s'anima tout à coup; puis approchant brusquement et à plusieurs reprises ses talons l'un de l'autre, il fit de grands gestes de son poing droit, comme s'il eût frappé sur quelqu'un.

— Il veut dire, — reprit le quaker, — que Tom Stag éperonnait et battait continuellement le cheval, ce qui est vrai; mais les moyens de douceur étant épuisés en vain, ne fallait-il pas avoir recours à la sévérité pour dompter une créature que personne au monde ne peut parvenir à monter?

Le Maure posa son index sur sa poitrine en redressant fièrement la tête.

— Sans doute toi, toi seul, tu le montes, ce cheval, ami, et, quoiqu'il soit fougueux, tu le maîtrises; mais cela même prouve sa perverse malignité; car, puisqu'il consent à se laisser guider par toi, puisqu'il t'obéit comme le chien à son maître, pourquoi se montre-t-il si rebelle et si opiniâtre envers tous les autres? Lorsque pour la première fois mon gendre a voulu le monter, il ne l'avait pas battu; jamais il ne lui avait montré son fouet, ni fait sentir le fer de son éperon; il lui a parlé doucement et bonnement, il l'a flatté, il l'a caressé et pourtant deux fois le cheval l'a jeté par terre au péril de sa vie. Enfin, ami, sois juste : puis-je garder chez moi un cheval pour te servir à toi seul de monture?

Le muet baissa tristement la tête.

— Et ce n'est pas tout encore, — continua le quaker, — car la créature se montre aussi malicieuse et aussi méchante avec les animaux qu'avec les hommes, n'a-t-elle pas presque entièrement arraché l'oreille à mon pony Litle-Bryony sans que l'innocente et paisible bête l'ait jamais provoquée! Est-ce vrai, ami?

Le muet prit une feuille de papier blanc sur

un pupitre placé près de lui ; et la montrant au quaker, il grinça des dents en secouant la tête pour exprimer la fureur.

— Je te comprends : tu veux dire que ce démon n'aime pas les chevaux de couleur blanche, n'est-ce pas ?

Le muet fit un signe de tête affirmatif.

« Soit ; mais mon autre pony Black, qui est noir comme l'aile d'un corbeau, doux comme une colombe, et d'ailleurs si vieux, si vieux qu'il n'aurait pas la force d'être méchant : n'a-t-il pas été aussi poursuivi, meurtri, déchiré par la créature, cette fois où elle était sortie de sa box par ta négligence ! Qu'as-tu à répondre à cela ?

Le muet montra son chapeau, qu'il tenait à la main, et fit les mêmes gestes de fureur.

— Tu veux dire que la créature n'aime pas davantage les chevaux de couleur noire ? Soit ; mais alors elle déteste donc tous les animaux de son espèce ? car il y a quinze jours, lorsque le révérend ministre irlandais Fitz-Patrick est venu ici sur sa haquenée baie, et que tu l'as rencontré, comme il s'en allait paisiblement après son dîner sur la route de Richemond, qu'est-il arrivé ? Ce démon de cheval que tu conduisais en main n'a-t-il pas malgré toi

rompu sa longe, pour se précipiter comme un furieux sur la haquenée du ministre? Ne s'est-il pas dressé si violemment sur ses jarrets, que non-seulement il a mis ses pieds de devant sur les épaules du pauvre M. Fitz-Patrick, mais encore qu'il lui a, d'un coup de dent, arraché son chapeau et sa perruque, sans lesquels d'ailleurs le ministre était peut-être dangereusement blessé? Enfin, malgré ton pouvoir sur la créature, ne fut-ce pas à grand'peine et avec l'aide de voituriers qui passaient, que l'on est parvenu à arracher de dessous ce démon le ministre et sa haquenée, qui fut elle-même cruellement mordue à la hanche? Est-ce vrai? »

Ici la pantomime du muet, se compliquant davantage, devint assez intelligible pour faire rougir mistress Harisson, la pudique fille du quaker.

En effet, après avoir exprimé d'abord la fureur à sa manière, Agba fit aussitôt un geste négatif pour exprimer que ce n'était pas par méchanceté que Scham avait poursuivi la haquenée du ministre, mais qu'il avait au contraire cédé à un instinct beaucoup plus tendre, instinct que le Maure tâchait d'exprimer en caressant amoureusement le vide, et en souriant de l'air le plus gracieux qu'il lui fût possible.

Mais la physionomie du quaker, toujours si placide et si bienveillante, prenant aussitôt une grande expression de sévérité, mit un terme à la mimique d'Agba. Il se tut donc et attendit en silence la fin de cet interrogatoire, qui ne lui présageait rien de bon ; pensant involontairement que la bénigne influence de la balzane allait peut-être de nouveau abandonner Scham, et que, malgré les amulettes, le mauvais sort de l'épi devait encore s'appesantir sur le barbe.

Mais bientôt, comme s'il se fût reproché sa sévérité passagère, le quaker ajouta d'un ton plus doux : « Il est impossible que le cheval reste plus long-temps à Burry-Hall ; je l'ai vendu le prix qu'il m'a coûté à mon ami M. Roggers, que voilà ; il veut bien s'en accommoder et espère le dompter ; tu le lui mèneras aujourd'hui à Londres. Mais je ne te renvoie pas pour cela ; je suis satisfait de toi, ami, tu es fidèle, intelligent ; si tu le veux, et je t'en prie, tu resteras dans ma maison ; sinon, je te donnerai une petite somme d'argent, l'attestation de ta probité et de tes bons services, et que Dieu te guide, ami, vers un meilleur maître que moi, » — ajouta le bon quaker avec un soupir et détournant la tête pour qu'on ne vît pas

une larme lui venir aux yeux, car il aimait véritablement le pauvre Agba.

Il serait impossible de peindre l'expression de douleur et de chagrin désespéré qui renversa les traits du Maure en entendant cet arrêt. Joignant ses mains, il se jeta au genoux du quaker d'un air suppliant ; puis, voyant l'inutilité de ses prières, il se tourna vers le docteur Harisson et sa femme, qui semblaient eux-mêmes très-émus. Mais les méfaits épouvantables et l'inutilité absolue de Scham étaient trop évidents pour que le quaker changeât de résolution ; aussi dit-il à Agba d'un ton ferme quoique un peu altéré par l'émotion : « Ami, ce que j'ai dit est toujours dit. Si tu veux rester à Burry-Hall, tu seras traité comme par le passé ; si tu me quittes, mistress Kokborn te comptera la petite somme que je t'ai promise. Quant au cheval, voilà dès à présent son maître, — ajouta le quaker en montrant M. Roggers à Agba.

— Et de par ce fouet bien cinglant, la créature verra qu'elle a bien trouvé *son maître!* » — dit M. Roggers d'un ton rude et bourru en brandissant sa houssine.

La volonté de Dieu est écrite là-haut, c'est donc au tour de l'épi maintenant ! ! pensa le

Maure en quittant le parloir avec une amertume navrante.

Le soir même Agba avait conduit Scham à la taverne du *Lion-Couronné*, et abandonné la douce et paisible existence de Burry-Hall, muni d'une petite somme d'argent que le bon quaker lui avait donnée, et suivi de Grimalkin.

Le Maure était résolu, quoique M. Roggers eût brutalement refusé ses services, à ne pas abandonner Scham, qu'il savait livré à un aussi méchant maître.

VI

LA TAVERNE DU LION-COURONNÉ.

Depuis plus d'un mois, Agba, Scham et Grimalkin avaient quitté le riant et paisible Burry-Hall. Pour la première fois depuis sept ans, c'est-à-dire depuis la naissance de Scham, Agba était resté trente-deux jours (car il comptait amèrement les jours) sans voir le barbe.

Chargé par le quaker d'amener Scham à Londres, Abga avait trouvé devant la porte de

la taverne du *Lion Couronné* un vieux groom à cheveux gris, portant des gamaches de peau et une veste écarlate, qui, prenant Scham par sa bride, avait assez brutalement signifié au Maure qu'on n'avait plus besoin de lui.

Agba restait donc à Londres, sans place, à peu près sans ressources; mais, par suite de son incroyable attachement pour le barbe, il s'inquiétait peu de cette existence précaire, comptant d'abord pour vivre sur l'argent que le bon quaker lui avait donné, et plus tard sur la charité publique. Voulant donc à tout prix, et avant toutes choses, se rapprocher de Scham, moyennant trois pence le Maure avait acheté le droit de se retirer chaque soir dans le coin d'une écurie placée proche la taverne du *Lion-Couronné* qui renfermait son trésor le plus cher. Grimalkin, grâce aux services qu'il pouvait rendre par sa dextérité dans la chasse aux souris, qui lui redevenait une ressource, hélas! bien indispensable, avait eu le loisir de partager la retraite qu'Agba devait à la complaisance un peu vénale de son ami le palefrenier.

La taverne, placée au milieu de Charing-Cross, étendait fort loin ses dépendances. Ses écuries se trouvaient placées dans une petite rue voisine; en se logeant tout près, Agba

avait cru que, grâce à quelques services rendus aux palefreniers de M. Roggers, rien ne lui serait plus facile que de revoir Scham tous les jours, et de l'aider, par ses soins, à supporter la mauvaise influence de l'épi, et à patiemment attendre le retour bienfaisant de la balzane : car, pour le Maure, ces deux signes étaient, pour ainsi dire, deux constellations rivales, qui, dans leurs évolutions, réagissaient tour à tour en bien et en mal sur la destinée de Scham. Mais, hélas! le muet s'était cruellement trompé dans ses dernières prévisions.

En effet, le lendemain du jour où le barbe fut livré à M. Roggers, Agba s'étant muni de quelque argent afin de commencer la séduction par l'offre d'un verre de grog ou de wisky, était allé discrètement frapper à la porte de l'écurie du *Lion-Couronné*.

Le même vieux groom aux gamaches de cuir, qui avait pris Scham des mains d'Agba, sortit, et, sans le laisser entrer, lui demanda d'un air courroucé ce qu'il voulait.

Mais en vain le pauvre muet employa-t-il toute sa pantomime pour faire comprendre à ce cerbère qu'il désirait voir le cheval vendu par le quaker, en vain après lui avoir montré une belle demi-couronne leva-t-il son coude à

la hauteur de sa bouche en mettant son pouce près de ses lèvres ; insensible à ces avances, pourtant bien significatives, le vieillard dit brutalement au Maure :

— Reconnais bien cette maison, porte-malheur que tu es ! et s'il t'arrive jamais d'y frapper de nouveau, moi et mes camarades nous t'ôterons, par le diable ! l'envie de revenir. »

Puis, fermant brusquement la porte, il disparut en grondant.

Agba, désappointé, chagrin, et ne comprenant pas la colère du vieillard, resta dans la rue pour examiner les localités, ne pouvant se résoudre absolument à perdre l'espoir de revoir Scham.

Le Maure rêvait aux moyens qu'il tenterait pour parvenir à ses fins, lorsque la porte de l'écurie s'ouvrit de nouveau ; deux hommes portant un brancard sortirent, et elle se referma aussitôt sur eux.

Agba, s'approchant, vit sur le brancard un homme qui semblait souffrir, et en même temps il entendit un des porteurs dire à son camarade :

« Au diable le cheval qui a ainsi arrangé ce pauvre Johny !

— Je l'avais bien prédit à M. Roggers, moi ! — reprit Johny d'une voix lamentable en prenant part à la conversation, qui devint alors pour Agba du plus haut intérêt.

— Et que lui avais-tu dit, pauvre Johny? — reprit le porteur.

— Hélas! en voyant arriver ce méchant animal couronné qui ne vaut pas dix guinées, — dit Johny en se retournant avec effort sur le brancard, — j'avais prévenu M. Roggers que l'air sournois et effaré de ce démon ne promettait rien de bon, ça n'a pas manqué... et ce matin j'en ai reçu deux coups de pied dans les côtes en voulant seulement l'approcher. »

Ah! mon bon et tendre Scham, je te reconnais là ! pensa le Maure ; je savais bien que tu ne te laisserais jamais soigner par d'autres que par moi !

« Mais, va, sois tranquille, Johny, — reprit le second porteur, — M. Roggers a juré par le fer de ses éperons que tu serais vengé ! Et j'aime mieux être dans ma peau que dans celle de cet animal damné... car je n'ai jamais vu M. Roggers, qui pourtant n'est pas tendre, dans une si épouvantable furie après un cheval ! »

Puis les porteurs se turent, et Agba ne put rien apprendre davantage.

Le lendemain, à la pointe du jour, le Maure était encore aux aguets, rôdant aux environs de l'écurie. Mais quel fut son étonnement lorsqu'il vit la porte s'ouvrir comme la veille, et un second brancard en sortir! Le muet s'en approcha, et, bien que cette fois les porteurs ne parlassent point, il devina sans peine qu'on transportait sans doute à l'hospice une nouvelle victime de Scham.

Tout en se trouvant extrêmement flatté de l'énergique persistance que mettait le barbe à repousser si nettement tout soin étranger, Agba frémit néanmoins, en songeant à quels excès M. Roggers pouvait se porter contre Scham, et son anxiété augmenta de plus en plus.

Comme celle de la veille, cette journée fut sans résultat. Le lendemain Agba revint encore; mais cette fois aucun brancard ne parut, et la porte demeura close tout le jour. Le Maure avait espéré qu'on sortirait au moins le cheval en main, et qu'il le verrait; mais cet espoir fut toujours déçu.

Toutes les ruses essayées par le Maure pour s'introduire dans l'écurie de M. Roggers, ou pour y jeter seulement un coup d'œil quand on

en ouvrait les portes, furent vaines ; car le damné vieillard en gamaches de cuir et en veste écarlate se trouvait toujours là, prêt à déjouer les moindres tentatives du muet.

Plus d'un mois se passa de la sorte. Il serait impossible de peindre les chagrins et les anxiétés sans nombre qui torturèrent le malheureux Maure. Dans sa douloureuse incertitude, tantôt il croyait que M. Roggers avait sacrifié Scham à sa colère, mais alors il aurait au moins dû voir sortir le cadavre du barbe ; d'autres fois il croyait, avec une amertume peut-être plus affreuse encore, que Scham s'étant facilement habitué à recevoir d'autres soins que les siens, l'avait oublié. A cette pensée, le muet entrait quelquefois dans des accès de violence et de jalousie incompréhensibles. Mais alors, se disait-il, si le cheval était dompté, il sortirait, et depuis un mois il n'a pas paru dehors !

Souvent enfin, dans ses perplexités toujours renaissantes, Agba se persuadait que Scham était dangereusement malade : alors ses regrets et son désespoir redoublaient. Scham malade ! et livré à d'autres soins que les siens ! à lui Agba ! qui, connaissant si bien sa nature, avait apporté d'Orient des recettes miraculeuses ! Scham malade et privé des amulettes qui sont

un préservatif si sûr contre tout danger !

Que dire enfin ? la position du Maure devint insupportable. Après avoir passé trente-deux jours dans cette cruelle incertitude, ne pouvant résister plus longtemps à son besoin impérieux de s'assurer par lui-même de l'état de Scham, espérant pouvoir lui mettre au cou les amulettes qui devaient adoucir ou changer sa destinée, Agba se décida, s'il le pouvait, à escalader le mur de clôture de l'écurie.

Le Maure, pour cette aventureuse expédition, avait choisi une nuit du commencement d'octobre, nuit noire et pluvieuse; la petite rue était déserte. Sur les dix heures du soir, Agba s'approcha de la porte et prêta attentivement l'oreille; il n'entendit rien, sinon par intervalles une sorte de bruissement sourd et éloigné.

Ne croyant pas encore le moment opportun, il s'éloigna.

Telle était d'ailleurs la disposition des lieux : de chaque côté de la porte de l'écurie s'étendait un assez long mur chaperonné et haut de huit pieds environ, aboutissant à deux autres corps de logis. Comme cette muraille n'offrait aucune aspérité. Agba, pour l'escalader, s'était construit une espèce d'échelle aussi simple qu'ingénieuse. Au moyen d'une tringle de fer assez

forte qu'il avait recourbée en forme de large crochet, et au bout de laquelle il avait fixé une longue et forte corde garnie de gros nœuds de distance en distance, il comptait, jetant ce crochet assez ouvert sur le chaperon du mur, s'y guinder ensuite à l'aide des nœuds. Agile et vigoureux, rien n'était plus facile pour le Maure.

Muni de cette corde, et ignorant que s'il était surpris dans son escalade il s'exposait aux peines les plus graves, Agba attendait le moment favorable pour exécuter son projet.

Onze heures sonnèrent, et presque aussitôt la voix du watchman retentit. Aussitôt le Maure se blottit dans le renfoncement d'un mur, le garde-nuit passa, et le muet revint à son poste.

Ne pouvant résister plus longtemps à son impatience, après deux ou trois vaines tentatives il parvint à fixer son crochet au sommet du mur; puis, en ayant atteint le faîte avec agilité au moyen des nœuds de sa corde, il s'y arrêta un instant et tâcha de reconnaître les localités. Mais la nuit était si noire, qu'il ne put rien distinguer autour de lui; pourtant, à tout hasard, il se laissa glisser de l'autre côté de la muraille.

En touchant le sol de cette cour, son cœur battait à se rompre ; il prêta l'oreille : le bruit sourd qu'il avait déjà entendu devenait plus distinct ; il s'avança donc à tâtons.

Suivant toujours le mur, il arriva à l'entrée d'une sorte de passage, au fond duquel il aperçut quelques rayons de lumière à travers les ais mal joints d'une porte. Indécis, le Maure s'arrêta un moment ; pouvant alors entendre plus distinctement le bruit dont on a parlé, il reconnut le son d'un roulement de tambour qui résonnait par intervalles.

A la faveur des lueurs qui éclairaient faiblement le fond du corridor, suspendant sa respiration, le Maure arriva près de la porte, et, profitant d'une ouverture qui s'y trouvait, il regarda.

Quelle fut sa joie, puis son épouvante et sa rage contre M. Roggers, lorsqu'il eut reconnu Scham, mais dans quel état !

Attaché de si près au râtelier par une chaîne de fer, que la tête du barbe demeurait continuellement levée ; il était entravé solidement des quatre jambes, et avait sa croupe assujettie par une forte plate-longe dont les bouts étaient attachés au sol par des anneaux de fer, afin sans doute d'empêcher le cheval de ruer.

Le malheureux Scham était maigre à faire pitié ; de plus, son poil paraissait marbré de coups de fouet ; il semblait si faible qu'il pouvait à peine se tenir. Enfin, le barbe avait probablement été malade, car plusieurs épingles, entourées d'un nœud de crin, et fixées, soit au cou de Scham, soit sur le trajet de la veine de l'éperon (les Anglais la saignaient quelquefois), témoignaient que le barbe avait dû perdre beaucoup de sang.

Au mur étaient accrochés plusieurs objets qui parurent aux yeux d'Agba autant d'effroyables instruments de torture, à savoir : des lanières à doubles passants, un caveçon à scie, un torche-nez, etc., etc. Mais ce qui sembla surtout au Maure le comble de la barbarie, ce fut l'impitoyable opiniâtreté avec laquelle le vieux groom qu'il avait déjà vu faisait résonner lugubrement son tambour, dès que Scham, brisé de fatigue, vaincu par le sommeil, fermait les yeux pour s'endormir, quoique debout.

Aux yeux du Maure, l'existence misérable de Scham, à Paris, chez le porteur de bois, avait été une vie de délices, comparée à cet enfer où son mauvais sort venait de le jeter. Aussi, en voyant le cheval dans un état si déplorable.

Agba, atterré, écrasé, ne put faire un mouvement ; deux grosses larmes coulèrent lentement le long de ses joues, et il demeura comme anéanti dans cette contemplation douloureuse...

Tout à coup le muet fut arraché de sa stupeur par le bruit des pas de plusieurs personnes qui s'avançaient vers le corridor. Impossible de fuir : Agba se trouvait dans une impasse terminée par la porte de l'écurie où était renfermé Scham.

A la réverbération soudaine qui vint éclairer le mur de ce passage, Agba vit, pour comble de malheur, que les nouveaux arrivants avaient une lanterne.

De moment en moment les pas devenaient plus distincts. Le Maure comprit tout le danger de sa position s'il était découvert. Mais que faire?... Un instant il eut la pensée de se précipiter dans l'écurie et de s'y blottir; il n'était plus temps : la lumière qui s'approchait donnait alors en plein sur la porte, et il entendit la rude voix de M. Roggers qui disait, avec un accent d'horrible moquerie : — Nous allons voir si ma dernière ordonnance l'aura calmée, cette bique si récalcitrante...

Agba, se voyant pris, voulut tenter un dernier effort. Par un mouvement aussi rapide

que la pensée, il se précipita sur M. Roggers, comptant renverser sa lanterne et lui échapper dans l'obscurité. En effet, au moment où le maitre de la taverne du *Lion-Couronné*, apercevant enfin dans l'ombre un objet inconnu, disait : « Que diable est ceci ? » Agba, bondissant comme une panthère, le renversa contre le mur et gagna l'issue du corridor. Mais malheureusement celui des gens de M. Roggers qui tenait sa lanterne, ne la laissa pas échapper, et cria : « Au voleur! » Un autre domestique courut après Agba ; le vieux groom au tambour, entendant cette alerte, sortit de l'écurie. M. Roggers, sa première surprise passée, se joignit à ses gens, et tous se mirent à la poursuite du Maure, qui, ignorant les êtres, s'était égaré dans une vaste cour en cherchant le mur auquel pendait sa corde. Enfin, après s'être mille fois heurté, Agba la trouvant enfin, commençait à y grimper, lorsque, l'apercevant opérer son ascension, M. Roggers le saisit par la jambe, et le muet se sentit serré comme par une main de fer.

Aussitôt le vieux groom et les autres palefreniers arrivèrent ; le Maure, terrassé, fut d'abord cruellement battu ; puis M. Roggers, l'arrachant des mains de ses gens, et appro-

chant sa lanterne de la figure du muet, le reconnut aussitôt.

« Ah! ah! c'était donc toi, misérable mendiant, qui rôdais depuis si longtemps autour de ma taverne pour faire ce beau coup, et me voler sans doute? Allons, allons, une bonne potence et une bonne corde, voilà ce qui t'attend, et ton compte ne sera pas long.

Puis, s'adressant à ses domestiques: « Attachez-le bien avec une longe, car il vous glisserait des mains comme une anguille, et conduisez cet honnête homme chez le schériff. »

Et le pauvre Agba, saisi, lié, fut aussitôt emmené chez le schériff, accompagné de M. Roggers, qui portait la corde à nœuds comme pièce de conviction d'une tentative d'escalade nocturne, grave délit dont le Maure allait avoir à répondre devant la justice.

VII.

LA PRISON.

Avant de raconter ce qui advint à Agba après sa comparution devant le schériff, on doit dire pourquoi M. Roggers avait infligé à Scham le singulier traitement dont on a parlé.

Comme maître de taverne, M. Roggers, ayant toujours eu un assez grand nombre d'attelages de poste et de louage, était fort connaisseur en chevaux, et excellent cavalier.

Ce que lui avait raconté le quaker du naturel indomptable de Scham l'avait frappé, et, par amour-propre, il s'était proposé de réduire ce cheval jusqu'alors intraitable.

Son premier soin fut de ne pas permettre que le Maure approchât du barbe, afin de le déshabituer de cet homme, mais aussi de traiter d'abord le cheval avec la plus grande douceur. Malheureusement on a vu, par la triste aventure du pauvre Johny et de son camarade, que ces tentatives ne furent point satisfaisantes. Alors M. Roggers employa les moyens de ri-

gueur, croyant abattre par l'affaiblissement physique le caractère farouche du barbe, qui, depuis sa séparation d'Agba et de Grimalkin, semblait devenir de plus en plus irascible et méchant.

Aussi, pour se défendre de ses coups et de ses morsures, commença-t-on par l'entraver rudement; puis on réduisit peu à peu sa nourriture, et on le saigna souvent. Ces moyens extrêmes réussirent d'abord. Les forces manquant à Scham, au bout de quelques jours il souffrit assez patiemment d'être pansé par d'autres que par le Maure, et même il se laissa monter par M. Roggers, qui le fit ainsi manéger triomphalement dans sa cour, dûment garnie de litière.

Mais lorsque, satisfait de cet essai, M. Roggers eût ordonné d'augmenter peu à peu la nourriture du barbe, la méchanceté de Scham revint avec ses forces.

Un jour enfin, après avoir en vain tenté de désarçonner M. Roggers, il renouvela la scène de Tom-Stag, c'est-à-dire qu'il se cabra, en se jetant si violemment contre la muraille, que le maître de la taverne du *Lion-Couronné* faillit à être étouffé.

Alors s'opiniâtrant, par un singulier point

d'honneur, à vaincre une résistance si extraordinaire, M. Roggers remit Scham à un régime affaiblissant, en y joignant la privation de sommeil. Le barbe était donc soumis à cette dernière expérimentation, si consciencieusement pratiquée par le vieux groom au moyen de son éternel tambour, lorsque le fatal destin voulut qu'Agba, surpris dans son escalade, fût conduit chez le schériff.

Les faits étaient si accablants, le flagrant délit si positif, qu'Agba ne pouvait espérer d'échapper à son triste sort. De plus, singulièrement jaloux de cet ascendant que le Maure pouvait seul exercer sur ce cheval intraitable et mû par un sentiment d'envie et de rancune assez misérable, mais fort humain, M. Roggers n'avait rendu aucun témoignage capable d'atténuer la faute du muet, en la rejetant, par exemple, sur l'attachement extraordinaire de ce malheureux pour son cheval.

Convaincu d'escalade nocturne et accusé de tentative de vol, Agba, conduit de la maison du schériff dans la prison de Newgate, y demeura donc écroué en attendant le jour de son jugement.

Le hasard voulut qu'un geôlier se trouvât parent de mistress Kokborn, la femme de charge

du quaker, et que celle-ci, dans une visite à son cousin monsieur le porte-clefs, fût instruite de l'arrestation du Maure.

Bien que fort acariâtre, mistress Kokborn n'était pas absolument méchante; aussi, lorsque son cousin lui eut appris que le muet, convaincu d'escalade, était aussi accusé de tentative de vol, la femme de charge s'écria que cela était impossible; que sans doute le Maure était païen et qu'il serait un jour justement et éternellement brûlé comme tel, mais qu'il fallait pourtant avouer que ce païen, véritablement incapable d'une méchante action, n'avait sans doute tenté cette escalade que poussé par l'envie irrésistible de voir son cheval, dont cette malheureuse créature, ainsi que le chat Grimalkin, était affolée. Enfin, pour preuve de ce qu'elle avançait, mistress Kokborn apprit au porte-clefs une foule d'anecdotes sur le bizarre attachement du Maure pour le cheval et du cheval pour le Maure; non sans faire observer que le pied fourchu, en d'autres termes l'ennemi des hommes, pouvait n'être pas absolument étranger à ces relations presque incroyables entre des êtres si peu chrétiens.

Ce récit, joint à la pénible position du muet, intéressèrent assez le geôlier pour qu'il con-

seillât à mistress Kokborn de prévenir le quaker du sort de son protégé ; mais, craignant que son maître, après avoir tiré le Maure de ce mauvais pas, ne le reprît à son service, la femme de charge ne goûta pas cette proposition, et les habitants de Burry-Hall continuèrent d'ignorer le déplorable sort de leur ancien commensal. Néanmoins, grâce à ces renseignements donnés au porte-clefs par mistress Kokborn, cet homme s'intéressa davantage au Maure.

Ensuite de la plainte portée par M. Roggers, la justice informa. Le palefrenier qui permettait au muet de loger dans son écurie fut interrogé, et ce que possédait Agba mis sous les scellés. Ce pauvre inventaire se termina bien vite : il se composait du vieux caban oriental d'Agba, de ses deux paires de gants en crin et en velours destinés à panser Scham ; enfin, d'un peigne et d'une sorte de composition onctueuse destinée à lisser l'ondoyante crinière du barbe. Quant à la généalogie et aux amulettes de Scham, Agba les portait sur lui, en regrettant amèrement de n'avoir pu les replacer au cou de son cheval, et de le laisser ainsi désarmé à la merci du mauvais sort de l'épi.

Lors de leur descente domiciliaire dans le coin d'écurie occupé par le Maure, les gens du

schériff avaient trouvé Grimalkin bravement couché sur le caban et sur le vieux sac de poil de chameau où étaient enfermées les richesses de son maître, et fort disposé à le défendre. Mais en vain Grimalkin jura, se cramponna au caban, et donna même un assez violent coup de griffe à l'un des policemen; Grimalkin, débusqué de sa position, fut fait prisonnier et emporté à Newgate dans le sac qu'il avait voulu si vaillamment disputer aux gens de loi.

Tout est consolation pour le malheureux; aussi la joie d'Agba fut grande lorsqu'après le départ du schériff qui était venu lui demander s'il reconnaissait comme sa propriété les objets saisis dans l'écurie, le geôlier entra tenant Grimalkin, et qu'il lui rendit ce fidèle compagnon.

Sans doute cette société fut douce et précieuse pour Agba; mais bientôt la mélancolie la plus noire et la plus désespérée vint accabler le Maure. En vain le porte-clefs lui apportait de temps en temps quelques douceurs secrètement envoyées de Burry-Hall par mistress Kokborn, qui, tout en gardant le silence envers le quaker, avait à sa manière pitié du malheureux muet. Grimalkin profitait seul de ces bonnes choses; le Maure mangeait à peine, et dépérissait à vue d'œil.

Sa prison était petite et sombre; une lucarne grillée, étroite et fort élevée, y jetant une lumière vive et rare, l'éclairait à la manière de Rembrandt. Le Maure passait tristement ses jours accroupi sur son lit de bois, sa tête appuyée sur ses genoux, ses yeux noirs et perçants, souvent baignés de larmes involontaires, attachés sur l'ouverture par laquelle il voyait au moins quelquefois un coin de ciel bleu. Pendant cette contemplation extatique, d'une main il caressait machinalement Grimalkin, et de l'autre il froissait quelquefois avec rage contre sa poitrine les amulettes de Scham.

Jamais le Maure ne s'était trouvé dans une position si affreuse. Seul au monde, loin de son pays, accusé d'un crime des plus graves, ignorant ce dont on l'accusait, incapable de se défendre, et ne pouvant d'ailleurs offrir qu'une justification inadmissible, parce que personne n'eût compris le sentiment excentrique qui l'avait fait agir; torturé par le souvenir de la terrible position de Scham, se croyant pour toujours séparé du barbe, subissant enfin l'influence énervante du malheur, de la solitude et de la prison, le Maure perdit bientôt tout espoir.

Alors, avec une résignation stoïque, il se

courba sans murmurer sous le joug de la fatalité qui l'écrasait, bien convaincu que, l'épi l'emportant décidément sur la balzane, Scham ne devait pas survivre aux horribles traitements dont l'accablait M. Roggers. Aussi le Maure, malgré l'horreur des Orientaux pour le suicide, se résolut-il d'abandonner une vie si malheureuse. Selon sa croyance, il espérait alors retrouver bientôt et pour toujours, dans les riantes plaines du paradis de Mahomet, son beau Scham, plus fier, plus ardent que jamais.

En un mot, Agba prit le parti de se pendre avec le cordon de soie qui supportait la généalogie de Scham.

Pourtant il donna encore une dernière pensée à son cheval, à son pays, aux radieux souvenirs de la première gloire de Scham. Alors le barbe lui apparut comme une vision magique, tout étincelant d'or ou d'acier sous sa housse de pourpre; il le vit encore hennissant, tendant ses naseaux enflammés à la brise odorante et fraîche qui courbait la cime des palmiers; il le vit encore heurtant de son pied libre et impatient le sable du désert, ou mollement couché à l'ombre de la tente du bey; il le vit une dernière fois régner en maître et en sultan sur une troupe de blanches cavales, empressées, amou-

reuses, et jalouses de devenir les glorieuses mères de ces rejetons illustres que le capricieux destin avait semblé promettre à Scham en le douant d'une balzane blanche.

Puis, ces souvenirs douloureux augmentant encore la frénésie d'Agba, il monta sur son lit, attacha le cordon de soie à un des barreaux de la lucarne, et passa sa tête dans le nœud coulant qu'il y avait ménagé...

A ce moment la porte de la prison s'ouvrit brusquement.

VIII.

LA VISITE.

Rappelé à lui par ce bruit soudain, le Maure ne put exécuter son dessein.

Mais sa surprise, son embarras, ses traits altérés, et le cordon qui resta suspendu aux barreaux de la fenêtre, tout révéla à quelle extrémité ce malheureux se serait porté dans son désespoir sans cet incident.

Il était presque nuit, et les personnes qui

entrèrent, brillamment éclairées par les flambeaux des porte-clefs, formèrent un singulier et étincelant contraste avec le sombre aspect de cette prison.

Au premier rang on voyait une femme d'une taille imposante ; elle venait d'atteindre sa soixante-onzième année, et pourtant ses traits nobles et réguliers étaient loin d'annoncer un âge aussi avancé. Habillée d'ailleurs très-simplement d'une longue robe de satin brun, elle tenait sous son bras gauche un de ces petits épagneuls à soies blanches et orangées, devenus la souche depuis d'une race si précieuse et si connue sous le nom de chiens de Blenheim. Son bras droit s'appuyait sur celui d'un homme jeune encore, vêtu, avec une extrême magnificence, d'un habit de velours bleu brodé d'or, à la mode française, poudré de poudre rose, et portant des manchettes de dentelles si longues et si magnifiques, qu'elles couvraient entièrement ses doigts chargés de pierreries. Enfin, des bas de soie blancs à coins brodés, un chapeau à plumes blanches et des souliers à talons rouges complétaient le costume de ce gentilhomme, qui pouvait rivaliser d'élégance avec le plus brillant seigneur de la cour de France.

Cette femme d'un si grand air était Sarah

Jennings, duchesse de Marlborough, veuve du fameux Jean Churchill, prince et duc de Marlborough, à la mémoire duquel elle était demeurée si fidèle, qu'elle répondit à lord Conningsby, et plus tard au duc de Sommerset, qui demandaient sa main : « N'eussé-je que trente ans au lieu de soixante, je ne consentirais pas que l'empereur du monde succédât dans un cœur qui appartient tout entier au duc de Marlborough. »

Bienfaisante et pieuse, oubliant dans des œuvres charitables une des plus grandes existences de son siècle, madame la duchesse de Marlborough visitait souvent les prisons, s'informant des fautes ou des crimes de ceux que la loi y renfermait, et s'intéressait vivement à ceux qui tâchaient de faire oublier le passé par leur repentir, ou aux malheureux dont la triste position méritait la pitié.

Le seigneur qui donnait le bras à madame la duchesse de Marlborough était le comte de Godolphin, son gendre, fils du fameux Sidney, vicomte de Rialton et comte de Godolphin, grand-trésorier d'Angleterre, qui joua un rôle si important dans la révolution de 1688, et mourut en 1710.

Lord Godolphin accompagnait donc ce jour-

là madame la duchesse de Marlborough, sa belle-mère, dans une visite qu'elle répétait assez souvent à Newgate.

On l'a dit, le cordon de soie encore pendant, la pâleur, les traits bouleversés du Maure n'annonçaient que trop son fatal projet. Cette circonstance, jointe à son air étranger et à l'infirmité dont il était frappé, émurent vivement la duchesse de Marlborough. Elle fit sa demande habituelle au directeur de la prison : « Quel est le crime de cet homme ? »

Heureusement pour Agba, le cousin de mistress Kokborn avait jasé ; or, l'histoire du Maure escaladant une écurie pour revoir son cheval était devenue une des touchantes chroniques de Newgate, et le directeur la raconta avec un sentiment de bienveillance pour le muet.

La duchesse de Marlborough fut émue jusqu'aux larmes, et son gendre, lord Godolphin, se transporta d'admiration pour Agba et pour son cheval.

Voyant l'intérêt qu'on prenait à son protégé, le geôlier se hasarda de dire tout bas au directeur que le quaker de Burry-Hall répondrait bien certainement de l'honnêteté du Maure ; qu'il le déclarerait incapable de tout vol ou

méchante action, et qu'au besoin toute la maison du quaker appuierait cette assertion.

Le directeur fit part de cette nouvelle circonstance à madame la duchesse de Marlborough, qui, de plus en plus satisfaite de pouvoir dignement exercer sa bienveillance, le pria de lui donner quelques notes sur Agba, tandis que lord Godolphin jura tous ses serments que le Maure et son cheval, une fois retirés, l'un de Newgate, l'autre de la taverne du *Lion-Couronné*, ne quitteraient jamais son haras de Gog-Magog, du comté de Cambridge.

Inquiet, tremblant, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, parce qu'il s'y croyait absolument étranger, le Maure debout, les yeux baissés, s'appuyait contre le mur, car il se sentait très-faible.

« Ce pauvre malheureux entend-il l'anglais? — demanda la duchesse de Marlborough.

— Oui, Votre Grâce, — répondit le directeur, — il l'entend assez bien. »

Alors s'adressant à Agba, la duchesse lui dit avec un accent rempli de douceur et de bonté : « Vous avez manqué de devenir bien coupable en attentant à vos jours, mon ami ; vous doutiez de la Providence, et vous voyez pourtant qu'elle est venue à votre aide... Ce qu'on m'a

dit m'intéresse à vous. Comptez sur mon appui et sur la justice de vos juges... Tenez, voilà pour vous... Reprenez courage et bénissez Dieu.

Et ce disant, la duchesse lui donna deux guinées, que le Maure reçut d'un air stupide.

« Et moi, mon garçon, je te jure, de par Dieu! qu'une fois hors des griffes de tes juges, puisque tu aimes tant ton cheval, tu trouveras toute la vie un abri pour toi et pour lui à Gog-Magog; car, par le ciel, ta conduite sera un exemple vivant à donner aux gens de mon haras, qui verront ce que doit être l'affection de l'homme pour le cheval. Aussi, tiens, voilà deux guinées pour acheter une bride neuve à ton cheval; je ferai venir Roggers, et, par le diable! je lui payerai ton barbe ce qu'il voudra, car je ne veux pas que vous soyez jamais séparés. »

Puis, sur un signe de la duchesse, lord Godolphin lui offrit de nouveau son bras.

Les lumières disparurent avec les geôliers, les portes se refermèrent, et Agba, se retrouvant seul dans l'obscurité avec Grimalkin, crut d'abord fermement avoir fait un rêve.

Pourtant, sentant les guinées tinter dans sa main, Agba fut bien forcé de croire à la réalité de cette scène; puis il vint à se rappeler

quelques mots confus, entre autres : « Tu ne quitteras plus ton cheval ; je l'achèterai à Roggers. » Ces mots surtout résonnaient si délicieusement à ses oreilles, que le pauvre muet ne voulut plus douter qu'ils fussent vrais.

Enfin, si tant d'espérances si peu attendues se réalisaient, pensait Agba, l'influence de la balzane n'était-elle pas miraculeusement démontrée ?

Que dire de plus ? les promesses de madame la duchesse de Marlborough et de lord Godolphin se réalisèrent. Traduit devant les juges et défendu par le bon quaker, qui était venu en hâte de Burry-Hall avec le révérend ministre Harisson, au premier avis qu'il avait eu de l'arrestation du Maure, Agba fut acquitté à la demande même de M. Roggers, d'ailleurs enchanté de se défaire avantageusement d'un animal aussi intraitable que Scham, qu'il vendit vingt-cinq guinées à lord Godolphin.

Agba, mis en liberté, dut donc aller remercier son bienfaiteur. Ce dernier avait réservé au Maure le plaisir d'aller lui-même chercher Scham chez M. Roggers, mission dont les palefreniers du *Lion-Couronné* témoignèrent une grande joie, car le sort du pauvre Johny et de

son camarade leur était toujours resté présent à la mémoire.

On pense avec quel bonheur Agba se rendit à la taverne de M. Roggers, quelle fut son émotion et ses larmes lorsqu'il revit Scham, et qu'il put ôter un à un tous les indignes liens qui entravaient les mouvements de ce noble animal.

Lorsque Scham se sentit tout à fait libre, il regarda fixement Agba, puis il tressaillit sous sa longue crinière, coucha ses oreilles, et s'approcha peu à peu du Maure, d'abord avec une sorte de défiance ; puis, s'arrêtant tout à coup, il fit entendre un petit hennissement craintif, en plissant ses larges naseaux ; mouvement qui, joint à la mobilité expressive de ses grands yeux bruns, inquiets et étonnés, donnait à sa belle tête la physionomie la plus intelligente.

Enfin, Agba ayant frappé dans ses mains d'une façon particulière, le cheval fit un bond : il n'avait plus de doute, c'était lui, son ami ; alors se cabrant à demi, puis bientôt courbant son cou nerveux, il s'approcha d'Agba, et vint frotter sa tête contre sa poitrine pour lui demander une caresse.

Cet accès de sensibilité passé, le premier soin du Maure fut de remettre pieusement au

cou du barbe ses amulettes et sa généalogie, et de baiser religieusement la balzane, source de tant de prospérité.

Après quoi, Scham quitta la taverne du *Lion-Couronné*, sans y laisser, il faut le dire, de regrets. Le Maure le monta fièrement pour aller rejoindre lord Godolphin, qui l'attendait dans la cour de ses écuries. Quoique faible encore, Scham, semblant heureux et fier du poids qu'il portait, piaffait et se cabrait. Ce fut ainsi qu'il arriva devant lord Godolphin.

Il faut le dire, lors même que le préjugé qu'on avait alors presque généralement en Angleterre contre les chevaux race barbe et arabe n'eût pas été aussi prononcé, l'état de maigreur de Scham et les stigmates des souffrances qu'il avait supportées n'étaient pas faits pour triompher de cette antipathie.

Lorsque le Maure arriva triomphant sur Scham, lord Godolphin causait avec un petit homme, jeune encore, maigre, nerveux, et vêtu d'un habit de drap vert de Lincoln, galonné en argent, portant des culottes de daim et des bottes de voyage. Sa physionomie était fine, railleuse; mais la perte presque absolue de ses dents donnait quelque chose de hideux à son

sourire moqueur, qui découvrait des gencives presque dégarnies.

« Arrête-toi là, » — dit lord Godolphin à Agba.

Le muet s'arrêta fièrement campé en empereur romain.

« Regarde un peu ce cheval, Chiffney, — dit lord Godolphin au petit homme vêtu de drap vert, qui n'était autre chose que le chef du haras de Gog-Magog.

— Eh bien! Chiffney? — dit lord Godolphin.

— Votre Grâce m'a dit, je crois, qu'il ne se montait ni ne s'attelait qu'avec la permission de cet homme?

— Sans doute; mais comment le trouves-tu?

— Des membres assez beaux, une carcasse passable et une vilaine tête; de plus c'est un véritable fils de Barbarie. Qu'est-ce que Votre Grâce pense faire d'une pareille bête?

— Ma foi, je n'en sais rien. Ce pauvre diable et son cheval m'ont intéressé, voilà tout, et je n'ai pas songé à ce que j'en pourrais faire. Mais, comme le cheval n'est bon à rien, on le lâchera dans les prés de Gog-Magog, et tu emploieras l'homme au haras; avec un tel amour des chevaux, il ne peut qu'être utile.

— Votre Grâce me permet-elle de lui faire une observation ?

— Parle.

— Votre Grâce sait qu'il faut remplacer *l'agaceur* d'Hobgoblin [1] ; si milord y consent, ce barbe fera parfaitement l'affaire.

— Ah ! pardieu ! Chiffney, tu es un homme merveilleux ! Eh ! mais, sans doute, ce pauvre diable en servira ! »

Puis s'adressant à Agba : « Tu suivras monsieur, — et il montra Chiffney, — et tu lui obéiras comme à moi. »

Le Maure salua profondément et suivit Chiffney.

Et pourtant si Agba eût été instruit du triste et odieux rôle qu'on destinait à Scham, il eût préféré mille fois voir le barbe de nouveau renfermé dans l'écurie de M. Roggers, ou peut-être mort de la mort la plus cruelle.

[1] Agaceur, boute-en-train.

IX.

GOG-MAGOG.

Ignorant donc le sort que lord Godolphin, à l'instigation de Chiffney, réservait au pauvre Scham, Agba partit le lendemain pour Londres, se dirigeant joyeusement vers le nord monté sur un double pony bai, la seule robe dont la couleur n'irritât pas Scham, que le Maure conduisait en main, et sur le dos duquel Grimalkin, à la grande joie des passants, se prélassait fièrement.

Agba suivait la route du comté de Cambridge, où était situé Gog-Magog, propriété du lord. Le muet ne voyageait pas seul; il accompagnait Chiffney qui, retournant au haras, voyageait à cheval avec un domestique, les communications par les voitures étant alors peu commodes et peu rapides.

Agba, voyant en Chiffney le représentant de lord Godolphin, tâcha de lui plaire par tous les soins qu'il put rendre, soit à lui, soit à ses chevaux. Rien d'ailleurs n'était plus méritoire

que la conduite d'Agba, car Chiffney ne perdait jamais l'occasion d'accabler Scham de plaisanteries et de sarcasmes ; mais le Maure les supportait presque indifféremment et avec un fier dédain...

Ayant vu Scham arraché déjà deux fois si miraculeusement au plus fatal destin, s'étant vu lui-même, au moment de se pendre, non moins miraculeusement sauvé par la généreuse intervention de madame la duchesse de Marlborough, la foi du Maure dans l'heureuse influence de la balzane était décidément devenue des plus robustes, et il s'était juré de se livrer désormais aveuglément et sans crainte aux caprices du sort, quelque extraordinaires qu'ils lui parussent, certain qu'ils ne pouvaient, malgré les plus affreuses traverses, n'aboutir jamais qu'à la plus grande gloire et à l'illustration de Scham.

On doit seulement remarquer qu'en s'adonnant à une si imperturbable confiance dans la bonne étoile de Scham, Agba ignorait encore le nouveau destin réservé au barbe, odieuse particularité qui eût sans doute modifié ses radieuses espérances.

Néanmoins le Maure s'épuisait en vaines conjectures pour tâcher de pénétrer quelle serait

la nature des fonctions qu'on attribuerait à Scham, ce dernier ayant trop bien fait ses preuves d'invincible opiniâtreté pour laisser croire qu'il consentirait désormais à être monté ou soigné par d'autres que par le muet. Aussi Agba ne comprenait-il absolument pas ce que lord Godolphin pouvait attendre d'un animal si indomptable.

Néanmoins, une idée radieuse, splendide, traversant la pensée d'Agba comme un trait de feu, illuminait quelquefois à ses yeux l'avenir du barbe de la gloire la plus éclatante... Mais cette idée semblait si en désaccord avec le peu de cas qu'on paraissait faire de Scham, que le muet n'osait s'y arrêter.

Pourtant la balzane ne prédisait-elle pas clairement à Scham une carrière illustre et magnifique pour lui et pour sa descendance? En un mot, le Maure, dans ses accès d'ambition frénétique, pensait quelquefois que le lord voulait peut-être tirer race de Scham.

Cependant, tout en traitant bien et convenablement le barbe, on ne l'entourait pas de ces soins délicats et particuliers qu'on prodigue ordinairement à un étalon de prix. Puis le Maure entendait souvent Chiffney parler avec l'admiration la plus excentrique, la plus pas-

sionnée d'un certain Hobgoblin, unique sultan du haras de lord Godolphin.

Selon Chiffney, rien au monde n'était plus merveilleux, plus rare et plus précieux qu'Hobgoblin; car les fils et les filles de ce cheval, prodiges de force et de beauté, réunissaient, comme leur illustre père, les plus divines perfections. Enfin Hobgoblin devait avoir l'inappréciable honneur de régénérer le sang de la race anglaise qui, à cette époque, commençait à s'appauvrir en perdant sa première pureté, due, selon les historiens, à l'inappréciable croisement des chevaux ramenés d'Orient lors des croisades.

Hobgoblin n'était pourtant pas un cheval de race barbe ni arabe; quoique beau et plusieurs fois vainqueur à New-Market, sa construction le distinguait presque radicalement de ce type incomparable. Mais tels étaient les préjugés du temps, qu'au lieu de remonter à cette source primitive et pure pour y retremper une espèce abâtardie, on se contentait d'une lointaine et pâle descendance, souvent affaiblie par d'obscurs mélanges.

Toutefois, selon les idées de lord Godolphin, Hobgoblin réunissait les qualités nécessaires à cette régénération complète; aussi ne pouvait-

on trouver pour le sérail d'Hobgoblin de cavales d'assez noble origine; chacune de ces fières sultanes devait réunir les formes les plus parfaites et les plus exquises à la généalogie la plus précieuse. Lord Godolphin venait même d'acheter six cents guinées une merveille de ce genre, nommée Roxana, fille de Fling-Childers et de Manica, et citée dans les trois royaumes pour sa vitesse, sa force et sa beauté non pareilles.

D'une nature essentiellement irritable et nerveuse, Roxana, encore un peu souffrante des suites de son dernier triomphe à New-Market, n'était pas encore arrivée à Gog-Magog; mais M. Chiffney ne tarissait pas sur les qualités extraordinaires et sur les espérances que lord Godolphin devait fonder sur la génération future de Roxana et d'Hobgoblin.

Or, de tous les renseignements précédents donnés par Chiffney à Agba, il ne résulta qu'une chose, à savoir qu'avant d'arriver à Gog-Magog, le Maure détestait cordialement Hobgoblin, auquel, à part même son affection, il eût préféré mille fois Scham pour le seul fait de l'inappréciable noblesse de son origine. Les rares qualités qu'on attribuait à Hobgoblin n'étaient dues, selon le Maure (qui en cela devinait juste), qu'à

une goutte de ce sang si riche et si pur dont les veines de Scham étaient gonflées.

Enfin les voyageurs arrivèrent à Gog-Magog.

Aussitôt M. Chiffney indiqua au Maure une grande et belle box, plus belle encore que celle du quaker, qui devait servir d'écurie à Scham. Agba eut sa chambre à côté, et jusque-là, aux yeux du Maure, tout était satisfaisant et conséquent à l'influence qu'il attribuait à la balzane.

Le haras de lord Godolphin était tenu et ordonné avec un soin et une splendeur rares; mais ce qui excitait vivement l'inquiète et jalouse curiosité d'Agba, c'était le désir de voir Hobgoblin, l'heureux roi, l'orgueilleux sultan de ce séjour.

Le lendemain de son arrivée, le Maure fut admis à jouir de cet honneur, et ce fut M. Chiffney lui-même qui daigna le conduire à l'écurie ou plutôt au palais de ce cheval si vanté; car le luxe extrême qu'on déploie encore dans certaines écuries d'Angleterre était dans ce temps-là de beaucoup surpassé, et devenait même souvent très-ridicule à force d'éclat et de recherche.

Avant de l'introduire auprès d'Hobgoblin, M. Chiffney, d'un air triomphant et dédaigneux, dit au pauvre Maure, avec un accent de fatuité

inexprimable : « Tu vas enfin voir ce que c'est qu'un cheval... ce qu'on peut appeler un cheval. »

Agba dévora cet outrage amer et suivit M. Chiffney.

Hobgoblin habitait un vaste bâtiment séparé des écuries par une grande cour sablée d'un sable fin et épais, et destinée à ses ébats de chaque jour. Cette cour traversée, on entrait dans une sorte de vestibule surmonté à l'extérieur d'un fronton de marbre bleu turquin, supporté par deux hippogriffes, au milieu duquel était écrit, en lettres de bronze doré : HOBGOBLIN !!! nom triomphal suivi de trois points d'exclamation de l'effet le plus impertinent et le plus audacieux.

Le vestibule était, comme le reste du bâtiment, pavé de briques d'une pâte si fine et d'un rouge entretenu si vif par l'huile qu'on y répandait modérément, qu'on eût dit une brillante porcelaine. Les murs étaient de stuc blanc sans autre ornement que des bas-reliefs d'après l'antique, représentant la cavalcade du Parthénon.

Venait ensuite une vaste pièce à demi lambrissée de boiseries de chêne sculpté et orné d'incrustations de bois de houx, dont la blancheur luisante étincelait comme de l'argent sur

le fond brun des panneaux. Ces sortes d'arabesques, du travail le plus fin et le plus délicat, et dont le dessin avait été donné par Keller, fameux ornemaniste français, encadraient, au milieu de leurs gracieux rinceaux, des centaures et des têtes de chevaux parfaitement rappelés dans chaque motif. Ces lambris n'ayant que huit pieds de haut, le reste de la pièce était tendu du plus fin drap vert de Lincoln, galonné aux armes du lord. Sur cette tenture on voyait un grand nombre de tableaux peints par Stubss, qui représentaient Hobgoblin dans toutes les phases de sa gloire et de ses triomphes — à l'écurie — en liberté — avant la course — après la course.

Enfin, à travers les vitres de deux sortes de reliquaires du même précieux travail et du même caractère que les lambris, et placés de chaque côté de la porte, on remarquait, se détachant sur un fond de velours cramoisi, dans l'un les coupes d'orfévrerie d'or et d'argent gagnées par Hobgoblin, et dans l'autre ses fers de course à peine ternis par le contact du turf, ainsi que la bride, le mors et la selle qui avaient habituellement servi à son jockey pour le courir.

Dans cette pièce, deux palefreniers unifor-

mément vêtus se tenaient jour et nuit attentifs aux moindres mouvements d'Hobgoblin, qu'ils voyaient continuellement à travers de larges fenêtres garnies de carreaux et grillées du côté de la box par un fil de laiton doré très-serré.

Ébloui de ces merveilles, mais surtout profondément convaincu que Scham devait être mille fois plus digne qu'Hobgoblin d'habiter ce palais, Agba suivait M. Chiffney, qui lui laissait malicieusement le temps d'admirer chaque chose.

Enfin, les portières de drap aux pentes richement brodées et blasonnées aux armes du lord crièrent sur leurs tringles; les deux portières sculptées de la porte de la box, mues par un ressort, disparurent dans leurs coulisses (les portes étaient ainsi construites de crainte que leurs battants, saillant en dehors, ne blessassent le cheval en entrant ou en sortant), et Agba put contempler la divinité du temple.

Paresseusement couché sur une molle et épaisse litière de paille fine et dorée, Hobgoblin, après avoir jeté un regard de dédain sur les importuns qui venaient l'interrompre, se leva nonchalamment. D'une robe grise à crinière noire, Hobgoblin, comme tous les étalons consacrés à la reproduction, était d'un grand em-

bonpoint, fruit d'une nourriture des plus substantielles. Cette obésité faisant disparaître les muscles sous la graisse, empêchait de distinguer quelle était la pureté de lignes de sa construction.

Seulement ses membres semblaient grêles pour sa taille; mais sa tête, petite et carrée, était charmante d'expression et de caractère.

De grands coussins rembourrés de crin et recouverts d'un épais cuir de Cordoue, hauts de huit pieds, et cloués à la muraille par des clous dorés, entouraient la partie inférieure de cette box. Le reste était tapissé de drap vert, qui, se mariant harmonieusement aux tons fauves de cuir, faisait encore valoir la couleur brillante et claire d'Hobgoblin.

Deux râteliers en bronze doré, placés à chaque angle du mur, et deux petites mangeoires revêtues (par un luxe digne du cheval de Caligula) d'étincelantes plaques d'argent assez épaisses, complétaient les accessoires de cette écurie splendide.

Enfin à travers deux fenêtres opposées à celle de l'antichambre et grillées comme elle de fil de laiton doré, on voyait une immense prairie, traversée par un ruisseau d'eau vive et semée de petits bouquets d'arbres, qui servait de parc

à Hobgoblin, lorsque le temps venait de le laisser au vert.

Une porte faisant face à celle du vestibule ouvrait sur un porche élégant, qui conduisait à ce délicieux tapis de verdure, mélangé d'un trèfle épais, ras et parsemé de petites fleurs d'un violet pourpré.

On le répète, tout en admirant cette splendeur, Agba songeait avec une amertume navrante à la modeste simplicité de l'écurie de Scham, et regardait plus décidément que jamais Hobgoblin comme un impudent et indigne usurpateur.

Le Maure ignorait toujours l'emploi qu'on réservait au barbe. Du reste, à part sa haine méprisante contre Hobgoblin, jamais Agba ne s'était trouvé plus heureux. Il soignait et montait Scham à sa guise; il lui avait religieusement remis ses amulettes et sa généalogie au cou. Enfin le barbe, sortant de l'état de maigreur et de misère qu'il devait aux expérimentations de M. Roggers, reprit, ainsi que Grimalkin, un embonpoint raisonnable, et leurs robes brillèrent bientôt d'un nouveau lustre.

Quelques mois se passèrent ainsi. Ce ne fut que lors de l'arrivée de la sultane Roxana à

Gog-Magog, que les terribles et nouvelles tribulations de Scham et d'Agba atteignirent leur apogée.

X.

ROXANA.

Le printemps de 1733 commençait à couvrir de verdure les environs de Gog-Magog ; le temps était radieux, lord Godolphin et quelques-uns de ses hôtes de Gog-Magog attendaient l'arrivée de Roxana avec une grande impatience. On doit donner d'abord quelques particularités des plus bizarres et des plus excentriques sur le caractère de cette beauté célèbre.

Impressionnable et fantasque à l'excès, Roxana, sans être nullement vicieuse, était d'une organisation si délicate et d'une si grande susceptibilité nerveuse, qu'on ne pouvait prendre avec elle trop de ménagements. Timide et presque farouche, un son de voix trop rude, un mouvement trop brusque lorsqu'on s'approchait d'elle, la rendaient tremblante et ombra-

geuse... Remplie d'ardeur et de feu, jalouse, impatiente d'un orgueil presque féroce, une fois arrivée sur le turf, et reconnaissant ses rivaux et ses rivales aux jockeys qui les montaient, elle se serait montrée envers eux (rivaux, jockeys et rivales), avant ou après la course, dans des dispositions si hostiles, qu'on était obligé de ne l'amener au point de départ que la dernière et les yeux bandés.

Une autre particularité du caractère de Roxana, qu'on expliquera bientôt, nécessitait d'ailleurs impérieusement cette dernière mesure. Mais une fois le mot sacramentel — Partez! prononcé, toutes ces fureurs jalouses, toute cette ambition dévorante, se concentraient en un immense désir de vaincre, servi par une force puissamment nerveuse, par un courage de lionne et une vitesse d'oiseau; aussi Roxana était-elle toujours sortie victorieuse des luttes les plus acharnées.

Une circonstance fort singulière peut d'ailleurs donner une idée de son caractère, d'une pénétration, d'une intelligence et d'une activité vraiment incroyables.

Les chevaux que l'on destine à courir sont préalablement soumis à un régime et à un traitement d'hygiène particulier. Entre autres ha-

bitudes, on ne les exerce journellement que soigneusement couverts de caparaçons et de camails chauds et moelleux qui les enveloppent entièrement; puis de temps à autre, afin de faire une répétition de la course, on les découvre, et on les monte à peu près dans les mêmes conditions que le jour où ils doivent concourir pour le prix. Enfin, à des époques déterminées par le système de leur constitution, on augmente le nombre des couvertures, et on les fait galoper ainsi une distance donnée, afin de débarrasser leurs muscles de tout embonpoint superflu par cette transpiration forcée.

Roxana se soumit une première fois à ces formalités, ainsi qu'à toutes celles qui complètent le régime de course, et gagna brillamment le prix de New-Market.

Mais telle était la pénétration de son instinct et l'ardente vivacité de ses impressions, que lorsque, l'année suivante, on mit de nouveau Roxana au même régime, devinant à ces préparatifs qu'on la destinait à courir encore, sa tête s'exalta tellement [1], soit par le souvenir de son premier triomphe, soit par l'impatience

[1] La célèbre Miss Annette, appartenant à lord Henry Seymour, et qui a gagné 120,000 francs de prix, était particulièrement sujette aux mêmes symptômes, et offrait la même analogie de caractère.

d'en remporter un nouveau, soit par la crainte de n'y pas réussir, que Roxana, continuellement préoccupée de cette idée, inquiète, agitée par une incessante excitation fébrile, perdit bientôt le sommeil et l'appétit; puis ses forces s'épuisant peu à peu par cet état d'anxiété perpétuelle, lors d'un premier essai préparatoire, on la trouva, avec le plus grand étonnement, tout à fait au-dessous d'elle-même.

Avec cette persévérance et cette sagacité d'observation naturelle aux gens qui, aimant les chevaux avec passion, étudient attentivement leurs instincts et leurs mœurs, le maître de Roxana, après plusieurs expériences, pénétra la cause de l'état maladif de sa favorite, et s'arrangea de façon à ce qu'elle ne sût jamais qu'elle était en condition de course, en retranchant de son régime tout ce qui aurait pu lui apprendre qu'on la destinait à courir de nouveau. Ainsi les galops en couvertures, la privation d'eau, le ferrage avec des plates, et jusqu'à l'élégant nattage de sa crinière, tout fut supprimé.

Aussi quelle joie ressentit le maître de Roxana lorsqu'il la vit, cessant d'être absorbée par la pensée de courir, reprendre son sommeil, l'appétit et la santé. Puis un jour, jugeant

ses forces suffisamment rétablies, il l'amena brusquement sur le terrain d'essai.

Prête à partir comme ses concurrents, Roxana n'eut pas le temps d'user ses forces par les stériles élans d'une impatience physique et morale ; aussi, concentrant tant de volonté, d'énergie et d'ardeur dans un effort de vitesse, elle battit ses rivaux. Mais pour avoir été éludée, l'espèce de révolution que causaient à Roxana toutes les anxieuses péripéties d'une course n'en fit pas moins ressentir sa réaction, qui, suivant l'essai au lieu de le précéder, rendit Roxana souffrante pendant quelques jours.

Comprenant alors cette extrême susceptibilité d'organisation, mais confiant dans sa force et dans son énergie, son maître continua de tromper l'impatiente ardeur de Roxana en lui déguisant ses projets jusqu'au moment solennel, ne la soumit à aucun essai, et le jour de la course de New-Market, l'ayant fait conduire sur le turf les yeux bandés, il ne lui ôta son bandeau qu'au moment du départ.

Or, ce qui était arrivé lors de l'essai se renouvela : Roxana gagna ce nouveau prix royalement, mais une assez longue maladie suivit ce second triomphe.

Ce fut donc après avoir été rétablie des sui-

tes d'une troisième victoire que Roxana, alors appartenant à lord Godolphin, arriva soigneusement accompagnée à Gog-Magog, afin d'être la sultane favorite de l'heureux, trois fois heureux Hobgoblin.

On dit trois fois heureux Hobgoblin, parce que la merveilleuse beauté de Roxana, qu'on va tenter de peindre, l'eût rendue digne de l'amour du cheval de Mahomet lui-même.

Roxana arrivant, conduite par Chiffney, s'arrêta donc devant la porte de Gog-Magog, coquettement encapuchonnée dans son camail de drap vert, comme une femme dans ses coiffes. Tout ce qu'on voyait d'elle c'était d'abord, à travers les œillères du chanfrein, deux yeux noirs à fleur de tête, bien brillants, bien ouverts, et, quoiqu'un peu étonnés, remplis d'intelligence et de feu ; puis deux naseaux bleuâtres, nuancés de rose, qui, dans leurs mouvements continuels pleins de grâce et de mutinerie, laissaient apercevoir, de temps à autre, des lèvres du plus tendre incarnat ; enfin le jeu de ses larges hanches et de ses jambes déliées et nerveuses qui faisaient onduler doucement les pans armoriés de sa housse, ainsi qu'en marchant l'Andalouse fait tressaillir les plis de sa courte basquine.

En tâchant de deviner la beauté de Roxana sous les vêtements qui la cachaient, les amis de lord Godolphin, qui ne la connaissaient pas encore, devaient à peu près ressentir ce désir curieux et irritant qu'on éprouve, lorsqu'au bal on a rencontré deux grands yeux étincelants à travers l'immobilité du masque, et qu'à chaque pas d'un pied charmant on a vu voluptueusement tressaillir le satin noir du domino.

Un instant lord Godolphin fut indécis; il ne savait s'il devait faire assister ses amis à la toilette de Roxana, et jouir de leur surprise, de leur extase croissante, à mesure qu'on découvrirait à leurs yeux charmés chacune de ses beautés idéales, ou bien s'il la leur montrerait tout à coup rayonnante de ses seuls attraits, comme une autre Vénus aphrodite... Ayant pris ce dernier parti, le lord dit quelques mots à l'oreille de Chiffney, et l'heure du déjeuner sonnant, tous entrèrent au château.

Le pauvre Agba avait admiré plus que personne ce qu'on pouvait admirer de Roxana; pour la première fois depuis son départ d'Afrique, il s'était même senti profondément remué par cette sensation inexprimable, mais familière à ceux qui, aimant ou cherchant le

beau par passion ou par instinct, n'importe où il se trouve, ne pouvant vaincre une sorte d'extase lorsqu'ils le rencontrent.

Ceci fut fatal ; car le Maure s'était si complétement identifié à son cheval, qu'il fut presque effrayé en s'apercevant qu'il commençait d'admirer Roxana et de la désirer pour Scham avec un emportement qui tenait de la passion... Non qu'Agba pensât que le barbe n'était pas digne d'une telle alliance... jamais à ses yeux, au contraire, plus de convenances, plus de conditions de noblesse et de valeur ne s'étaient rencontrées réunies ; mais le Maure pressentait avec désespoir que, favorisé par l'aveugle destin, ce parvenu d'Hobgoblin amblerait de prime saut une si rare et si précieuse fortune.

Ce fut donc avec un sentiment de tristesse et de jalousie amère que le muet alla s'enfermer avec Scham et Grimalkin, croyant d'ailleurs agir sagement en n'assistant pas à l'hexhibition de Roxana, dont les charmes incomparables eussent peut-être tout à fait altéré sa raison, en lui faisant regretter plus éperdument encore qu'on regardât Scham comme indigne d'elle.

Lord Godolphin s'était conduit avec la plus savante coquetterie en faisant apparaître Roxa-

na ainsi qu'elle apparut, non le jour de son arrivée, mais le lendemain, aux yeux éblouis des hôtes de Gog-Magog.

Il était dix heures du matin; le soleil éclairait splendidement une assez vaste prairie sur laquelle lord Godolphin avait ordonné d'amener Roxana, sachant combien le grand jour et la verdure avantagent les chevaux.

Arrivant menée en main par Chiffney, enfin Roxana parut devant les hôtes de Gog-Magog.

Après un contemplatif et long silence, une sorte de murmure d'admiration allant *crescendo* finit par éclater par les louanges les plus excessives.

Roxana, absolument nue, était conduite en main par Chiffney, au bout des rênes d'une légère bride de soie orange seulement ornée de chaque côte du frontail de deux houppes de même couleur.

Inondée de lumière, il serait presque impossible de peindre la couleur changeante de la robe de Roxana; d'un blanc de lait à reflets argentés ou vermeils, selon qu'elle était dorée par le soleil ou voilée par le clair-obscur, ses flancs se nuancaient de rose, tandis que des tons d'un gris d'azur, d'une délicatesse extrême, dessinaient le tour de ses grands yeux et de ses

naseaux; enfin ses crins ondoyants, d'un gris sombre et sanguin, qui teignait aussi ses extrémités nerveuses, faisaient encore ressortir la blancheur de son cou.

A mesure que la vue de l'espace et de la prairie animait Roxana, à mesure qu'elle sentait l'air vif et frais soulever la frange soyeuse de sa crinière, ses veines, commençant à se gonfler, marbraient le satin de sa peau de leur réseau bleuâtre.

Arrondissant alors son beau cou comme un cygne qui veut mettre sa tête sous son aile, marchant, se cadençant avec tant de grâce et de légèreté sur l'épais et vert gazon, qu'il se courbait à peine sous l'ivoire de ses pieds; Roxana, voulant sans doute exprimer à sa manière l'épanouissement de vie, de joie et de jeunesse qui, rayonnant en elle à la vue du soleil et de la verdure, la soulevait pour ainsi dire de terre, fit entendre un long hennissement, mais fier, mais retentissant comme le son d'une trompette d'airain...

Presque aussitôt un hennissement lointain, et non moins fier, non moins retentissant, lui répondit...

Ce n'était pas Hobgoblin; car, après avoir gloutonnement vidé sa mangeoire d'argent, il

sommeillait paresseusement couché sur la litière de son palais...

C'était la voix de Scham, toujours inquiet, agité, nerveux, auquel ce hennissement, sans doute, venait de rappeler une des blanches favorites de son harem de Tunis.

A ce bruit, Roxana devint admirable d'expression, d'intelligence, de geste et de couleur.

S'arrêtant brusquement elle tressaillit..... tourna lentement sa belle tête du côté du haras, et la prunelle de son grand œil noir à moitié caché par la longue mèche de sa crinière, se détachant sur le blanc nacré de l'orbite, prit une indicible expression d'étonnement et de stupeur... puis... dressant la conque veloutée de sa petite oreille, elle parut écouter avec une agitation ardente et silencieuse...

Aucun nouveau bruit ne s'éleva... le vent bruissait dans les feuilles de mai, tandis que le lord et ses hôtes attentifs suspendaient leur respiration.

Rendue plus inquiète peut-être par ce silence profond, Roxana fit entendre un nouveau hennissement, mais plus contraint, plus timide, plus court, et presque interrogatif...

Appesanti par sa digestion, Hobgoblin continuait de sommeiller; mais Scham, qui avait

sans doute discrètement entendu cette seconde interpellation, pour y répondre, fit à deux fois résonner les échos de Gog-Magog du cri le plus fier, le plus éclatant, le plus terriblement passionné qui soit jamais sorti de la vaillante poitrine d'un cheval de désert !

Alors Roxana parut être sous l'influence d'une obsession nerveuse. Elle demeura immobile et tremblante; sa respiration se précipita; ses larges flancs battirent convulsivement, puis sa robe naguère lisse, blanche et argentée, devenant bientôt humide d'une moiteur fiévreuse, cette tiède vapeur l'ombrant çà et là de tons plus sombres, irisa aussi son cou, ses épaules et ses robustes hanches des mille nuances de la nacre et de l'opale.

Assez longtemps confuse et interdite, Roxana paraissait hésiter encore entre un désir ardent de répondre à Scham, et peut-être un instinct naturel de contrainte et de retenue... par deux fois sa poitrine gonflée sembla prête à laisser échapper un cri retentissant, et par deux fois elle sut impérieusement le contenir..

Tout à coup un autre hennissement, mais lourd, mais gêné, mais étouffé, et presque insolent à force de brièveté, attira l'attention de Roxana.

C'était le sultan Hobgoblin, qui, s'éveillant enfin, avait prêté l'oreille, et avait répondu tant bien que mal à une provocation qu'il s'attribuait présomptueusement. Il serait impossible d'exprimer l'air de fier mépris avec lequel Roxana, redressant sa belle tête, alors mutine et dédaigneuse, écouta cet appel essoufflé.

Mais lorsqu'elle eut entendu de nouveau les nobles hennissements de Scham, rendus cette fois plus puissants encore par un cri sauvage de courroux et de haine qui s'y joignait, comme un sanglant défi jeté au présomptueux Hobgoblin, Roxana ne se contint plus, perdit toute retenue ; et, dévergondée, rayonnante, impérieuse, elle répondit à Scham, à l'heureux Scham, par des accents d'abord doux et plaintifs, puis de plus en plus passionnés.

Ce fut en vain que le sultan Hobgoblin tâcha de placer son mot dans cette conversation si tendre; car chaque fois qu'il s'y hasardait, il était accueilli soit par le complet et impertinent silence de Roxana, soit par les cris injurieux de Scham, qui étouffaient sous leur bruyante explosion les hennissements embarrassés d'Hobgoblin.

Cette scène avait beaucoup amusé lord Godolphin et ses hôtes; seulement il dit à Chiff-

ney, lorsqu'il reconduisit la belle Roxana :

« L'agaceur brâille déjà comme un âne ; c'est signe que le pauvre diable fera bien son ridicule et insipide métier. »

Puis, le soir, après dîner, lorsque les flacons de cristal, remplis d'un pur et précieux vin de Bordeaux, circulèrent entre les convives du lord sur l'acajou poli de la table, de nombreux toasts furent portés aux prochaines épousailles d'Hobgoblin et de Roxana, et surtout à leur illustre postérité sur laquelle lord Godolphin fondait pour l'avenir les plus magnifiques espérances.

XI.

L'ÉPI.

Près de trois années s'étaient passées depuis le jour où Roxana avait, pour la première fois et d'une façon si romanesque, lié une conversation amoureuse avec l'invincible Scham.

Quoiqu'on fût au commencement du printemps, l'air était froid, le ciel pluvieux ; un

violent vent d'ouest chassait pesamment de gigantesques nuages noirs qu'une ligne de lumière rougeâtre séparait à peine du sombre horizon.

Au milieu d'une plaine de bruyères, vaste, nue, déserte, et partout bornée par les plis mouvementés de ce terrain aride et brun, on voyait un homme, un cheval et un chat.

Faut-il dire que l'homme était Agba, le cheval Scham, et le chat Grimalkin ?

Le Maure avait élevé un hangar fait de pierres et de boue, recouvert d'un toit de fougère. Il se trouvait alors accroupi sous cet abri, bien enveloppé dans son vieux caban de poil de chameau, fidèle compagnon de son infortune. Aux pieds du maître était couché Grimalkin, assez misérable, mais tâchant avec une résignation stoïque de lustrer sa fourrure hérissée.

Le vent qui, soufflant dans la bruyère, interrompait seul le morne et profond silence de cette solitude, venait parfois soulever en désordre la longue crinière et la longue queue de Scham. Celui-ci, non loin de la cabane, paissait quelques rares brins d'herbe verte qui commençaient à poindre parmi les bruyères noirâtres dont la fleuraison empourprée devait encore tarder longtemps à paraître.

Le poil terne, long, rude et épais du barbe,

annonçait que depuis bien longtemps il était misérablement abandonné aux intempéries des saisons.

De temps à autre, Agba frappait dans ses mains ; alors, obéissant à ce signal, Scham arrivait tout joyeux près du Maure, le regardait d'un œil intelligent et doux ; puis, en ayant reçu quelques caresses ou quelques durs morceaux de galette d'avoine, le barbe retournait dans la plaine qu'il parcourait souvent d'un élan rapide et désordonné ; et alors l'allure vagabonde de Scham lui donnait un air sauvage, magnifique à voir.

D'autres fois, au coucher du soleil, s'arrêtant tout à coup, comme pensif et inquiet, sur le sommet de la colline qu'il avait impétueusement gravie, Scham restait longtemps immobile, semblant avec tristesse interroger l'espace... Alors la silhouette de ce noble animal aux longs crins flottants se détachant noire et majestueuse sur le ciel enflammé, semblait grandir à l'horizon comme une apparition fantastique.

Maintenant, on doit dire ensuite de quels graves et terribles événements Agba, Scham et Grimalkin avaient quitté Gog-Magog, dont ils

étaient alors honteusement bannis depuis près de trois ans.

Le Maure, devenu éperdument amoureux de Roxana, toujours en substituant les instincts de Scham aux siens propres, avait d'abord éprouvé toutes les affreuses tortures de la jalousie la plus désespérée en reconnaissant que le barbe devait à tout jamais oublier cette incomparable beauté, destinée par lord Godolphin au harem d'Hobgoblin, malgré le dédain qu'elle avait semblé témoigner à ce dernier, et le goût très-vif avec lequel cette belle sultane avait au contraire répondu aux accents passionnés de Scham.

Bien que ces tourments fussent terribles, ils ne furent rien auprès de ce que ressentit Agba, lorsqu'il sut quelle devait être la condition de Scham dans le haras du lord.

Alors le Maure faillit à devenir fou. Sans les idées superstitieuses, sans l'espèce de respect et de culte qu'il avait pour Scham, enfin, sans ce secret et inexplicable espoir qui surnage souvent l'abîme des plus profondes douleurs, Agba eût poignardé le barbe, se fût tué ensuite, arrachant ainsi son cheval au comble de l'ignominie et de la dégradation.

En butte aux sarcasmes de tous les gens du

haras, dévorant sa honte et sa rage, mais soutenu par cette lueur d'espérance dont on a parlé, et que rien ne pouvait éteindre ni expliquer, le Maure se résigna donc à voir Scham, pendant environ deux mois, accomplir sa déplorable destinée. Mais, lorsque Roxana, relevant d'une assez longue maladie, causée sans doute par les fatigues de sa route de Londres à Gog-Magog, revint à la santé, plus belle, plus adorable que jamais, et que le moment arriva où Scham dut se résoudre à aller, pour ainsi dire, offrir à Roxana le mouchoir que lui jetterait dédaigneusement Hobgoblin, Agba, exaspéré, perdit complétement la tête.

Sur ces entrefaites le jour des fiançailles de Roxana et d'Hobgoblin arriva.

Qu'il suffise de savoir que Roxana, ayant sans doute reconnu Scham à ses hennissements pendant sa première entrevue, se montra aussi méprisante qu'hostile et farouche envers Hobgoblin.

Lord Godolphin et ses hôtes, spectateurs de cette scène singulière, ne pouvaient comprenpre la cause de l'opiniâtre et énergique refus de Roxana, qui, accueillant le sultan Hobgoblin de la manière la plus brutale, ne faisait que répondre avec passion aux hennissements

du barbe, qu'on avait malgré lui reconduit dans sa box.

Alors, voyant avec transport et admiration Roxana si fidèle au souvenir de Scham, au risque d'amener un épouvantable combat entre ce cheval et Hobgoblin, le Maure, perdant la raison, ouvrit la porte de l'écurie du barbe, et le laissa libre.

Scham fut d'un bond dans la cour.

Épouvantés, les palefreniers qui conduisaient Hobgoblin prirent malheureusement la fuite.

En vain lord Godolphin, du haut d'une fenêtre et pâlissant d'effroi, ordonnait à Agba, avec les menaces les plus terribles, de tâcher au moins de ressaisir son cheval, avant qu'il en vînt aux prises avec Hobgoblin...

Le Maure, ivre de colère, d'espoir, d'admiration, trouvant enfin le moyen de voir Scham doublement vengé d'Hobgoblin, au lieu d'obéir au lord, s'oublia même jusqu'à fermer la seule porte qui communiquât dans cette vaste cour, et par laquelle les palefreniers s'étaient enfuis, afin que personne ne pût s'opposer au combat effroyable qu'allaient se livrer Scham et Hobgoblin pour posséder Roxana, qui, attachée à un poteau, semblait encourager le barbe par ses hennissements fiers et éclatants.

Alors commença une lutte admirable qu'il est impossible de peindre.

Surpris, presque effrayés de se voir libres, les deux étalons, d'abord indécis, avaient paru s'examiner un instant, car ils doivent traverser presque toute cette vaste cour avant de pouvoir se joindre.

Scham était presque noir, Hobgoblin était gris; tous deux sentaient leur fureur jalouse, animale et féroce, encore enflammée par la présence de Roxana.

Mais bientôt, l'œil sanglant, les naseaux frémissants et retroussés, la dent menaçante, les veines gonflées à se rompre, échevelés, le poil rude et hérissé par la rage, jetant au vent leur crinière et leur queue comme un panache de guerre, Scham et Hobgoblin, en braves champions, fournirent la moitié de la carrière qui les séparait, et, se précipitant l'un sur l'autre en rugissant, ils se heurtèrent dans un formidable choc, front contre front, poitrail contre poitrail, au milieu d'un nuage de poussière.

Un instant ébranlés, mais bientôt brusquement pressés et affermis sur leurs vigoureux jarrets, face à face, acharnés, ils tâchèrent alors de se saisir avec les dents. Hobgoblin se

cabrant à demi, après avoir de ses durs sabots effleuré l'épaule de Scham, se laissa retomber de tout son poids sur le barbe, et, s'allongeant à propos, le mordit aux reins avec fureur et sans lâcher prise... La douleur fut si aiguë que Scham se ploya comme un ressort d'acier, rasa presque la terre, et poussa un cri terrible en renversant sa tête en arrière, avec une expression de douleur épouvantable.

Mais, revenant à lui, il put à son tour saisir Hobgoblin à la gorge, et sa morsure fut si acérée que le sang jaillit d'une veine.

Alors, exaspérés par le goût et la vue du sang, les deux étalons continuèrent avec une impitoyable frénésie cette lutte terrible, pendant laquelle on entendait sourdement gronder leurs hennissements rauques et farouches..... Pourtant, de temps à autre, lorsque leurs dents, fatiguées de mordre, se desserraient pour faire une nouvelle blessure, alors ces hennissements, un instant étouffés, éclataient tout à coup comme des fanfares de guerre... Haletants, souillés de poussière et de sang, les deux combattants furent bientôt marbrés de sueur et d'écume. Mais, prolongé par leur rage incessante, le combat devint inégal : Hobgoblin, malgré son courage désespéré, était de-

puis longtemps presque énervé par les plaisirs, tandis que Scham, au contraire, affreusement surexcité, se trouvait d'une vigueur fulgurante.

Aussi, Hobgoblin, après avoir vaillamment résisté, sembla faillir; deux fois ébranlé par le choc du nerveux poitrail de Scham, il s'affaissa sur ses jarrets; enfin, épuisé, hors d'haleine, n'ayant plus le courage ni la force de lutter, à une nouvelle et impétueuse attaque de Scham, Hobgoblin tomba sur ses genoux; mais, se relevant par un dernier effort, il prit la fuite, et alla honteusement se réfugier dans la box de Scham.

Resté vainqueur, Scham n'abusa pas de la défaite de son rival pour le poursuivre. Fier, radieux, triomphant, il s'arrêta. Alors, la tête haute, l'œil ombragé par une longue mèche de sa crinière sanglante, il jeta un hennissement long et retentissant comme un chant de gloire.

Un autre hennissement, impatient, nerveux, passionné, haletant, lui répondit.

C'était Roxana, noble prix du vainqueur....

. . . . . .

. . . . . .

Il est inutile de dire la part incessante que le Maure avait prise à ce combat effrayant; son espoir, sa joie, son ivresse, son triomphe, se-

lon toutes les phases de ce spectacle, si saisissant qu'il avait suspendu les effets de la colère de lord Godolphin, effrayé de voir quels dangers courait Hobgoblin, son précieux étalon, sur lequel il comptait pour régénérer, avec l'incomparable Roxana, la race des chevaux en Angleterre.

Mais lorsque lord Godolphin eut vu le triomphe et les conséquences de la victoire de Scham, on pense quelle fut sa rage.

Leur enivrement passé, Scham et Agba retombèrent du ciel sur la terre. Revenu à lui, le Maure comprit que son châtiment devait être aussi grand que sa faute, et il le fut en effet.

. . . . . .

Telle fut la cause du bannissement de Scham, d'Agba et de Grimalkin, qui eut lieu le jour même de la scène qu'on vient de raconter; seulement, par un reste de pitié, lord Godolphin envoya les exilés à soixante milles du haras, dans une pauvre ferme qu'il possédait de ce côté.

Agba devait avoir du pain noir et un lit de fougère chez le fermier, et Scham errer dans la bruyère, sans autre nourriture que celle qu'il y pourrait trouver, et sans autre abri que celui du ciel. Heureusement l'industrie d'Agba

adoucit la rigueur de cette peine en élevant l'espèce de hutte dont on a parlé.

Telle fut l'issue des amours de Scham et de Roxana.

Cette dernière avait d'ailleurs été traitée avec la même sévérité qu'une fille de condition qui refuse un noble mariage pour tout sacrifier à un bandit. Ce fut donc reléguée dans une box solitaire du haras de Gog-Magog que la pauvre Roxana, maudite et abandonnée de tous, mit obscurément au monde le fils méprisé de Scham : pauvre petit dont la gentillesse adoucissait les ennuis et les regrets profonds de Roxana, qui, pensant toujours au banni, continua de refuser opiniâtrément de revoir Hobgoblin.

C'est donc environ deux années après la naissance du fils de Roxana et de Scham, que l'on a retrouvé Agba, le barbe et Grimalkin sur une terre d'exil.

Il faut dire que cette punition, quoique rude, n'avait que médiocrement affecté les coupables. Doué de l'esprit paresseux et contemplatif des Orientaux, passant ses journées dans le *far niente*, ou à bâtir des rêves d'or pour Scham, car le muet espérait encore, heureux surtout de ne pas quitter son cheval, Agba, sobre et insouciant, s'était stoïquement accommodé de

la couche de fougère et du pain d'avoine de la ferme. Quant à Scham, heureux de n'avoir plus à subir le supplice de Tantale, qui avait causé son triomphe, son bonheur éphémère et sa ruine, il s'arrangeait assez de sa vie errante et libre.

Nos trois compagnons étaient donc rassemblés par ce jour sombre et pluvieux, Agba rêvant, Scham paissant, et Grimalkin lustrant sa fourrure.

Tout à coup, le muet, redressant sa tête, prêta l'oreille du côté du sud, car il percevait les sons de fort loin.

Le bruit qu'il croyait entendre devenant sans doute plus distinct, il se coucha près de terre et écouta de nouveau.

Au même instant, Scham, devenant aussi inquiet et agité, poussa de longs gémissements à plusieurs reprises.

Puis, le bruit approchant de plus en plus, on put entendre le retentissement sourd des pas de plusieurs chevaux qui galopaient sur la bruyère; enfin un cavalier parut sur le faîte d'une des collines qui entouraient la plaine.

Mais quel fut l'étonnement du Maure lorsque bientôt il eut reconnu Chiffney, suivi de deux domestiques à cheval et d'un léger fourgon.

Scham effrayé avait pris la fuite ; mais Agba frémit en songeant que la colère de lord Godolphin était peut-être passée, et qu'on venait chercher le barbe pour le remettre à ses anciennes fonctions.

Pourtant Agba remarqua que M. Chiffney, au lieu de l'aborder comme autrefois d'un air fier, sarcastique et dédaigneux, le salua cordialement, et engagea la conversation avec une sorte de familiarité bienveillante.

« Eh bien ! mon ami, — dit donc Chiffney au Maure en lui frappant joyeusement sur l'épaule, — il y a du nouveau à Gog-Magog ; vous allez être bien surpris et bien content. Je viens chercher vous et votre cheval pour retourner au haras.... »

A l'expression subite qui assombrit les traits d'Agba, Chiffney comprit sans doute les craintes du Maure, car il reprit en lui montrant le fourgon qu'un des domestiques venait d'ouvrir : « Rassurez-vous, ce n'est pas pour lui faire faire son métier d'autrefois, mon cher Agba, bien au contraire. Tenez, voyez ces couvertures du plus fin drap magnifiquement brodées aux armes de milord, ces longes et ce licol de cuir blanc et souple comme de la soie ; et de plus ma boîte de pharmacie, sans laquelle je ne

marche jamais lorsque je vais chercher un cheval de grand prix. »

Le muet suivait cet inventaire d'un œil curieux, et à mesure que les domestiques déposaient ces différents objets sous le hangar, il interrogeait à chaque instant le regard de Chiffney.

— J'espère que vous comprenez, mon cher, — reprit ce dernier, — qu'on ne vient pas chercher un *agaceur* avec cet appareil. Mylord ne m'a jamais recommandé tant de soin pour aucun cheval que pour le barbe, qui d'ailleurs les mérite bien. Ah! si l'on avait su cela plus tôt, — dit Chiffney en secouant la tête; puis il reprit : — Ah çà, vous allez tâcher de l'attraper, car nous devons retourner à Gog-Magog le plus tôt possible, ce précieux cheval ne devant pas rester une heure de plus dans cet affreux séjour, si indigne de lui. »

Ayant eu le temps de se remettre, et attribuant aussitôt à l'influence de la balzane ce revirement de fortune si inattendu et véritablement presque merveilleux, Agba ne témoigna pas la moindre surprise aux yeux étonnés de Chiffney; il prit une bride, sortit, frappa dans ses mains, et le barbe, qui depuis quelques moments se tenait d'un air inquiet

aux environs du hangar, arriva docile et joyeux.

Aussitôt Agba le brida et l'enveloppa des chaudes et magnifiques couvertures que Chiffney avait apportées. Le Maure semblait agir par un mouvement presque machinal; on eût dit un homme rêvant éveillé. Et en effet, la bizarre impression que ressentait le muet, en suite de cet accident si étrange, avait beaucoup d'analogie avec ce phénomène.

Enfin, montant un cheval qu'un domestique tenait en main, Agba prit Scham par sa longe, et précéda triomphalement la petite escorte accompagné de Grimalkin qui, en deux sauts, selon sa coutume, s'était établi sur le dos de Scham.

Une heure après, tous avaient quitté la ferme des Bruyères.

On doit dire maintenant la cause de ce changement inespéré de fortune qui retira Scham, Agba et Grimalkin de leur asile, et assura enfin et pour toujours à Scham le rang glorieux prédit par la balzane.

XII

GODOLPHIN ARABIAN.

On a dit que Roxana avait eu un fils de Scham; en naissant ce fils fut appelé Lath. Enveloppé dans l'animadversion qu'on portait à son père, sévèrement puni d'une faute qui n'était pas la sienne, et profondément méprisé de tous pendant les premiers mois de son existence, Lath resta livré aux seuls soins de sa mère, qui l'aimait avec passion.

Pourtant, à mesure que Lath grandit et se développa, l'espèce d'antipathie que lui avaient jusqu'alors témoignée lord Godolphin et Chiffney sembla perdre peu à peu de sa première vivacité. En effet, jamais poulain n'avait annoncé de plus rares qualités et promis davantage pour l'avenir. D'une force, d'une vigueur au-dessus de son âge, il dépassait et primait toujours comme en se jouant ses jeunes émules de Gog-Magog, lors des folles courses qu'ils essayaient entre eux parmi les vastes prairies du comté de Cambridge.

Dans ces courses, Roxana ne quittait jamais Lath ; courant avec lui et mesurant sa vitesse à la jeune ardeur de son fils, elle le dépassait assez pour exciter son émulation, mais non pour le fatiguer jamais.

Que dire de plus ? A un an Lath devait être un jour un cheval extraordinaire, tant la pureté de son sang et l'incomparable beauté de ses formes l'élevaient déjà au-dessus de ses compagnons.

Alors aussi la répugnance qu'on avait encore en Angleterre contre les chevaux arabes comme reproducteurs s'affaiblissait peu à peu ; d'ailleurs la descendance de Darley-Arabian, cheval barbe amené d'Alep en Angleterre en 1717, à la fin du règne de la reine Anne, se maintenait si supérieure aux autres chevaux qu'on commençait à comprendre qu'il fallait toujours chercher la source de toute force et de toute beauté dans ce type primitif et pur.

En effet, les rejetons de Darley-Arabian, Dart, Skip-jak, Dædalus, Aleppo et Manica (mère de Roxana), n'avaient jamais trouvé de rivaux à New-Market, à Epsom ou au Durby.

Voyant donc le développement presque merveilleux du fils de Scham, lord Godolphin se

souvint que le pauvre barbe, père de ce jeune prodige, d'une origine peut-être aussi illustre que Darley-Arabian, errait misérablement dans les bruyères. Mais un préjugé depuis longtemps enraciné dans l'esprit ne se détruit pas facilement : il fallut donc la victoire remarquable que Lath remporta sur les chevaux de deux ans, lors de leur course d'essai; il fallut l'admiration générale que ce jeune cheval excita, pour que lord Godolphin pensât qu'il pouvait bien avoir dans Scham un trésor inappréciable pour la régénération de la race chevaline.

Ce fut donc en suite du triomphe de Lath que Chiffney partit, afin d'aller chercher Scham et le ramener de son exil.

Alors l'astre d'Hobgoblin, jusque-là si resplendissant, commença de pâlir, car ses nombreux enfants furent complétement vaincus par le jeune et précoce Lath, qui se montrait déjà digne descendant des *Rois du Jarret.*

Contrarié de ce mauvais succès, perdant peu à peu la haute opinion qu'il avait jusqu'alors eue d'Hobgoblin, lord Godolphin déposséda d'abord son étalon favori du palais splendide qu'il occupait, et le relégua dans une box beaucoup moins confortable que celle de Scham, nouvellement arrivé à Gog-Magog;

car, si le barbe n'habitait pas encore le palais du malheureux Hobgoblin, il semblait du moins très-avant dans les bonnes grâces de son maître.

Agba, naguère si méprisé, jouissait d'une extrême distinction, et Grimalkin lui-même se ressentait de l'heureuse influence qui semblait rayonner autour de Scham.

Mais, pour assister à toute la splendeur du triomphe de Scham, pour le voir jouir, dans l'illustration de sa postérité, de la destinée merveilleuse à lui promise par la balzane et si longtemps contrariée par la maligne influence de l'épi, il faut se transporter à près de quatre ans de distance de l'époque dont on parle, c'est-à-dire de 1734 à 1738.

Trois fils de Scham, qui annonçaient et avaient prouvé les plus rares qualités, se trouvaient alors engagés pour les différentes courses de New-Market :

Lath, pour le prix des chevaux de cinq ans;

Cade, pour celui des chevaux de quatre ans;

Régulus, pour celui des chevaux de trois ans.

Lord Godolphin, partageant d'ailleurs l'opinion générale, était si sûr de voir les fils de Scham remporter les prix qui s'allaient disputer, que, par une bizarrerie digne de son carac-

tère excentrique, il voulut que le barbe vînt, pour ainsi dire, assister en grande pompe aux victoires de sa race.

Scham vint en effet.

La santé, l'âge, le repos et sa nouvelle condition lui avaient donné un embonpoint majestueux. Magnifiquement harnaché à l'orientale, il s'avança gravement, sous sa housse de pourpre, monté par Agba, aussi superbement vêtu à l'arabe. Pour plus de sûreté et pour maintenir dans l'occasion les élans d'orgueil ou de joie de Scham, un palefrenier se tenait de chaque côté du barbe avec une longe de soie qui se rattachait à sa bride d'or.

La descendance de Scham était déjà si universellement renommée, et les amateurs du turf savaient tant de gré au barbe de l'amélioration extraordinaire qu'il apportait dans la race des chevaux en Angleterre, que l'arrivée de Scham fut saluée avec acclamation.

Enfin la cloche tinta, et toute l'attention des spectateurs, un moment distraite, se concentra sur la course.

Les prédictions de Godolphin se réalisèrent.

La course des chevaux de trois ans s'engagea, et ce fut Régulus, fils de Scham, qui gagna.

Dans la course des chevaux de quatre ans, ce fut Cade, fils de Scham, qui gagna.

Vint enfin la course des chevaux de cinq ans, et ce fut encore Lath, vainqueur trois années de suite et fils de Scham, qui gagna.

Alors les applaudissements et les hurras devinrent frénétiques.

On doit déclarer que Scham reçut ces marques de l'admiration générale avec une modestie pleine de convenances et de dignité, et qu'il parut remarquer à peine l'attention dont il était l'objet.

Quant à Agba, il ne se possédait pas : il rêvait, il délirait ; dans un état complet d'hallucination, il croyait voir étinceler sur le ciel bleu autant de balzanes blanches qu'on y aperçoit d'étoiles pendant la nuit, et au fond des entrailles de la terre une myriade de noirs épis qui disparaissaient dans les ténèbres comme une volée de chauves-souris.

Les courses terminées, Scham fut ramené en triomphe à Gog-Magog ; c'était là qu'une dernière ovation l'attendait.

Le palais d'Hobgoblin détrôné lui était désormais destiné.

Mais ce qui prouvait l'admiration de lord Godolphin pour Scham, c'est qu'on lisait en

lettres d'or sur le fronton de marbre de cette écurie splendide :

ARABIAN GODOLPHIN.

Ainsi le gendre du duc de Marlborough, le fils de l'illustre Sidney, grand-trésorier d'Angleterre, donnait son nom à Scham !

. . . . . .

. . . . . .

Enfin, comme dernière preuve de l'inconstance de la fortune, qui cette fois ne fut pas aveugle, Hobgoblin, le malheureux Hobgoblin, détrôné, méprisé, fut réduit à son tour à être, pendant le restant de ses jours, l'*agaceur* de Scham, ou plutôt d'Arabian Godolphin.....

Agba partagea le sort splendide du barbe, et Grimalkin eut l'insigne honneur de poser devant le fameux peintre Stpubss et de voir ses traits passer à la postérité dans le tableau qui représente Godolphin Arabian, et se trouve encore dans la bibliothèque de Gog-Magog.

Ainsi s'accomplirent les faits extraordinaires dus à l'heureuse influence de la balzane ; ainsi se perpétua, au milieu des pompes de la victoire, la digne race orientale des *Rois du Jarret.*

Parmi l'illustre postérité d'Arabian Godolphin, on doit citer quelques noms glorieux, tels que Lath, Cade, Régulus, Babram, Blanch, Dismal, Bajazet, Tamerlan, Tarquin, Phénix, Stug, Blassom, Dormouse, Skewball, Saltan, Old-England, Noble, Thécower, Stattion, Godolphin, Colt, Cripple.

Enfin, comme dernière preuve de l'inappréciable supériorité de cette race primitive d'Orient, Éclipse, le fameux Éclipse, qui ne fut jamais frappé d'un coup de cravache, et ne sentit jamais le fer d'un éperon; Éclipse, le cheval le plus vite de son siècle, Éclipse, qui parcourut une fois, avec un poids de cent soixante-huit livres, une distance de quatre milles (une lieue un quart) en huit minutes; Éclipse enfin qui ne fut jamais vaincu, et qui mourut à l'âge de vingt-quatre ans, le 26 février 1789, après avoir gagné à son maître 625,000 fr., fut le petit-fils de Godolphin Arabian.

Que dire de plus? Pendant le reste de ses jours la vie du barbe fut aussi sereine, glorieuse et honorée, qu'elle avait été malheureuse et agitée.

Enfin, la plupart des chevaux modernes d'une réputation grande et méritée doivent leur re-

nommée à la transmission pure et sans mélange du sang précieux de ce noble fils des Rois du Jarret.

Après une carrière si diversement remplie, Scham-Arabian-Godolphin mourut paisiblement à Gog-Magog, en 1753, à l'âge de vingt-neuf ans.

Il fut enterré dans un passage couvert qui conduisait à l'écurie, sous une dalle de marbre blanc, portant son grand nom pour toute inscription. Grimalkin l'avait précédé dans la tombe, et Agba ne leur survécut que bien peu de temps.

Telle fut la vie singulière de ce cheval barbe, à qui l'Angleterre doit presque absolument l'importante et admirable régénération de son espèce chevaline.

Ainsi donc, Darley-Arabian et Godolphin-Arabian représentent, si cela se peut dire, la souche de l'arbre généalogique du pur sang d'où sortent les innombrables et précieux rameaux qui, s'étendant jusqu'à la génération actuelle, perpétuent en elle la sève primitive de l'inestimable race orientale.

Malgré l'apparente futilité de ce récit biographique, nous croyons utile de signaler la conclusion nécessaire de ces faits, car elle prouve l'irrécusable puissance du pur sang comme moyen régénérateur des races abâtardies, et touche ainsi à une grave question d'agriculture, de commerce et d'intérêt nationale.

Il est donc important d'insister sur les immenses avantages qui résulteraient pour notre pays : 1° si l'amélioration apportée dans la race de nos chevaux devenait assez sensible pour que la France ne fût pas obligée d'aller chercher en Angleterre, à des prix énormes, les chevaux de luxe et les étalons qui nous manquent; 2° si, à l'imitation des Anglais, en remontant à la source primitive du pur sang, représenté maintenant par le cheval de course, qui n'est autre que le cheval arabe grandi, nous retrempions l'espèce en général qui se compléterait ainsi; car la plupart de nos races, déjà précieusement douées, gagneraient à cette régénération les qualités qu'elles n'ont pas.

Et pourtant, bien que de la dernière importance, cette question de l'entier renouvellement de notre espèce chevaline, par le fait d'une certaine proportion du pur sang introduite

dans les croisements, selon le genre de service qu'on attend des chevaux, cette question, disons-nous, restera longtemps incomprise; car, malheureusement, en France, le plus grand nombre ignore encore le véritable but des courses de chevaux — on croit qu'un cheval de course n'est bon qu'à courir plus ou moins vite, — et demande enfin quelle est son utilité, ou quelle amélioration il peut apporter dans l'espèce des chevaux de harnais, de selle, de guerre, de chasse ou de gros trait.

Or, il n'en serait pas ainsi si l'on savait que, pour sortir victorieux de l'épreuve d'une course fournie dans de certaines conditions données, il faut qu'un cheval réunisse l'excellence et presque l'idéal de toutes les qualités possibles et désirables en lui; c'est-à-dire la force, l'énergie, la vitesse, la docilité, le fond, la patience et la beauté; non pas exclusivement la beauté de forme élégante et coquette, mais toujours une beauté mâle et utile, telle qu'une poitrine profonde, une encolure légère, des membres irréprochables, etc.

Ces axiomes admis et posés : — qu'un excellent cheval de course est le type de la perfection de l'espèce; que par une loi naturelle les différentes variétés d'une famille se conser-

vent et se reproduisent toujours pures et pareilles lorsqu'elles ne seront pas abâtardies par des croisements hétérogènes ; — on conçoit avec quel scrupule on doit se garder d'altérer jamais cette race dite de *pur-sang* ou du cheval de course, puisqu'elle est reconnue comme le type régénérateur par excellence.

Maintenant l'extrême influence qu'une certaine proportion de ce sang précieux transmise par la combinaison des croisements exerce sur la constitution physique et pour ainsi dire morale des individus étant irrécusablement prouvée par l'expérience, en cela que le *pur-sang* donne surtout aux chevaux, de quelque espèce qu'ils soient, du cœur, de la race et du fond, on concevra qu'un cheval de gros trait, par exemple, arrivant après quatre ou cinq générations, par des métissages successifs, à compter parmi ses ancêtres un cheval de course, héritera d'une certaine proportion de courage, de force et de beauté qu'il n'eût jamais possédée s'il eût été seulement perpétué par des individus de son espèce, essentiellement lymphatique, molle et pesante.

Nous résumerons et apprécierons notre pensée par la citation suivante, empruntée à un traité spécial sur la matière, ouvrage qui jouit

en Angleterre d'une juste et grande autorité :

« En admettant une quantité convenable de pur sang par le moyen des croisements et du métissage, nous sommes parvenus à rendre nos chevaux de chasse, de promenade, de guerre, de voiture, et même nos chevaux de gros trait, plus forts, plus actifs, plus légers et plus propres à endurer la fatigue qu'ils ne l'étaient avant l'introduction du cheval de course et de pur sang arabe ; et en un mot, le cheval de pur sang entre pour beaucoup dans la valeur des autres races, augmente leur mérite, ou plus souvent même est la cause de leur valeur. »

Encore une fois, on voit à quels merveilleux résultats sont arrivés les Anglais par l'attention scrupuleuse avec laquelle ils ont conservé pure, et comme seul moyen régénérateur, la source si riche et si féconde du sang de Darley-Arabian et de Godolphin-Arabian, qui, nous ne saurions trop le répéter, représentent les prototypes des chevaux de pur sang.

Qu'en France on adopte le même système. Puisque, par des achats faits en Angleterre, nous possédons aussi des rejetons sans taches de cette illustre race orientale, qu'on n'admette pour étalons du gouvernement que des chevaux victorieusement éprouvés par les courses ; que

la science, c'est-à-dire la pratique et la combinaison des croisements, soit généralement répandue chez les éleveurs et les fermiers de nos provinces; alors nos races de chevaux, déjà si belles et si variées, approcheront assez de la perfection pour pouvoir rivaliser avec les produits des Anglais, et nous ne serons plus obligés de payer un tribut onéreux à leur incontestable supériorité.

FIN D'ARABIAN GODOLPHIN.

KARDIKI.

I.

LE GRUCA DE TEBELEN.

L'Albanie, ou ancienne Épire, une des parties les plus septentrionales de la Grèce moderne, est bornée, comme on sait, au nord par le Montenegro, la Bosnie et la Servie; à l'est par la Macédoine, au sud par les districts de Janina et de l'Arta, à l'ouest par la mer Ionienne et par l'Adriatique. Cette contrée âpre, sauvage, sourcilleuse, hérissée de rochers, se termine donc au couchant par des côtes presque perpendiculaires; mornes inaccessibles, immenses murailles de granit, dont les pieds sont baignés par les flots.

Sans atteindre la hauteur des Alpes, les montagnes de l'Épire surpassent en élévation les Apennins et le Jura, et en quelques endroits égalent les Pyrénées. Un grand nombre de rivières, et surtout de torrents, descendant de

leurs cimes, arrosent plusieurs vallées fertiles du confin littoral de l'Albanie; car le climat de ce pays devient de plus en plus froid à mesure qu'on s'avance dans l'intérieur des terres, et à quinze ou vingt lieues de la côte les hivers sont aussi rudes et aussi longs qu'en Savoie.

Fidèle à l'Église latine, la nation albanaise, toujours remarquable par l'énergie de son caractère indompté et par sa bravoure, fut longtemps inébranlable dans sa foi religieuse. Aussi, malgré la conquête ottomane, jusqu'à la fin du seizième siècle, la religion chrétienne prédomina-t-elle dans ces contrées; mais à cette époque, instruits par la résistance du fameux Scander-Bey, les sultans reconnurent que les plus terribles violences ne sauraient contraindre les Albanais à apostasier, et ils imaginèrent de les intéresser à l'abjuration, en accordant d'assez grands avantages à ceux qui renieraient la croyance de leurs pères. Il fut donc établi en vertu d'un firman de la Porte que toute famille chrétienne albanaise qui élèverait un de ses enfants dans la religion musulmane jouirait de la libre possession de ses biens et serait exemptée de certains tributs onéreux. Cette mesure opéra des prodiges, car le plus grand nombre des familles chrétiennes, en faisant cette con-

cession au mahométisme, se garantirent souvent des avanies et des exactions auxquelles avaient toujours été exposés les Radjas[1]; aussi la condition des chrétiens épirotes fut-elle un peu moins misérable que celle de leurs frères.

Vers la fin du dix-huitième siècle, époque à laquelle remonte cette histoire, l'Albanie, au lieu d'être soumise à un seul vizir, était gouvernée par un assez grand nombre de beys, tenanciers ou feudataires de la Porte ottomane. Ces beys avaient sous leurs ordres des corps assez considérables d'hommes d'armes chrétiens destinés à assurer la tranquillité intérieure du pays; mais il en était alors en Albanie comme en France au moyen âge : les soldats ou armatolis chrétiens, ainsi que les Palikares, autres bandes turques, au lieu d'exercer leur office, prenaient part aux querelles des beys entre eux; aussi n'était-ce partout que guerre, pillage, violence et représailles continuelles.

Les contestations de pouvoir et de famille se terminaient d'ailleurs par un appel au droit du *glaive privé,* autrement dit de la force ouverte, et le parti le plus nombreux ou le plus adroit gardait l'avantage.

[1] Chrétiens.

Durant ces guerres civiles, presque perpétuelles, les Klephtes, ou voleurs retirés dans les montagnes, faisaient de nombreuses descentes dans le plat pays, déjà pressuré par les beys, qui, fermiers des redevances de la Porte, commettaient impunément les plus grandes exactions. Aussi on voit que, malgré quelques franchises accordées aux chrétiens albanais en récompense de leur apostasie, le sort de ces malheureuses populations restait presque entièrement à la discrétion des beys.

Parmi les abruptes et sauvages parties de l'Épire, le Pharez ou district de Tebelen pouvait être regardé comme une des plus misérables.

Depuis le commencement du dix-huitième siècle, le beylik de cette tribu avait appartenu à une même famille; un de ses derniers descendants, *Vely,* épousant Khamco, fille du bey de Conitza, avait eu de cette femme *Ali* et *Kaïnitza :* de cette famille, digne de continuer l'épouvantable lignée des Atrides, il restait alors *Khamco,* veuve de Vely-Bey, et ses deux enfants, *Kaïnitza* et *Ali.*

Khamco et sa fille habitaient Tebelen, lieu de leur naissance. Ali, si effroyablement célèbre dans l'histoire sous le titre de Pacha de

Janina, résidait alors à Janina, ville dont il venait d'obtenir le pachalik.

C'était du fond de son sérail de Janina qu'Ali gouvernait déjà presque despotiquement l'Épire, et, malgré les franchises et les droits accordés aux chrétiens, souvent même au mépris des ordres du sultan, il traitait l'Albanie en pays conquis. A la tête de quatre mille Armatolis déterminés, il transportait les habitants du sud dans le nord et du nord dans le sud, incendiait les villages, levait des tributs, et se montrait enfin, selon le dire des malheureux Albanais, le *fléau vengeur de Dieu.*

Vers la fin du mois de janvier 1788, à la tombée du jour, les rafales d'un ouragan mêlé de grêle et de neige mugissaient avec furie dans le *Gruca*, ou défilé de Tebelen, qui conduit de cette ville à Berat. Au fond de ce défilé, un étroit chemin, encombré de quartiers de rochers, côtoyait le lit escarpé du *Voïoussa*, fleuve impétueux qui, après avoir baigné les murs de Tebelen, remonte vers le nord et va se jeter dans l'Adriatique.

Sombre image du chaos, rien de plus effrayant que cette gorge profonde et déserte. Soulevés par les feux souterrains, entassés par les siècles ou par les convulsions volcaniques

en masses bizarres et informes, de gigantesques rochers de granit gris, encaissant le fleuve et le chemin, s'élevaient presque parallèlement à une hauteur de trois cents pieds; puis là, rapprochant leurs cimes comme les cintres d'une immense ogive, ils entrelaçaient presque les branches noires de quelques sapins ou de quelques mélèzes, qui, penchés de chaque côté de l'abîme, formaient un dôme souvent impénétrable à la lumière du jour. — D'autres fois, déracinés par la violence des tempêtes, dont le Gruca de Tebelen est le séjour habituel, ces grands arbres séculaires, après avoir roulé sur les flancs escarpés de la montagne, tantôt s'arrêtaient parmi les quartiers de roche ou les éboulements qui entravaient l'étroit passage de cette gorge, tantôt y rebondissaient avec fracas, et allaient se perdre dans les eaux rapides du Voïoussa.

A chaque instant l'ouragan redoublait de fureur, répété par les échos ; le vent s'engouffrait dans cette solitude, et semblait parfois tonner comme la foudre au milieu des blancs tourbillons de neige ; tandis que d'épais nuages couleur de cendre s'abaissaient pesamment sur le haut des montagnes, et noyaient d'ombres et de vapeur le fond de ce défilé. Souvent aussi,

lorsque la formidable voix de la tempête s'arrêtait brusquement; les platanes qui bordaient le cours du fleuve et élevaient leurs têtes jusqu'au niveau du chemin dont l'escarpement dominait ce torrent faisaient entendre le sourd bruissement de leurs rameaux desséchés.

Tout à coup, un enfant de dix ans environ, presque nu, maigre, hâlé, aux longs cheveux épars, à peine couvert d'une peau de mouton en lambeaux, s'élançant avec agilité de branche en branche, gagna le faîte d'un de ses arbres.

Témoignant la plus grande terreur, regardant avec effroi le lit du fleuve, et jetant alors des cris aigus, cet enfant, après avoir atteint le sommet du platane, chercha d'un œil désespéré s'il ne pourrait de là s'élancer sur le chemin, afin sans doute d'échapper ainsi à l'ennemi qui semblait le poursuivre.

Mais lorsqu'il vit ce projet impraticable, l'enfant poussa de nouveaux cris de détresse et appela son père avec une angoisse croissante.

Aucune voix ne répondit... car la tourmente mugissait toujours.

A dix pieds au-dessous de l'enfant, un ours énorme parut bientôt; il s'accrochait pesamment à chaque nœud du platane et montait avec lenteur et circonspection... Il était d'un noir fauve,

comme ceux de sa race, qui, lors des grands hivers de l'Épire, sortent de leurs tanières inaccessibles des Haliacmonts [1] pour descendre dans le plat pays.

La bête féroce, qui se croyait sans doute sûre de sa proie, s'arrêta un moment.

Alors l'enfant jeta un dernier cri plaintif et déchirant, dans lequel la pauvre créature rassembla tout ce qui lui restait de vie, de force et d'espérance. Livide, les lèvres bleues, agité d'un tremblement convulsif, grelottant de terreur, il fit un suprême effort pour se signer à la façon des chrétiens grecs ; puis, fermant les yeux, il attendit la mort...

L'ours, après avoir pesé prudemment sur une grosse branche pour s'assurer de sa solidité, continua de grimper à l'arbre...

Quoique la tempête mugît toujours, l'enfant ouvrit soudain les yeux, prêta l'oreille et parut écouter avec une affreuse anxiété... En effet, des aboiements, d'abord lointains, semblèrent se rapprocher peu à peu, et devinrent bientôt tout à fait distincts. Tournant alors la tête du côté du fleuve, le malheureux s'écria de nouveau : « Mon père ! mon père !... ici !

[1] Une des plus hautes chaînes de montagnes de l'Épire.

— Prie la Vierge et aie courage, Michaël! » répondit une voix mâle, que l'émotion d'une course rapide rendait haletante et précipitée.

Au même instant, une pierre lancée avec vigueur frappa l'ours au flanc, le força de s'arrêter brusquement et de regarder au pied de l'arbre.

Les aboiements des chiens devinrent alors furieux, et la voix répéta :

« Courage, Michaël !... »

Un vigoureux montagnard, coiffé d'un fez rouge, couvert d'une peau de chèvre, tenant un long poignard entre ses dents, parut bientôt sur l'arbre à peu de distance de l'ours, et s'arrêta quelques moments pour l'observer.

Celui-ci, qui se cramponnait au tronc du platane, se mit alors à rugir en ouvrant une gueule menaçante ; mais profitant de la position désavantageuse de cette bête féroce, qui, séparée de lui par l'épaisseur de l'arbre, pouvait difficilement se servir de ses terribles griffes, l'intrépide montagnard, arrivant à la hauteur et presque en face de l'animal, étreignit fortement le platane entre ses genoux, saisit d'une main l'ours à l'échine par son épaisse fourrure, et lui plongea de l'autre main un long couteau dans le cœur, en jetant le cri de

guerre triomphal des Grecs chrétiens : *Victoire à la croix !* mots sacrés qu'ils prononcent toujours en signe d'invocation religieuse ou de pieuse gratitude, lorsqu'ils bravent ou surmontent quelque grand danger.

A cette terrible blessure, l'ours poussa un grand rugissement, et, allongeant le plus qu'il put une de ses lourdes pattes, parvint à enfoncer ses ongles tranchants dans l'épaule du Grec.

Celui-ci, exalté par la rage et par la douleur, fit à l'ours une nouvelle et si profonde blessure que l'animal tomba en entraînant le montagnard avec lui.

Heureusement amortie par l'épais lit des feuilles qui couvraient les rives argileuses du fleuve, détrempées par les pluies d'hiver, cette chute ne fut pas dangereuse pour le Grec. Pourtant, quoique sur ses fins, l'ours l'eût peut-être rendu victime de sa terrible agonie, sans deux chiens molosses, grands lévriers de pélage blanc, qui, se précipitant sur cette bête farouche, parvinrent à l'étrangler après une lutte opiniâtre, dont ils ne sortirent pas sans blessures.

Michaël avait suivi d'un œil tour à tour avide et terrifié toutes les phases de ce combat ; mais,

lorsqu'il vit l'ours tomber sous le poignard de son père, il jeta un cri de joie sauvage, et se laissa légèrement glisser le long du platane. Le montagnard reçut son enfant dans ses bras, et, le serrant avec passion sur sa sanglante et robuste poitrine, le couvrit de baisers en s'écriant de nouveau : — *Victoire! victoire à la croix!*

Mots naïfs, mots sublimes, prononcés cette fois, non plus avec l'éclat farouche du triomphe, mais d'une voix tremblante, émue de reconnaissance et d'amour.

Au milieu du fracas de la tempête, dans cette solitude affreuse, déjà presque voilée par les ténèbres, et en présence de ce cadavre encore menaçant, cette scène déjà si touchante et si grande ne devenait-elle pas d'une haute majesté ?...

« Mon père, vous êtes blessé !... » s'écria Michaël en voyant du sang sur un lambeau de peau de chèvre que l'ours avait arraché de la casaque du montagnard.

« Là... je crois, — dit le Grec en tournant la tête sur son épaule gauche. — Prends de la terre détrempée, pétris-la, et mets-en sur la plaie : le bon Dieu fera le reste. »

Puis, assis sur le corps de l'ours, le monta-

gnard se dépouilla de son vêtement malgré la neige qui tombait toujours, et mit à nu les blessures de sa puissante et brune épaule, tandis que de sa main droite il caressait ses deux grands molosses, qui appuyaient sur ses genoux leurs belles têtes intelligentes et hardies.

Michaël pétrit un peu de terre argileuse, mit de l'eau glacée du fleuve dans son bonnet de laine rouge, puis, après avoir baisé pieusement la plaie de son père, il en étancha soigneusement le sang figé, et la recouvrit de l'enduit onctueux et frais, sur lequel il ajouta quelques feuilles mortes.

Le Grec, tournant sa tête à demi, contemplait Michaël avec une tendresse ineffable : « Tu me panses mieux, enfant, que le meilleur physicien [1] de la sorcière damnée de Tebelen (et il se signa). Mais si la chasse a été rude... elle a été bonne... Le cornu [2] n'est pas trop maigre, — ajouta le montagnard en promenant sa main rude sur les flancs de l'ours : — aussi ta mère et toi vous mangerez de la viande salée cet hiver... et sa peau vous fera une bonne et chaude couverture pour vous garantir la nuit du froid du Gruca... Bénissons donc la

[1] Médecin.

[2] Terme de mépris employé par les Albanais.

Vierge, qui n'oublie jamais les chrétiens et nous a envoyé ce bonheur... Michaël ! » dit gravement le montagnard, en s'agenouillant avec son fils...

Tels étaient donc le dénûment et la condition épouvantable des Grecs chrétiens de Gladista, transportés de la Chaonie, leur pays natal, dans cette sauvage partie de l'Épire, par les ordres d'Ali, pacha de Janina ; telle était leur destinée, que le père de Michaël voyait un bonheur inespéré, presque providentiel, dans le hasard terrible qui avait failli lui coûter la vie de son fils et la sienne, et laissait à ses pieds le cadavre d'une bête sauvage.

« Et l'ours... mon père ? — dit l'enfant.

— Tomoros le saura garder et défendre contre les jakals ; demain, au point du jour, avec ta mère, nous le viendrons chercher, — reprit le Grec en montrant un des deux grands lévriers, qui, entendant son nom, regarda son maître d'nn air inquiet.

— Défends ceci, Tomoros, » dit le montagnard en jetant son fez auprès du corps de l'ours...

Et, se couchant à l'instant sur le bonnet de laine, le molosse fit entendre un grondement sourd en montrant ses dents blanches et ai-

guës, comme s'il eût voulu prouver à son maître qu'il comprenait et était prêt à exécuter ses ordres.

« Bon... tous les jakals de la Gruca seraient rassemblés... qu'ils n'oseraient maintenant attaquer Tomoros... Allons, viens enfant, la nuit approche et ta mère m'attend.

— Adieu, Tomoros, — dit Michaël en donnant une dernière caresse au molosse, qui, soumis, résigné, restant immobile sur le fez, suivit son maître du regard jusqu'à ce que ce dernier disparût avec Michaël et l'autre lévrier à travers les platanes.

II

L'ESCORTE.

Deux heures après l'événement dont on a parlé, la nuit était profonde, la tempête mugissait toujours; lorsque tout à coup les rochers du défilé de Tebelen furent progressivement éclairés par les lueurs incertaines de longues branches de pin résineux enduites de

graisse que portaient plusieurs esclaves nègres. Ces sortes de torches résistaient à la violence du vent; à la clarté de leur flamme rouge et fumeuse, on pouvait voir une vingtaine de cavaliers guègues [1], dont les képés [2] noirs à capuchon étaient couverts de neige. Ces soldats, tenant leurs chevaux en main, gravissaient avec peine et précaution ce défilé rapide, glissant, fangeux et à chaque pas obstrué de quartiers de roches, ou de troncs d'arbres déracinés par la tempête.

Dominant cette petite troupe, qui souvent l'interrogeait d'un regard respectueux et craintif, un seul homme restait monté sur une mule blanche conduite par deux esclaves; mais, malgré les difficultés de la route, l'adresse de cette mule était telle, qu'elle avait à peine bronché parmi tant d'obstacles.

Les Guègues, ordinairement si indisciplinés, si turbulents et si loquaces, quoique partis de Tebelen depuis quatre heures, gardaient un profond silence et ne se permettaient pas une

[1] Les Guègues étaient une des tribus les plus féroces de la Haute-Albanie.

[2] Képé, sorte de large casaque à longues manches et à capuchon, faite de poil de chèvre.

seule plainte, malgré ce temps effroyable et les fatigues de la route.

Ce singulier changement dans leurs habitudes devait sans doute être attribué à la terreur qu'inspirait à ces cavaliers aussi cruels que superstitieux la présence du *Bektadji,* à la fois prêtre, devin et magicien, qui commandait ce petit détachement des gardes de Khamco, mère d'Ali, pacha de Janina, alors, disait-on, mourante dans le sérail de Tebelen, lieu de naissance du pacha.

Ce Bektadjis portait un long manteau noir et un turban de feutre rouge de forme bizarre; sa figure était osseuse et maigre, sa barbe rousse, son teint livide et ses yeux vert de mer. Il fallait que l'objet de sa mission fût bien important, car à chaque obstacle de la route il murmurait d'une voix sourde et gutturale : « Il sera trop tard... il sera trop tard. »

Enfin le chemin devint moins embarrassé, la tourmente diminua de violence, les Guègues remontèrent à cheval, et la petite troupe, accompagnée de nègres porteurs de torches qui la suivaient en courant, arriva bientôt à un endroit où le défilé formait, en s'élargissant, une sorte de vaste esplanade où se trouvait le Tchiftlik ou village de la Gruca.

A la lueur des flambeaux, on voyait autour de ce plateau, et adossées aux rochers à pic, quelques misérables masures, bâties de pierres et de boue, reconvertes en dalles et élevées à plusieurs pieds au-dessus du sol. D'épais tourbillons de fumée et une clarté rougeâtre, sortant de l'unique et étroite fenêtre de chacune d'elles, témoignaient que ce hameau était habité. Quant à la malheureuse peuplade qui avait été transportée dans cette horrible solitude par l'ordre d'Ali, elle se composait, on l'a dit, des débris de la population de Gladista, village de Chaonie, ravagé par les armes du pacha.

Les Guègues mirent pied à terre et donnèrent aux nègres les rênes de leurs chevaux; chacun s'assura de l'amorce de ses longs pistolets incrustés de nacre, fit jouer son coutelas dans son fourreau de velours rouge garni d'argent; quelques cavaliers se munirent de cordes; puis, tous, sous la conduite du Bektadji, se préparèrent à visiter chaque hutte de ce misérable village.

C'était dans l'une d'elles que demeurait le père de Michaël.

III

LE BEKTADJI.

Il serait difficile de se figurer la misère de l'habitation de Marco Dukas, père de Michaël, qui partageait d'ailleurs le sort déplorable de presque tous les paysans chrétiens de l'Albanie.

L'état d'anarchie, de violence et de brigandage au milieu duquel avait toujours été plongé ce malheureux pays depuis la conquête ottomane, avait nécessité l'usage général des constructions bizarres qu'on retrouvait dans le Tchiftlik ou village du défilé de Tebelen. Avant que les exilés de Gladista ne les vinssent occuper, ces misérables chaumières avaient été bâties par des Tukas, habitants d'une tribu naguère transportée ailleurs par Ali, qui jugeait nécessaire à sa politique ombrageuse de déplacer ainsi continuellement les populations. Bien que par ses ordres les habitants de Gladista eussent été désarmés à leur arrivée dans ce village, la position particulière des maisons du

Tchiftlik n'en paraissait pas moins forte; car chacune, dans l'isolement des habitations voisines, s'élevant, selon que les localités le permettaient, sur un monticule ou sur une aspérité de rocher, dominait à une portée de fusil le terrain environnant, et devenait ainsi une sorte de redoute à laquelle on ne pouvait même souvent arriver qu'au moyen d'une échelle qui était retirée pendant la nuit.

Quant à l'habitation de Marco Dukas, rien de plus pauvre. Des murs nus et boueux, un sol humide à peine battu, une mince natte de paille servant à la fois de siége et de lit à cette pauvre famille, un lambeau de couverture, un mauvais coffre sur lequel on voyait deux grossiers vases d'argile, l'un plein de l'eau du Voïoussa, l'autre rempli de maïs cuit sous la cendre et mélangé de lait de chèvre caillé; mets détestable nommé *couroumané,* nourriture habituelle des montagnards de l'Épire.

Tel était l'intérieur de cette masure, à peine échauffée par un feu noirâtre de bois de sapin, allumé à l'un des angles de la muraille, et dont la fumée n'avait d'autre issue qu'une étroite meurtrière, qui laissait entrer à chaque instant dans cette cabane des rafales de neige ou de vent glacé.

Pourtant le montagnard, sa femme et son fils semblaient à cette heure paisibles et presque joyeux; la conscience d'un danger passé, le bonheur de se trouver réunis après un grand péril, l'espoir d'une chétive amélioration dans leur misérable existence, grâce au parti que ces infortunés comptaient tirer de l'ours laissé à la garde de Tomoros, tout concourait enfin à leur montrer l'avenir sous une couleur un peu moins sombre que d'habitude.

Assis entre son père et sa mère sur la natte, qu'ils avaient rapprochée du foyer, Michaël était tour à tour l'objet de leur tendresse.

Noëmi, femme de Marco Dukas, âgée de trente ans environ, eût paru belle sans les traces profondes et les rides précoces que la misère et un travail forcé avaient imprimées sur ses traits naturellement fins et délicats. Enveloppée d'une longue robe de laine brune en lambeaux, coiffée du fez rouge national, garni d'un rang de coquillages, qui remplacent chez les pauvres les colliers de pièces d'or ou d'argent dont les femmes grecques riches ou aisées ornaient leurs coiffures; ses cheveux noirs tombaient en longues mèches sur ses épaules; et elle serrait la tête de Michaël contre

sa poitrine, en tâchant de réchauffer cet enfant, qui s'était endormi sur ses genoux.

Marco Dukas, de taille moyenne mais vigoureuse, au teint hâlé, à la physionomie à la fois calme, sagace et hardie, portait ses cheveux flottants derrière la tête et rasés sur le front et sur les tempes. Il avait quitté sa casaque de peau de chèvre et était vêtu d'un vieux yellek, ou veste courte de gros drap vert; une ceinture de laine rouge faisait plusieurs fois le tour de son corps, et serrait à sa taille sa jupe épirote, de toile blanche; enfin, un morceau de cuir non tanné, attaché avec des courroies, enveloppait ses pieds et ses jambes nerveuses en façon de guêtres.

Fumant sa pipe à fourneau d'argile et à tuyau de cerisier sauvage, de temps à autre Marco Dukas caressait le lévrier, fidèle compagnon de Tomoros, échangeait quelques paroles avec Noëmi, ou avivait le feu, dont la lueur vacillante éclairait cette scène.

Après avoir longtemps causé de la manière d'utiliser les restes de l'ours, qu'ils considéraient comme un don de la Providence, ces pauvres gens en vinrent à parler de Khamco, mère d'Ali-Pacha, femme redoutée, dont on ne

prononçait jamais le nom qu'avec terreur et en se signant, comme s'il se fût agi de l'ennemi des hommes.

« Que la sainte Vierge nous assiste, — dit Noëmi, — un chevrier de Berat qui passait hier, à la tombée du jour, de l'autre côté du fleuve et en face du château de Tebelen, a vu toutes les fenêtres du sérail flamboyer à travers leurs grilles d'une lumière d'abord bleue, puis qui bientôt est devenue rouge.... mais d'un rouge couleur de sang ! »

Marco Dukas fit le signe de la croix et reprit : « La magicienne dispose d'Eblis [1] comme moi de mes molosses, et elle peut changer la clarté du jour en fournaise ardente; comme son fils, le lion de Tebelen [2], a changé notre beau soleil de Gladista en ténèbres glacées, nos champs fertiles en rochers désolés... où il faut encore disputer nos enfants aux bêtes féroces, — dit le montagnard en songeant avec une nouvelle amertume au cruel exil qui l'avait jeté dans le Gruca. Puis il ajouta d'un air sombre : — Que Dieu maudisse Khamco et son fils, et nous éloigne toujours de leur chemin, car « là où

[1] Le diable.
[2] Surnom d'Ali-Pacha.

» ils ont passé, les moissons ne pourront plus » croître[1]. »

— Est-ce vrai ? — reprit Noëmi à voix basse, — qu'on entend pendant la nuit des cris lamentables sortir des caves noires du sérail, et que d'autres cris étranges et plaintifs leur répondent dans les airs ?...

— Ce sont donc alors les âmes des morts qui appellent à elles les âmes de ceux qui vont mourir, car la vieille Khamco a beaucoup tué et tue encore beaucoup dans le sérail. » Puis, après une longue pause, le montagnard reprit :

« Oui, oui, elle et sa fille Kaïnitza tuent dans le sérail avec le poison et la magie, comme le lion de Tebelen, leur fils et leur frère, tue dans les champs de guerre avec la masse d'armes et le fusil... Malédiction sur la lionne et sur ses lionceaux !... Malédiction sur Ali, qui a ravagé Gludista, égorgé ou emmené en esclavage ceux des nôtres qu'il n'a pas parqués dans cet affreux pays où nous périssons de froid, de faim et de misère ! encore, encore, maudite soit-elle, cette race de Tebelen !...

A ce moment une violente rafale de neige

[1] Proverbe grec appliqué aux Turcs.

et de vent s'engouffra par la petite fenêtre avec un grand bruit, refoula la fumée sur l'âtre et éteignit presque le feu.

Émue par un sentiment de crainte involontaire, Noëmi se pressa contre son mari tout en se gardant d'éveiller son fils, dont le sommeil semblait agité.

« Terrible nuit ! » dit le Grec en remettant dans le feu quelques pommes de pin qui jetèrent une vive clarté.

Puis, il ajouta : « Quoique notre abri soit bien chétif, remercions-en Dieu, car il doit à cette heure faire un temps effroyable dans le défilé ; » puis, pensant à son molosse qui gardait l'ours, Marco Dukas ajouta avec un soupir : « Pauvre Tomoros ! » Et il caressa plus affectueusement encore son autre chien.

Montrant à son mari Michaël endormi sur ses genoux : « Cher enfant ! vois donc comme il dort ! » dit Noëmi les yeux baignés de larmes en songeant au danger qu'avait couru son fils. — Puis elle écarta les mèches de cheveux bruns qui cachaient la figure maigre et souffrante de l'enfant, et le baisa doucement au front. Se penchant aussi sur Michaël, le montagnard le contempla quelque temps en silence avec une tendresse mélancolique.

Tout à coup Michaël ému, oppressé, agita ses mains sans ouvrir les yeux, et fit entendre quelques mots inarticulés.

« Il rêve, il rêve ! puisse la Vierge lui donner d'heureux songes ! » dit tout bas Noëmi, qui, courbée vers l'enfant, épiait l'expression de sa figure avec inquiétude.

Le front de Michaël se mouilla de sueur, ses traits s'altérèrent ; il parut en proie à une émotion terrible, poussa un cri plaintif suivi du nom fatal de *Khamco !* puis il se tut ; mais son agitation continua.

« Que Dieu protége notre enfant ! — s'écria la pauvre mère désolée. — Il rêve de la magicienne !.... Malheur à nous ! malheur à nous ! !...

— Que Dieu la maudisse et la damne à jamais, car elle empoisonne jusqu'au sommeil des enfants ! » reprit le montagnard avec amertume.

Il allait peut-être continuer, lorsque, s'arrêtant brusquement, il dit à sa femme en redressant la tête et se tournant du côté de la porte :

« Tu n'as rien entendu ?

— Rien..., » reprit Noëmi, et elle regarda

son mari avec effroi en serrant son fils entre ses bras.

Marco Dukas se leva d'un bond, alla voir si les deux barres de bois qui fermaient la porte en dedans étaient solides, puis il resta debout et continua de prêter l'oreille.

« J'ai peur,... » dit Noëmi en pâlissant.

Le Grec colla tout à coup son oreille à la porte, écouta un moment, puis il fit signe à sa femme de garder le silence, et dit à voix très-basse : « On vient... on vient... j'entends le pas des chevaux...

— Les Klephtes ! [1] — s'écria Noëmi avec un accent de terreur profonde.

— Ma mère, ma mère !... la magicienne ! grâce ! » s'écria l'enfant, réveillé en sursaut et s'attachant au cou de Noëmi.

Marco Dukas, après avoir jeté un coup d'œil rapide et désespéré autour de sa cabane, leva les yeux au ciel, et ne put prononcer que ces mots : « Pas d'armes ! »

A ce moment la porte fut violemment ébranlée et une voix s'écria :

« Pourquoi oses-tu t'enfermer ainsi chez toi, chien de radja [2] ?

[1] Les voleurs

[2] D'infidèle.

— Ouvre à l'heure même, lièvre[1] » dit un autre. — Puis, avant même que le montagnard eût eu le temps d'obéir à ses ordres, un des Guègues, introduisant le long canon de son fusil par la petite fenêtre, sembla vouloir diriger le coup de haut en bas et fit feu.

La balle siffla, ricocha, et heureusement alla, sans blesser personne, s'enfoncer dans l'épaisseur du mur enduit de terre.

« Vous allez tuer l'enfant !... Ils vont tuer l'enfant ! Prenez garde à l'enfant ! » s'écria le Bektadji de sa voix petite, grêle et gutturale.

En entendant ces mots, si humains en apparence, et qui contrastaient étrangement avec la férocité de la première agression des cavaliers, la malheureuse mère, par un instinct d'une effroyable sagacité, devina tout à coup qu'on venait lui enlever son fils.

Marco Dukas eut la même pensée, et tous deux se regardèrent avec épouvante.

Il fallut que les regards du montagnard, en retombant sur Michaël, qu'il serra contre lui avec une expression de défi sauvage, fussent bien terribles et bien significatifs... car Noëmi, se

[1] Terme de mépris employé par les Turcs envers les chrétiens.

précipitant aux genoux de Marco Dukas, s'écria les mains jointes : « Ne le tue pas !

— Et pourquoi ?... — demanda le Grec avec un calme effrayant.

— Ouvriras-tu, chien de radja ? — dirent des voix tumultueuses en ébranlant la porte.

— Veux-tu donc périr par le hêtre ?— s'écria le Bektadji de sa voix stridente.

— Tu les entends, — reprit Marco Dukas en tirant son poignard de sa ceinture et saisissant son fils.

— Ne le tue pas !... Au nom de Dieu, ne le tue pas !... — s'écria la mère.

— Tu veux donc qu'ils l'aient vivant ? Tu veux donc qu'il périsse dans les sortiléges impies de Khamco et de sa fille ? — dit le montagnard en faisant un geste désespéré.

— Grâce ! mon père, grâce !... Que vous ai-je fait ? — demanda l'enfant épouvanté.

— Dieu l'a déjà sauvé aujourd'hui des bêtes féroces, — dit la mère, — il le sauvera peut-être encore de la magicienne... Mais, au nom du ciel, aies-en pitié !

— Michaël... mon Michaël... baisse bien ta tête... ne me regarde pas, — dit le malheureux père d'une voix tremblante, les yeux baignés de larmes ; puis, avant que Noëmi eût pu faire

un mouvement, il leva brusquement son poignard... mais par deux fois, lorsque le fer effleura le col de son fils, le courage lui manqua.

— Il est sauvé! — s'écria Noëmi avec un accent de triomphe, en sautant sur son fils et en le couvrant de son corps.

— Je suis un lâche!... la misère et l'esclavage m'ont énervé! mon père t'aurait tuée, toi et ton fils... mais, moi, je suis plus lâche qu'un Lapes. Dieu a maudit cette demeure, que sa volonté s'accomplisse! Le sang de Michaël baignera les mains de Khamco, » dit le montagnard en jetant son poignard à ses pieds; puis en un instant il ouvrit les portes aux cavaliers.

Cette scène offrit un tableau saisissant: l'ardente lumière des torches que les nègres portaient au dehors faisait, malgré la nuit sombre, briller çà et là les armes étincelantes des Guègues, qu'on voyait vêtus de leurs splendides vestes rouges brodées d'or et portant des espèces de jambards faits de plaques d'argent; car leurs képés couverts de neige étaient restés sur leurs selles.

Ces soldats, aux figures hâlées et farouches, aux longues moustaches, aux cheveux tressés recouverts du fez, se pressaient tumultueuse-

ment à l'entrée de la demeure du Grec ; mais aucun n'osait y pénétrer ; le Bektadji seul, toujours livide, son manteau noir flottant, ses deux mains cachées dans ses longues manches, calme, impassible, se tenait sur le seuil de la porte, brusquement ouverte par Marco Dukas.

Égarée par la terreur, ne raisonnant plus, obéissant à un instinct presque machinal, la malheureuse Noëmi s'était accroupie et cachée derrière le coffre avec son enfant, qu'elle enlaçait de ses bras tremblants, tandis que Marco Dukas, assis sur ce bahut, la tête baissée, les yeux mornes et attachés à terre, semblait insensible à tout ce qui se passait autour de lui.

Après avoir contemplé un moment cette scène, le Bektadji dit au montagnard : « Où est ton fils ? »

Marco Dukas ne répondit pas.

Le Bektadji haussa les épaules, fit signe aux Guègues de ne pas approcher, et entra dans la chaumière.

En un instant Michaël fut saisi, enlevé et mis sur le devant de la selle du Bektadji, qui, emportant sa proie, reprit le chemin de Tebelen, suivi de son escorte.

IV

KHAMCO, ALI, KAÏNITZA.

Avant de continuer ce récit, nous devons mettre en lumière trois de ses principaux acteurs. Nous pensons que jamais peut-être l'histoire humaine n'a offert à l'imagination la plus sombre et la plus ardente quelque chose de si étrange dans ses contrastes, de si terrible dans son caractère, de si fatal dans son ensemble, que ces trois puissantes figures que Dante a dû rêver, — KHAMCO, *la mère ;* ALI, *le fils ;* KAÏNITZA, *la fille !*

Quant à nous, souvent nous sommes resté frappé de vertige en voulant pénétrer les incommensurables profondeurs de cette trinité mystérieuse, qui semble parfois sortir des limites du possible, et par l'exagération exorbitante de forfaits inouïs, et par la majesté sauvage de quelques rares mais sublimes dévouements.

Fils d'un bey de Tebelen tenancier de la Porte, issu de cette ancienne race albanaise

qui avait abjuré le christianisme après la conquête musulmane, Vely-Bey, époux de Khamco, père d'Ali et de Kaïnitza, eut, lors du partage des biens paternels, de graves contestations d'intérêt avec ses deux frères, Salik et Mehemet. Pour décider cette question, cette famille en appela, selon ses mœurs farouches, *au droit du glaive privé*, c'est-à-dire que Salik et Mehemet, rassemblant leurs nombreux partisans contre Vely et les siens, l'attaquèrent. Ce dernier, après quelques sanglantes rencontres, fut obligé de fuir de Tebelen, d'abandonner sa part de l'héritage paternel, et de se réfugier dans les Haliac-Monts, où il se fit chevalier errant albanais, c'est-à-dire *klephte* ou voleur sur la montagne, comme dit cette vieille chanson d'Épire :

« Nanos est allé aux montagnes, sur les hautes » crêtes des montagnes. Il rassemble des Kle- » phtes, des jeunes garçons et des braves. Il » en rassemble, il en réunit, il en trouve trois » mille, et tout le jour il leur fait la leçon, — » et toute la nuit il leur dit : « Écoutez, mes » braves, et vous, mes enfants, je ne veux » point de Klephtes à chevreaux, de Klephtes à » moutons ; je veux des Klephtes à sabre, des » Klephtes à mousquet. Une marche de trois

» jours, faisons-la en une nuit. Allons sur-
» prendre la maison de cette Nikolo, qui a tant
» d'espèces et de la belle vaisselle d'argent.
» Bien soit venu Nanos, dira-t-elle, et bien
» venus soient ses braves! Et les braves au-
» ront les pièces d'or, les jeunes garçons au-
» ront les paras, et moi, je veux la dame[1]. »

Comme le célèbre Nanos, Vely rassembla des jeunes garçons et des braves, non pas de timides Klephtes à chevreaux et à moutons, mais de hardis Klephtes à sabre et à mousquet; et, après trois années d'une vie errante, pillarde et meurtrière, ayant réuni une bande de partisans déterminés, il descendit une nuit des montagnes, traversa la Voïoussa à la nage, et, surprenant ses frères dans la maison paternelle, il les y poignarda malgré leur résistance désespérée.

Cette façon de rentrer dans son héritage par le meurtre et le fratricide était tellement dans les habitudes de ces contrées sauvages, où le succès et le courage justifiaient tout, que Vely fut simplement regardé par ses voisins comme un homme habile qui vient de terminer heureusement un long procès de famille.

[1] Fauriel, Chants populaires de la Grèce, *la Leçon de Nanos*, chanson klephte.

Sa bande de Klephtes fut naturellement transformée en armatolike [1], et bientôt Vely, nommé premier aga de Tebelen, put se livrer paisiblement à tout son penchant pour l'ivrognerie.

De temps à autre néanmoins il tentait quelques courses sur le territoire des tribus ou pharès voisines, sans doute en mémoire de son ancien métier.

Vers 1736 Vely avait épousé Khamco, fille du bey de Conitza, son voisin. De cette alliance, toute politique et nullement fondée sur l'affection (du moins de la part de Khamco), deux enfants naquirent, Ali et Kaïnitza. — Environ seize ans après son mariage Vely mourut subitement à quarante cinq ans, les uns disent des suites d'excès bachiques, d'autres par le poison.

Khamco avait alors trente-quatre ans, Ali seize, et sa sœur Kaïnitza quinze.

La mâle et sévère beauté de leur mère, Khamco, la brune fille du bey de Conitza, avait souvent été célébrée par les chants des Albanais. Sa taille était accomplie, ses mouvements remplis d'une grâce sérieuse et imposante, lors

1 Milice de gens d'armes destinés à protéger la tranquillité du pays.

même que l'usage la forçait de danser la pyrrhique, cette danse guerrière et passionnée de l'antique Épire, avec quelque jeune armatole du pharès de son père.

Superbe et altière, depuis surtout qu'elle avait été deux fois mère, dédaignant ses rivales du sérail, Khamco s'était montrée si impérieuse et si méprisante envers Vely-Bey que celui-ci, se détachant d'elle peu à peu, l'avait reléguée dans une partie isolée du château de Tebelen.

Solitaire et abandonnée, ce fut là que Khamco vécut jusqu'à la mort du bey, incessamment occupée de ses deux enfants, qu'elle aimait avec une passion, avec une jalousie presque féroce.

C'était une femme taciturne, sombre, concentrée, qui, dit-on, n'avait jamais souri.

Lorsque ses enfants jouaient ou dormaient, rêveuse, elle passait de longues heures dans une indolence apparente, ses grands yeux noirs cernés d'une brune auréole attachés sur les neiges éternelles du Maile-Dam.

Quelquefois, dit-on, dans ces moments de contemplation extatique, et surtout lorsque le soleil s'abaissait lentement derrière les cimes des monts Argenik, roches désolées nommées *Têtes-Nues*, qui terminent la chaîne orientale de l'Acrocéraune, les yeux de Khamco s'ou-

vraient étrangement, ses narines se dilataient, son teint pâle devenait pourpre, un frémissement inconnu la parcourait tout entière; presque éperdue, elle se levait à demi... ses mains tremblantes s'agitaient dans le vide, tandis que ses lèvres rouges, entr'ouvertes par un ineffable et divin sourire, semblaient murmurer des mots inconnus...

Puis, lorsque le dernier rayon de soleil avait jeté son reflet enflammé, à mesure que le crépuscule étendait ses voiles transparents, l'expression du visage de Khamco, un moment si radieuse, semblait se rembrunir de plus en plus, et bientôt redevenait sombre,... sombre comme la nuit; alors, dit-on, des larmes amères et silencieuses coulaient lentement dans l'obscurité le long des joues amaigries de Khamco.

D'autres fois, après avoir consulté des figures bizarres et fatidiques, elle appelait auprès d'elle son fils, le jeune Ali, aux cheveux blonds et aux yeux bleus; puis, le serrant tendrement sur son cœur, elle lui montrait au loin, toujours à l'horizon enflammé des derniers feux du jour, on ne sait quel mystérieux mirage, en disant tout bas avec orgueil : « *Fils de Khamco, tu seras vizir!* »

Qui pourra jamais savoir la vision étrange

qui venait ainsi chaque jour planer un instant sur la cime de ces monts sauvages, aux yeux abusés de la mère d'Ali de Tebelen ? . . . . .

. . . . . .

A peine les dernières et funèbres myriologies furent-elles chantées par les femmes de Tebelen sur la tombe de Vely, que Khamco parut sortir d'un rêve léthargique.

Toute sa personne sembla transformée, les habitudes indolentes et contemplatives du sérail firent place à une vie d'une incroyable activité ; de languissante qu'elle était, Khamco redevint belle, fière, audacieuse ; elle quitta le voluptueux costume des femmes d'Albanie pour prendre l'habit des guerriers palikares ; sa taille souple et fine fut serrée dans un yellek de drap vert brodé d'argent, sorte de veste étroite et juste, se boutonnant du col jusqu'à la ceinture ; un djubbé, pelisse cramoisie à manches flottantes, couvrit ses épaules ; la jupe blanche des Klephtes ceignit ses hanches, et enfin coiffée du fez rouge qui laissait voir ses longues tresses brunes, chaussant tour à tour sa jambe nerveuse et ronde de bottines de maroquin rouge à éperons d'argent, ou de guêtres de basane à broderie de soie, chevauchant dans la plaine ou gravissant les montagnes, elle étonna bientôt

par sa vigueur les cavaliers et les piétons les plus hardis.

Ali et Kaïnitza, beaux comme elle, vêtus comme elle, intrépides comme elle, ne la quittant jamais, formaient sa seule escorte. En vain les brigands Lapez avaient signalé leur présence aux environs de Tebelen par le meurtre et le pillage, Khamco dédaignait ces périls; on eût dit que cette femme audacieuse voulait par des fatigues et des dangers sans nombre préparer son fils et sa fille à quelque hasardeuse et grande entreprise. De l'aube au soir, toujours en route, tantôt on la voyait passer comme une vision au milieu d'un nuage de poussière dorée, courant à toute bride suivie d'Ali et de Kaïnitza; tantôt, appuyée sur un long fusil albanais, accompagnée de ses deux enfants assis à ses pieds, elle se dessinait solitaire et majestueuse sur la cime de quelque rocher couvert de neige.

Bientôt, séduits par la grâce sauvage et hardie de cette amazone, qui représentait sans doute à leurs yeux le type idéal de la beauté guerrière, tous les capitaines de Palikares ou d'Armatolis de la Toscaria, chefs turbulents de soldats indomptés dont ils disposaient au gré de leur

caprice, s'éprirent d'un enthousiasme passionné pour Khamco...

Aussi, lorsque la nuit était sombre, calme et silencieuse, lorsque les eaux du Voïoussa murmuraient doucement sur son lit de mousse, on entendait parfois un chant amoureux et mélancolique, accompagné des sons de la lyre albanaise, retentir au pied des murs du sérail... C'était quelque jeune palikare épris de Khamco qui célébrait ainsi cette héroïque beauté. Mais souvent, bien souvent, un cri étouffé, un brusque silence, le bruit d'un corps lourd tombant tout à coup dans le fleuve venait interrompre un instant la sérénade... C'était quelque autre palikare jaloux qui poignardait son rival ; mais qui continuait aussitôt la chanson sur la lyre du mort...

Que de fois encore, pendant le jour, deux armatoles furieux commencèrent un combat acharné en voyant la pâle veuve arriver, chevauchant avec son fils et sa fille ! Heureux le vainqueur s'il avait un regard distrait de Khamco ! heureux le vaincu si ses yeux mourants rencontraient l'œil noir et profond de Khamco !

Que de fois encore, deux jeunes pâtres, aux longs cheveux tressés sur leur figure brune,

aux jambes nues et nerveuses, à la tunique antique, vinrent déposer au sérail un grand et lourd panier de jonc, recouvert de hautes bruyères... disant qu'un hardi palikare leur avait ordonné de porter ce pauvre présent à la veuve de Vely, bey de Tebelen.

Impatientes, les femmes de Khamco interrogeaient alors leur maîtresse d'un regard curieux; elle faisait un signe, et les bruyères découvraient un hideux trophée de quelques têtes de farouches brigands Lapez, hâves, livides, ayant écrit au front avec la pointe d'un poignard : *Amour à Khamco la pâle!*

Modeste hommage de quelque amant mystérieux et timide, qui espérait bien sans doute être deviné.

Et les femmes épouvantées fuyaient; mais Kaïnitza, fille de Khamco, Kaïnitza, la belle vierge albanaise, ne fuyait pas, et regardait cela sans frémir; mais Ali, fils de Khamco, Ali aux blonds cheveux, au doux sourire, aux doux yeux bleus, Ali roulait orgueilleusement sous son pied ces têtes sanglantes. Alors sa mère l'embrassait avec frénésie en lui disant bas.... tout bas : « *Tu seras vizir!* »

Malgré tant de preuves de l'amour des Palikares et des Armatoles, la veuve de Vely-Bey

restait insensible, dédaigneuse et solitaire : elle ne semblait vivre que pour l'avenir de son fils. Quelquefois pourtant, Khamco chantait aussi... mais rarement, mais tristement; il fallait pour cela que la lune fût pâle et morne, que les cimes escarpées du Mejourani, voilées d'une vapeur bleuâtre, ressemblassent à un spectre immense; il fallait encore que l'écho des montagnes répétât le roulement sourd et lointain du tonnerre, et que, par un temps orageux, de petites flammes phosphorescentes, sortant des fissures volcaniques de la rive gauche du Voïoussa, courussent çà et là, bleues et insaisissables, sur le sol noir et desséché. Alors, à la lueur des éclairs, on pouvait voir la mélancolique et austère figure de Khamco derrière le treillis de quelque fenêtre du sérail, suivre d'un œil ardent le sillon lumineux de la foudre;... alors on pouvait entendre sa voix fière, mâle et sonore, chanter quelques paroles, mais étranges, mais lugubres, telles que le refrain de la *Jeune fille voyageuse*, bizarre myriologie albanaise :

« Oh! voyez ce beau corps à porter doliman, » les jolis doigts à porter diamants; — voyez » ces douces lèvres à baiser toutes sanglantes » qu'elles sont! — Je les baisai, moi, ces » rouges lèvres, et teintes de sang furent mes

» lèvres ; — je les essuyai avec un mouchoir,
» — et teint de sang fut le mouchoir ; — je le
» lavai dans la rivière ; — et teinte de sang fut
» la rivière, — et teinte de sang fut la mer où
» se jeta la rivière, — et teint de sang fut le
» ciel aussi, — et le monde aussi. »

Pourquoi Khamco était-elle ainsi triste et plaintive ? L'ombre de Vely-Bey, peut-être mort par le poison, lui apparaissait-elle donc chaque nuit ? Était-ce la terreur de cette vision qui, dans son insomnie, lui faisait appeler Ali ?...

Ali, son fils, si beau, si jeune et si hardi ! sans rival à la course, à la danse, à la lutte ; Ali toujours sûr de toucher homme ou but, lorsque, épaulant son lourd fusil incrusté d'or, de nacre et de corail, il avait tendrement dit, de sa voix suave et mélodieuse : *Assistez-moi, ma mère !*

Effrayant contraste ! Pourquoi si harmonieuse, si pure et si fraîche, cette voix qui devait se lasser à dire : « Massacre ? — Pourquoi si enchanteresse et si irrésistible, cette bouche qui devait sourire à tant de forfaits ? Pourquoi si charmants et d'un azur si limpide, ces doux yeux bleus qui devaient avidement se repaître de scènes d'horreur ? Pourquoi si blan-

che, si délicate et si belle, cette main meurtrière qui devait si souvent, si souvent remettre au fourreau le poignard terni par la vapeur du sang ?

Être effrayant, mystérieux et fatal ! Ali, fils de Khamco ! Ali de Tebelen, toi pillard insatiable, toi politique infernal, toi satrape insolent, toi grand vassal révolté contre ton maître, toi qui, pendant près d'un siècle enfin, épouvantas l'humanité par d'exécrables forfaits ; Ali de Tebelen, pourquoi donc toujours si éperdument adoré pendant ta longue carrière, qu'à son aurore tu foules d'un pied jeune et agile les bruyères fleuries de Tebelen, ou qu'à son déclin, retiré dans le sombre château du Lac, tu y meures encore terrible à tes ennemis comme un vieux lion blessé ? Pourquoi donc toujours si profondément aimé de ta mère, de ta sœur ? Pourquoi si éperdument aimé de la naïve et touchante *Emineh ?...* de l'ardente et folle *Zobeïde ?...* de l'austère et chrétienne *Vasiliki ?...* trois chastes épouses, trois anges, planant toujours radieux et purs au-dessus de la foule innombrable de femmes inconnues qui peupla tes sérails.

Oui, Ali fut adoré, éperdument adoré ; adoré non comme impérieux sultan, non comme

maître redoutable, mais adoré comme fils, comme frère et comme amant.

Parce que lui aussi, sultan impérieux et maître redoutable, savait tendrement, passionnément, éperdument aimer en fils, en frère, en amant!

Mais le fils de Khamco ne devait jamais avoir d'*ami* parmi les hommes : tous ceux que leur mauvais destin jetait sur sa route, emportés dans son tourbillon de dédain, d'égoïsme, de perfidie et d'implacable férocité, devenaient séides, instruments, esclaves, dupes ou victimes de sa volonté de fer; car aucun homme ne put amollir cette âme indomptable par la pénétrante et douce influence d'une généreuse amitié.

Ce fut donc pour sa mère, pour sa sœur et pour ses trois femmes qu'Ali réserva les trésors de tendresse qu'il avait dans le cœur.

Si Khamco, sa mère, l'aima tant, c'est que ces mots : *Assistez-moi, ma mère!* furent les seules paroles que cet homme, qui se joua toujours avec une si épouvantable ironie des lois et des punitions divines et humaines, ne prononça jamais sans émotion et sans respect. S'agissait-il de disputer sa vie dans un combat ou contre des assassins, Ali de Tebelen, dont

le courage de lion ne tremblait, ne reculait devant rien ; Ali, qui s'était fait par ses crimes une si effrayante solitude au milieu de l'humanité ; Ali éprouvait au moment du danger le besoin insurmontable d'invoquer par ces mots sacrés pour lui le souvenir de sa mère, seule religion, seule croyance à laquelle il osa... il daigna demander l'appui, l'élan moral qui vous soutient ou vous enflamme à l'heure des grands périls.

Si Khameo, sa mère, l'aima tant, c'est que son instinct maternel lui avait sans doute révélé qu'il viendrait un jour, un terrible jour... où elle aurait à dire à son fils : *Venge-moi!* et que ce fils jusqu'à la fin de sa vie emploierait incessamment tous les efforts de sa puissance, toutes les ruses de sa politique infâme et sanglante, toute l'énergie féroce de son vouloir sans frein, à tirer des ennemis de sa mère une vengeance mille fois plus épouvantable encore que leur offense !

Si Emineh, Zobéïde et Vasiliki, si belles, si chastes et si passionnées, aimèrent éperdument Ali; si, par cette mystérieuse et terrible fatalité qui semble planer sur la vie de cet homme, ces trois épouses, si magnifiquement dévouées, périrent d'une fin tragique et inattendue ; les

affreux regrets qui leur survécurent à jamais dans le cœur désespéré d'Ali de Tebelen prouvèrent combien ces nobles femmes furent aimées, et quelle blanche perle de sainte et religieuse tendresse la nature se plaît quelquefois, par un inconcevable contraste, à enfouir au fond des âmes les plus monstrueusement noires et perverses.

. . . . . .

Ali n'était donc encore qu'un adolescent alors que Khamco, la veuve de Vely-Bey, se montrait si indifférente à l'amour sauvage de presque tous les chefs de Palikares et d'Armatoles de la Toscaria.

Cette indifférence et ce dédain n'étaient cependant qu'affectés, non que Khamco dût jamais sentir son cœur superbe et glacé battre d'amour pour aucun mortel ;... mais, habile et profondément dissimulée, elle voyait avec une joie secrète son influence sur ces chefs de bandes indisciplinées devenir d'autant plus puissante qu'elle semblait la moins rechercher.

La veuve de Vely-Bey croyant aveuglément aux bizarres révélations de son esprit sombre, maladif et exalté, était dévorée d'ambition, non pour elle, mais pour son fils, qu'elle avait rêvé vizir.

Quelques-uns prétendent qu'elle n'avait pas été étrangère à la mort prématurée de Vely-Bey... et que, si elle commit ce forfait, ce fut pour demeurer seule maîtresse de la destinée de son fils, dont elle se croyait fatalement chargée.

Elle savait que celui qui pourrait appuyer ses prétentions sur l'aveugle dévouement des chefs de bandes, dont la réunion formait seule les forces militaires de ces contrées, disposerait tôt ou tard de l'autorité absolue. Khamco avait usé à dessein d'une sorte de coquetterie sauvage et guerrière pour passionner les chefs de l'Armatolike, et préparer ainsi habilement l'avenir de son fils en laissant à chacun le vague espoir d'attendrir peut-être un jour le cœur de la veuve de Vely-Bey à force de sacrifices et de dévouement.

Lorsqu'Ali put disputer avec avantage le prix de la lutte, de la course ou du tir, aux plus légers, aux plus vigoureux et aux plus adroits Albanais de son âge, Khamco établit une sorte de tournoi devant le sérail. Elle y assistait voilée à une fenêtre basse, et le prix acquérait une valeur inestimable en passant par ses mains.

Mais bientôt un des beys voisins de la Toscaria, le bey de *Kardiki*, redoutant les suites

de l'influence extraordinaire que prenait Khamco, et croyant pouvoir impunément ravager le territoire de Tebelen, vint l'attaquer à l'improviste. Au premier bruit de ces hostilités, les chefs de bandes de la Toscaria se réunirent spontanément à Tebelen, et offrirent avec enthousiasme leurs services à Khamco.

Cette agression et la guerre qu'elle causa, événements qui eurent une prodigieuse influence sur la carrière d'Ali, s'étaient passées environ vingt ans avant l'époque dont il s'agit ici, c'est-à-dire pendant l'adolescence du fils de Khamco. Nous allons le retrouver dans tout l'éclat de sa puissance, accourant du fond de l'Épire auprès de sa mère mourante, que les devins n'espéraient plus sauver que par un philtre affreux. Sanglant sacrifice, auquel était destiné le malheureux Michaël, si cruellement enlevé par le Bektadji.

V.

LE VOYAGE.

Ali faisait le siége de Panagia, lorsqu'il apprit la maladie de sa mère. A cette nouvelle, il quitta précipitamment cette ville pour se rendre à Tebelen ; mais la rapidité de ce voyage fut loin de répondre à l'impatience du satrape.

Habitués à voir tout céder devant leurs moindres caprices, les despotes se blasent bientôt sur leur facilité merveilleuse à être obéis : aussi personne ne souffre plus cruellement, lorsque leur volonté vient se briser contre une impossibilité physique. Dire qu'ils trouvent leur pouvoir des plus bornés, quelque absolu qu'il soit, n'est pas un paradoxe ; tout ce qui semble impossible aux autres hommes leur étant à eux de la possibilité la plus commune, et les difficultés pour ainsi dire intermédiaires s'effaçant devant leur toute-puissance, chaque jour les met face à face avec les limites infranchissables que Dieu à élevées entre lui et l'humanité. C'est ainsi que, par leur impérieuse immuabilité, le

temps, l'espace, la mort, les lois éternelles de la nature prouvent incessamment le néant et la vanité de la prétendue omnipotence des despotes.

Ainsi, apprenant la maladie subite de sa mère, Ali avait tout quitté pour accourir à Tebelen; mais au milieu de ce rude hiver d'Albanie, les neiges, les chemins effondrés, les précipices, les torrents débordés, avaient à chaque instant arrêté sa route. En vain par des menaces effrayantes, par des cruautés inouïes, il avait voulu raccourcir l'espace en accélérant outre mesure la marche de ses guides. Furieux de rage et de n'y pouvoir réussir, il était devenu presque insensé en reconnaissant l'insurmontable multiplicité des obstacles qu'il rencontrait à chaque pas; aussi le satrape n'avait-il pu que tuer et tuer encore, sans avancer plus vite vers Tebelen, où se mourait sa mère...

Une fois, un des Albanais qui conduisait la calèche [1] dans laquelle voyageaient Ali et sa femme Eminch, avait reçu du vizir l'ordre d'atteindre un village de la route dans un délai fixé, sinon le malheureux guide devait mourir. Un des chevaux s'abattit et se cassa la jambe avant

[1] Ali-Pacha se servait toujours de voitures allemandes pour ses voyages.

d'arriver au terme de la route. Ali fit un signe et le malheureux guide fut livré au bourreau pour être pendu. « Tu vas me tuer ? — dit l'Albanais à Ali, — eh bien, après ? — Il a raison... Après ! après ! je ne puis rien ! » s'écria le satrape avec rage et montrant le poing au ciel ; et le guide fut néanmoins mis à mort.

Une autre fois, comme il avait encore menacé d'un terrible supplice la lenteur involontaire d'un de ses cochers, et que la tremblante Emineh demandait la grâce de cette nouvelle victime, le vizir attacha sur sa femme ses grands yeux bleus humides de larmes, et répondit d'une voix profondément émue ces mots d'une tendresse féroce et naïve : « Mais, douce fleur [1], songez donc qu'il s'agit d'arriver à Tebelen.... avant la mort de ma mère... et de rappeler peut-être à la vie par ma présence celle qui m'a fait *homme et vizir.* »

Et Ali ne parlait pas ainsi, afin de déguiser une atrocité superflue sous un semblant hypocrite d'amour filial. Malheureusement pour l'humanité, Ali de Tebelen pouvait être franchement sanguinaire ; quelque inexplicable que semble ce contraste d'une cruauté froide et

1 Nom familier donné à Emineh par Ali.

d'une tendresse passionnée, le sentiment d'où naît ce contraste est naturel, et nous dirions presque d'un instinct naturel à tous. — Que le plus humain se représente une mère... une mère adorée à l'agonie; qu'il éprouve pour cette mère tout ce que l'amour et la reconnaissance peuvent mettre d'ineffable et d'ardent au cœur de l'homme, et que celui-là croie fermement que sa présence à lui ou que celle d'un sauveur qu'il amène peuvent arracher à la mort cette vie si précieuse pour lui?... que la rapidité de la marche, qu'enfin l'heure du salut dépend d'un épouvantable exemple?

Le plus humain oserait-il dire qu'arrivant trop tard devant le corps inanimé de sa mère, il ne commettrait pas une sorte d'homicide véniel, en songeant avec un regret terrible et désespéré que la mort d'un homme indifférent aurait pourtant peut-être pu lui épargner une perte aussi affreuse?

Or, pour Ali, pacha d'Épire, élevé dans le mépris absolu de l'humanité, penser ainsi c'était agir; et s'il avait eu la moindre notion du juste et de l'injuste, il se serait cru sans doute, et avec raison, moins coupable le jour où, fils désolé, il sacrifiait quelques esclaves à son profond et sauvage amour pour sa mère, que le

jour où, conquérant féroce, il portait la flamme et la mort dans une paisible contrée.

. . . . . .

Il fallait d'ailleurs que le satrape fût profondément absorbé dans ses douloureuses pensées en se rendant à Tebelen; car, à part les cruautés qu'on a dites, et qui témoignaient de son ardente impatience, rien dans sa marche précipitée ne rappelait son habitude ordinaire de voyage, qui inspirait un tel effroi aux populations, qu'en apprenant sa venue on disait alors presque proverbialement en Épire : « *Sauons-nous, le vizir va nous dévorer!* »

Et pourtant, contraste à la fois effrayant et bizarre, soit par une recherche de cruauté inouïe, soit par une insultante et terrible moquerie des maux qu'il infligeait à l'humanité, soit enfin par un insurmontable instinct de bonté, qui se serait alors, chose étrange, seulement révélé dans la forme doucereusement féroce de ses exactions les plus détestables ou de ses ordres les plus sanguinaires; presque jamais Ali de Tebelen ne pilla, n'immola ses victimes, qu'avec le sourire le plus séduisant sur les lèvres, qu'en les accablant des protestations les plus affectueuses.

Ainsi, dans ses voyages ordinaires, précédé

de ses courriers albanais, le satrape écrivait de sa main des manifestes de commisération et d'amour, dans lesquels il annonçait aux habitants des cantons qu'il devait traverser, qu'ils étaient les fils bien-aimés de son cœur, et que prochainement ils allaient avoir l'insigne bonheur de se prosterner devant la poussière de ses bottes d'or.

A la nouvelle de l'arrivée d'Ali de Tebelen, la stupeur et l'epouvante régnaient bientôt parmi le peuple. Les uns, emportant leurs objets les plus précieux, se réfugiaient dans les montagnes; les femmes éclataient en sanglots en embrassant leurs enfants, tandis que prêtres grecs ou musulmans, s'assemblant à la hâte, tâchaient de persuader les hommes de s'imposer une contribution assez forte pour satisfaire à l'insatiable cupidité du vizir, et, à ce prix, d'obtenir de lui de choisir une autre route. Dans ce cas, l'argent, ou à défaut d'argent, les bijoux des femmes étaient apportés à la résidence la plus prochaine du vizir par les envoyés de ces villes, qui venaient humblement, au nom de leurs concitoyens, décliner l'insigne honneur qu'il voulait leur faire, de pauvres gens comme eux s'avouant indignes des regards de sa hautesse.

La somme convenait-elle au satrape, il consentait à changer de route, regrettant amèrement, disait-il, de se priver ainsi du bonheur de se rendre près des populations qu'il chérissait particulièrement ; mais souvent aussi, soit caprice, soit que l'impôt ne fût pas assez considérable, il insistait avec une opiniâtreté toute affectueuse sur le besoin insurmontable de son cœur, qui le portait à vouloir absolument jouir de la vue « *de ses peuples adorés.* » Alors, malgré les larmes et les prières des envoyés, il donnait le signal du départ.

S'il ne trouvait pas en arrivant les contributions dignes de l'importance de la ville, il faisait à l'instant pendre ou périr par le hètre les envoyés, leur reprochant doucement de l'avoir exposé à méconnaître le cœur et la générosité des habitants en lui offrant de leur part un si pauvre tribut ; il terminait enfin ce discours, empreint d'une bonté toute paternelle, en témoignant l'espoir qu'un peuple qu'il affectionnait, et pour l'amour duquel il avait dévié de sa route, ne se séparerait pas assurément de son bon vizir sans lui donner une preuve évidente d'attachement et d'amour, en d'autre termes, sans lui payer un impôt considérable.

Dans l'effroi qu'inspiraient les Palikares du

pacha, en présence des victimes récentes de son exécrable cruauté, les malheureux habitants doublaient, triplaient la somme. Alors Ali, embrassant les notables avec effusion, s'écriait — que la punition des premiers envoyés était évidemment juste et méritée, puisqu'ils avaient cruellement trompé leur vizir sur les sentiments d'une excellente population qu'il trouvait telle qu'il l'avait toujours jugée dans son cœur.

Pour dernière preuve de son amour pour les habitants, le satrape demandait à les voir réunis, afin de leur faire ses adieux. On obéissait en tremblant à ce nouvel ordre ; hommes, femmes, enfants, l'air sombre et désespéré, s'assemblaient soit sur la place du village, soit dans la plaine. Alors le vizir, mollement couché dans sa calèche, jetait sur cette foule silencieuse et tremblante un coup d'œil souriant. — Une belle jeune fille lui plaisait-elle, il la désignait du doigt et disait un mot à un de ses officiers. — Était-ce un jeune garçon d'une taille et d'une figure accomplies, et digne en tout d'entrer dans ses pages, il faisait un autre signe, disait un autre mot, et cette sorte de revue terminée, s'exclamant encore sur l'amour qu'il portait à ce peuple, le vizir annonçait qu'il voulait toujours en conserver près de lui un vivant souve-

nir. Montrant alors les captifs désignés par lui, il les faisait emporter en croupe par ses Albanais; et ces nouvelles victimes de ses passions effrénées allaient augmenter le nombre des femmes de son sérail, ou des pages de son palais.

Et le satrape continuait placidement sa route, levant ainsi partout sur son passage un effroyable impôt d'or, de sang et de créatures de Dieu... ne laissant après lui que misère, mort et désespoir.

Une fois pourtant, Ali de Tebelen, dans un de ses voyages en Épire, déploya une audace, une présence d'esprit et un courage si merveilleux, que l'adresse et l'intrépidité de sa conduite, dans cette circonstance, suffirent pour le placer bien au-dessus des hommes les plus braves et les plus habiles.

Il venait récemment d'être nommé pacha de Thessalie; son autorité n'étant pas encore solidement établie, il sentait le besoin de tout risquer pour assurer à jamais son pouvoir et l'impunité de ses forfaits, et pour donner de lui, aux peuples qu'il voulait si outrageusement dominer, une idée presque surnaturelle.

Il fut conduit à l'acte dont on va parler, acte

aussi prodigieux dans son succès que dans sa témérité, par trois raisons :

Par son imperturbable confiance dans son étoile, fruit des éternelles prédictions de sa mère ; — par une confiance non moins enracinée dans sa force et dans son adresse ; — enfin par la certitude où il était que les peuples commençaient à murmurer sourdement contre ses exactions et ses cruautés, et que, sans un coup de vigueur et d'éclat, il serait tôt ou tard massacré, tandis que s'il réussissait dans son dessein, son pouvoir devait être à tout jamais assuré.

VI.

LE COMBAT.

— C'était environ quatre ans avant la maladie mortelle de Khamco ; Ali, récemment nommé par la Porte pacha de Thessalie, n'avait que trente-quatre ans. — Il parcourait la Tessarotie, district très-voisin de Souli et peuplé d'une race guerrière aussi indomptable que

féroce. Ses exactions et ses cruautés, on l'a dit, commençaient à indigner les Albanais. Il voulait donc, par une tentative hardie, apparaître aux populations épouvantées comme un être presque surnaturel, ou périr dans la lutte; certain que ses bandes de Palikares ne suffiraient pas toujours pour le défendre contre les masses soulevées; tandis que, l'esprit grossier et superstitieux de ces malheureux peuples une fois profondément frappé, Ali comptait s'imposer à eux comme une nécessité fatale et providentielle, que nul pouvoir humain ne pourrait abattre.

Il était donc arrivé près de Levtochor, village de Thessalie, surtout renommé par la bravoure de ses habitants, parmi lesquels on remarquait trois frères, trois Klephtes, appelés les trois *Demir-Dost*, hommes d'une taille colossale, d'une force athlétique et d'un courage héroïque. Le satrape avait calculé sa marche de façon à pouvoir surprendre ce village pendant la nuit, afin de s'emparer de ces trois Klephtes renommés dans les montagnes. En effet, ses Palikares arrivent en grand nombre; Levtochor est cerné, et les trois *Demir-Dost* sont saisis et garrottés après une résistance désespérée.

Au point du jour, Ali, superbement vêtu,

suivi de deux mille Albanais, montant un cheval arabe d'une rare beauté et d'une robe noire comme l'ébène, recouvert d'une housse de peau de tigre, dont les ongles étaient d'or, et dont la tête, ornée d'yeux de rubis, semblait béante sur la croupe, Ali se rendit au milieu d'une espèce de plate-forme entourée de rochers à pic. Par ordre du satrape, les habitants furent assemblés, puis, selon sa coutume, il imposa une contribution et ordonna l'enlèvement d'une jeune fille qui se trouvait fiancée à l'aîné des *Demir-Dost*.

Ces ordres donnés, le satrape, toujours à cheval, fit approcher de lui les trois Klephtes chargés de liens, espérant que le caractère indomptable de ces guerriers provoquerait une scène qu'il était d'ailleurs décidé à amener lui-même. Mais l'aîné des frères prisonniers alla bientôt au-devant des vœux d'Ali.

« Je vais prendre ta fiancée, ton or et ta vie, — lui dit le satrape de sa voix douce et mélodieuse, en le regardant d'un air souriant, du haut de son cheval, qui piaffait d'impatience.

— Tu vas prendre ma vie... parce que cent jakals sont plus qu'un loup, — répondit le Souliote avec un accent de mépris farouche en

montrant les soldats albanais du vizir rangés en ligne.

— Non, mon fils, je viens prendre ta vie, ton or et ta fiancée, parce qu'un lion est plus fort que trois loups, — dit le vizir toujours placide.

— Oui, si les trois loups sont dans le piége! — reprit le second des Demir-Dost avec un sourire amer.

— Non..... si les trois loups sont libres, — dit le vizir, sans perdre de son imperturbable mansuétude.

— Les femmes disent *si*, et les hommes *voici*[1], — répondit l'autre Klephte.

— Et moi Ali, le lion de Tebelen, je dis qu'on les délivre à l'instant, ces trois braves loups! pour voir s'ils oseront attaquer le lion en face. »

Et par l'ordre d'Ali les liens des trois frères tombèrent.

D'abord stupéfaits, ils attachèrent bientôt sur le vizir des yeux étincelants de fureur.

S'adressant alors à l'aîné, Ali continua d'un air radieux et inspiré qu'il prenait rarement, mais qui devait avoir une grande influence sur

[1] Proverbe épirote.

ces esprits grossiers : « Je prends ta fiancée, ton or et ta vie, Demir-Dost ; sais-tu pourquoi? Ce n'est pas parce que j'ai là trois mille Palikares et Armatolis ; ils vont s'éloigner! » Et, sur un signe impérieux du vizir, ses troupes se reculèrent.

« Ce n'est pas parce que je suis pacha de Thessalie ; voici ma pelisse et mon aigrette à mes pieds! » et il se dépouilla de sa pelisse et de son aigrette.

« Ce n'est pas parce que je monte ce vaillant cheval, fils d'Omer ; qu'il soit libre!... » Et Ali, descendant de cheval, lui donna une vive saccade ; le cheval se cabra et s'échappa bientôt en bondissant.

Ali continua. « Ce n'est pas non plus parce que mes pistolets reluisent de pierreries ; ce n'est pas parce que mon sabre et mon poignard sont du plus fin damas. Les voilà! » Et il jeta ses armes loin de lui.

Puis il reprit avec un accent souverain et des gestes remplis d'une majesté calme et terrible comme celle de Jupiter-Tonnant : « Je prends ton or, ta femme et ta vie..... Veux-tu savoir pourquoi, fils de *Demir-Dost?* Lève les yeux au ciel... tu le sauras ; car tu verras l'aigle fondre sur le corbeau et le dévorer. Abaisse

tes yeux sur la terre... et tu le sauras, car tu verras le cerf dévoré par le lynx du Pinde. Regarde au fond des mers, et tu le sauras, car tu verras le requin dévorer le thon et la dorade. Eh bien! mon fils, ceci est écrit là-haut de toute éternité en lettres de sang! Il faut donc t'y soumettre, car la nature a fait le corbeau, le cerf et la dorade pour être la proie de l'aigle, du lynx et du requin? Comme la nature t'a fait pour être ma proie, car tu es faible, et moi je suis fort... voilà pourquoi je prends ton or, ta femme et ta vie!

— Tu es fort parce que tu es vizir, et que tes Palikares obéissent à leur vizir! — dit amèrement l'aîné des trois Klephtes.

— Je suis fort parce que je suis Ali, le lion de Tebelen. Je suis fort comme est fort l'aigle des Haliacmonts, parce qu'il est aigle; comme est fort le lynx du Pinde, parce qu'il est lynx, et comme est fort le requin du golfe de Kiefali, parce qu'il est le requin... et toi, tu es faible et tu es ma proie, parce qu'il est écrit là-haut que tu serais faible et ma proie; soumets-toi donc... Voulez-vous voir d'ailleurs, fils de Demir-Dost, combien votre nature est inférieure à la mienne? Prenez chacun un fusil, un sabre et une hache; donnez-moi un fusil, un sabre et une hache, et

moi, moi seul, je vous tuerai tous trois; et ni votre plomb, ni votre fer ne m'atteindront, et cela parce que vous êtes Demir-Dost, et que moi je suis Ali de Tebelen. Et si je vous tue tous trois, votre or, votre fiancée, votre vie ne doivent-ils pas être à moi? »

Il y eut dans l'accent, dans les traits, dans le maintien d'Ali, une conviction de triomphe si souveraine, exprimée avec une telle sérénité d'audace, que les trois frères ne purent s'empêcher de trouver quelque chose de surhumain dans l'inexplicable assurance du vizir, bien qu'ils fussent encore loin de croire qu'il consentirait à l'épreuve du glaive.

Mais Ali, emporté par la grandeur sauvage de l'action qu'il méditait, rassuré par son inébranlable confiance dans son étoile, poussé par un secret et inexplicable instinct qui lui disait que sortir victorieux de cette terrible épreuve, c'était s'assurer pour l'avenir un pouvoir sans bornes; Ali, décidé à tout risquer pour tout conquérir, fit signe à un de ses officiers et lui ordonna de lui apporter les pistolets d'un de ses Palikares, ainsi qu'un long fusil, un sabre et une hache d'armes; les mêmes armes devaient être distribuées aux trois frères Klephtes, qui attendaient la fin de cette scène avec une

indécision farouche, craignant toujours d'être les jouets de quelque sanglante raillerie du satrape...

Les préparatifs et la scène de ce combat étaient d'une grandeur tout homérique. Le soleil se levait derrière les cimes des montagnes boisées du Levtochor, tandis que le brouillard du matin baignait encore leurs pieds de ses vapeurs bleuâtres. L'horizon pur et lumineux était partout découpé par d'immenses dentelures de rochers nus et gris; seulement à l'ouest, à travers une large crevasse, on pouvait voir au loin et à une énorme profondeur la fertile vallée du Caritène, çà et là coupée par les circuits onduleux de ce fleuve et encaissée par les escarpements neigeux du Zalongos.

Le lieu du combat était une plate-forme entourée de blocs de granit, formant une sorte de sauvage et gigantesque amphithéâtre.

Par ordre d'Ali, ses Albanais s'y groupèrent, tandis que la population du Levtochor, debout, immobile et muette, attendait avec une sorte de terreur superstitieuse l'issue de ce combat si inégal en apparence.

D'une taille moyenne, souple, alerte et vigoureuse, Ali de Tebelen avait alors trente-quatre ans. Ses grands yeux bleus, doux et

fiers à la fois, étaient couronnés d'un front blanc ouvert et élevé, sur lequel se dessinaient d'étroits sourcils châtains à peine arqués. Sa barbe, d'un blond foncé, soyeuse, brillante et parfumée, entourait le bas de son visage, et mêlait ses tons dorés à la carnation pâle et délicate de ses joues, d'un contour parfait. Enfin ses lèvres, d'un rouge de corail humide, dans leur habituel et séduisant sourire, laissaient voir des dents d'un émail éblouissant, que la couleur brune des moustaches d'Ali rendait encore plus éclatant.

Le vizir n'avait gardé sur lui que son yellek, veste de velours cramoisi, richement brodée, sa jupe blanche albanaise et ses bottines de maroquin, presque cachées sous l'or qui les couvrait.

Toujours calme et dédaigneux, comme s'il avait eu la conscience de ne courir aucun danger, le vizir serra autour de sa taille la ceinture de cuir d'un de ses Palikares, garnie de fontes renfermant de lourds pistolets; il y suspendit encore une courte hache d'armes à large fer, et prit en main un fusil, dont il dédaigna même, par calcul sans doute, d'examiner la pierre.

Muets et sombres, les fils de Demir-Dost,

armés comme Ali, attachaient sur lui leurs regards farouches, qui trahissaient pourtant une sorte de terreur sourde et involontaire; car la beauté, le sang-froid et l'air impérieux d'Ali de Tebelen semblaient à ces Klephtes presque surhumains. Selon le calcul du vizir, tantôt ils pensaient qu'une invisible puissance pouvait seule lui donner assez de confiance en son étoile pour oser affronter si aveuglément les périlleux hasards de ce combat inégal, tantôt ils croyaient qu'ils allaient être, quoique libres, victimes de quelque piége terrible; qu'ils allaient pour ainsi dire combattre sur un terrain partout miné sous leurs pas... Quoique rapide et fugitive, cette impression devait laisser un germe fatal dans l'esprit des trois frères.

Néanmoins, toujours intrépides, les bras fièrement croisés sur le canon de leurs fusils, ils dressaient de toute sa hauteur leur taille herculéenne. Coiffés du fez, les tempes et le menton rasés, ils portaient, par un caprice sauvage, leurs longues et épaisses moustaches noires, nattées et rattachées derrière leur cou de taureau. Leurs figures mâles semblaient bronzées par les fatigues de la vie nomade et guerrière qu'ils menaient incessamment; enfin leurs jambes, couleur de brique, musculeuses, cicatrisées

par les ronces et à peine recouvertes d'une peau de chèvre non tannée, paraissaient plus brunes encore par le contraste de la jupe de grosse toile blanche qui, serrée autour de la taille des Albanais, couvre à peine leurs genoux.

Dans l'attente du combat, parfois les trois frères du Levtochor, frémissant d'impatience et de rage, se secouaient dans l'épaisse toison de mouton noir qui couvrait leurs robustes épaules, ainsi que les bêtes fauves frissonnent souvent dans leur pelage hérissé à l'approche d'un grand péril.

Tout à coup la voix pure et sonore d'Ali de Tebelen se fit entendre : « Heureux fils de Levtochor! — dit-il, — heureux... heureux de périr de la main d'Ali le prédestiné!... Une dernière fois regardez vos montagnes, une dernière fois regardez vos maisons, une dernière fois regardez vos femmes... car, ainsi que cet aigle qui plane sur vos têtes... (et il ajusta un aigle que le hasard fit passer au-dessus de lui à une grande hauteur), vous allez dormir pour toujours sur la bruyère fleurie!

En effet, en disant ces mots, Ali de Tebelen visa l'oiseau, le coup partit, et, après deux ou trois coups d'aile convulsifs, l'aigle tomba rapidement aux pieds du vizir.

A cet acte d'adresse, dans lequel ils crurent voir un fatal présage, les trois Klephtes pâlirent... Les habitants de Levtochor, effrayés, baissèrent tristement les yeux, tandis qu'au contraire les Palikares du vizir jetèrent un cri d'admiration triomphante.

« Allons, allons, braves loups, vous êtes libres! la plaine est à vous comme au lion, qui va montrer que son droit, c'est sa force! — s'écria le vizir en jetant au loin son fusil; puis d'un bond il s'élança à une assez grande distance de ses trois adversaires. Prenant alors un de ses pistolets, il en appuya le canon sur son avant-bras gauche, et se mit à courir par bonds irréguliers et vigoureux, s'éloignant ou se rapprochant des Demir-Dost, afin de rendre par ces brusques mouvements leur point de mire plus difficile.

Ce qui devait surtout servir Ali dans cette lutte disproportionnée, c'était l'incroyable justesse de son coup d'œil et la précision surprenante de son tirer, que la précipitation du galop d'un cheval ou d'une course rapide dérangeait à peine.

Ce qui devait surtout servir Ali, c'était encore, on l'a dit, l'inquiétude farouche des trois Klephtes, qui, s'attendant à chaque instant à

tomber dans quelque piége invisible, sentaient leur courage se paralyser à chaque instant.

Pourtant ils se disposèrent à combattre...

Au moment où le vizir vit les trois frères se séparer pour l'envelopper et épauler leurs armes, il ajusta l'aîné, en disant tout bas : « *Assistez-moi, ma mère !!* »

Trois coups de feu partirent presque en même temps...

Celui d'Ali, et ceux de deux de ses adversaires.

Mais deux balles perdues sifflèrent aux oreilles du vizir, tandis que la sienne atteignit au flanc un des Klephtes, qui s'affaissa lourdement, après avoir tourné sur lui-même, levé sa tête vers le ciel et étendu ses grands bras comme s'il avait voulu embrasser le vide.

Une minute d'hésitation pouvait perdre Ali ; aussi, à peine sa victime fut-elle tombée que, par un mouvement plus rapide que la pensée, jetant son pistolet et profitant de l'indécision des Klephtes, qui, témoins de la mort de leur frère, restèrent un instant paralysés par la douleur et par la rage, le vizir d'un bond fut auprès d'eux... mais à les toucher, mais face à face, mais poitrine contre poitrine... alors là, trait d'audace inouï, croisant ses bras désarmés et

jetant un regard fulgurant sur ses ennemis, il s'écria d'une voix éclatante : « *Qui peut donc résister au lion ?* »

Plus épouvantés, sans doute, de cette action extraordinaire que d'une attaque impétueuse, les deux Klephtes reculèrent d'abord, frappés de stupeur ; puis, revenant tout à coup à eux, ils voulurent fondre sur le vizir ; mais, ayant profité de leur trouble pour se mettre en défense, Ali, d'un coup furieux de sa lourde hache, fendit le crâne à l'un des combattants, et du revers de la même arme renversa le dernier des Demir-Dost sur les cadavres de ses frères.

Se retournant alors vers le peuple, Ali de Tebelen, avec un calme souverain, montrant ses trois victimes du bout de sa hache, s'écria :

« Je l'ai dit, un lion est plus fort que trois loups, parce qu'il est le lion ! »

Puis, cachant sous un semblant d'indifférence et de sérénité l'orgueil du triomphe et les terribles émotions qui avaient dû et devaient l'agiter encore, Ali s'écria : « Mon cheval ! »

Un esclave nègre le lui amena.

Sautant alors légèrement sur ce magnifique animal, tout resplendissant d'or, de pourpre et d'acier, le vizir, une fois en selle, par une

brusque saccade, fit cabrer sa monture, et, la maintenant presque droite, la fit ainsi marcher quelques pas, fièrement dressée sur ses jarrets nerveux.

Vêtu de sa jupe blanche et de son yellek cramoisi resplendissant de broderies, la tête nue, ses longs cheveux au vent, le front menaçant, l'œil intrépide, les narines gonflées par la vue du carnage, Ali de Tebelen, si impérialement campé sur ce cheval noir aux crins flottants, qui, hennissant avec furie, battait l'air de ses jambes de devant, et se cabrait toujours d'une manière effrayante... Ali de Tebelen devait apparaître à cette population épouvantée comme un être surhumain, lorsque la fatalité vint jeter un nouveau prestige sur cette figure d'un caractère si grand et si terrible...

Le soleil, qui s'était lentement élevé à l'horizon, dépassant la cime des montagnes du Levtochor, jeta ses premiers rayons sur Ali de Tebelen, qui parut ainsi tout à coup enveloppé d'une auréole de lumière, tandis que le reste de la plate-forme et des spectateurs de cette scène restèrent dans l'ombre un moment encore.

Souriant et fier de ce hasard qu'il prit pour un heureux présage, voulant laisser le peuple

sur une impression presque fatale et terminer à propos cette scène d'une si puissante influence pour l'avenir, le satrape jeta son cri de guerre, ses Palikares se levèrent en tumulte, prirent leurs armes, et le vizir disparut bientôt à leur tête par un chemin creux qui conduisait à cette esplanade.

Stupéfaite, effrayée de ce combat rapide, de ce triomphe soudain, de cet éclat, de cette brusque disparition, la population de Levtochor resta convaincue, dans sa terreur, qu'Ali de Tebelen était plus qu'un mortel, et que ce serait folie et vanité que de vouloir désormais résister à ses ordres, si arbitraires, si cruels qu'ils fussent.

Malheureusement, du Levtochor cette croyance désastreuse se propagea peu à peu dans toute l'Albanie; de naturelles, les circonstances du combat devinrent fabuleuses! L'imagination sombre et ardente de ces peuplades, dénaturant ces faits, vint encore augmenter de si funestes exagérations. Enfin, ce ne fut plus sous le fer et sous le plomb d'Ali que les trois Klephtes étaient tombés, mais seulement sous son regard, doué d'une puissance mortelle...

Ainsi, selon sa politique infernale, toujours

heureusement servie d'ailleurs par le destin, le vizir devint bientôt dans tout l'Épire un objet de terreur muette, un fléau dévastateur sous les coups duquel tous devaient se courber sans murmure et sans espoir, parce que l'invisible main de Dieu *voulait sans doute,* disaient les Albanais, *infliger Ali de Tebelen à l'humanité!*

. . . . . .

. . . . . .

Le grand instinct militaire d'Ali, son habileté stratégique dans l'espèce de guerre de partisans que nécessitaient les localités de l'Épire et du nord de la Grèce, se développa bientôt, et surtout lors de la rupture qui éclata entre la Turquie, l'Autriche et la Russie, vers 1788, — peu de temps avant la maladie mortelle de Khamco.

Ali, arrivant au camp des Ottomans pour renforcer leur armée, se présenta au grand-vizir à la tête de quatre mille Albanais et de cinq cents cavaliers Guègues, merveilleusement armés, disciplinés et d'une bravoure redoutable. L'intrépidité, le sang-froid, les ressources de l'esprit audacieux d'Ali de Tebelen, l'influence qu'il avait sur les troupes lui assurèrent bientôt une haute position dans l'armée,

et, en récompense des services qu'il avait rendus pendant la campagne, le titre de pacha, la charge de *Dervendji* (grand-prévôt des routes), de plus celle de gouverneur de Tricala, ville située à l'est du Pinde en Thessalie, entre Larissa et Janina, lui furent décernés par le sultan.

La présence d'Ali n'étant plus nécessaire à l'armée, il revint dans son gouvernement.

L'Épire était dans un tel état d'anarchie que les grands vassaux de l'empire ottoman, oubliant qu'ils n'étaient que feudataires de la Porte, se regardaient comme souverains presque absolus de leurs pachaliks; aussi se faisaient-ils continuellement la guerre pour se chasser mutuellement de leurs gouvernements; une fois maîtres de la position par la ruse ou par la force des armes, ils envoyaient un firman respectueux au sultan, firman dans lequel ils accusaient le pacha ou le bey dépossédé de trahison envers la Sublime-Porte; demandant de plus la moitié des dépouilles du traître supposé, comme récompense de leur zèle. Ordinairement ce firman était porté au divan de Constantinople par les affidés du vizir usurpateur, qui, grâce à la corruption et à l'autre moitié des dépouilles fidèlement abandonnées au

sultan, obtenaient presque toujours la confirmation du pachalik.

Ali n'agit pas autrement pour s'emparer du Sangiak de Janina. Les trésors du gouverneur de ce beylik étaient immenses. Ali, après l'avoir vaincu par la force des armes, fit une large part à l'avarice du divan de Constantinople; le sultan toucha trois millions, et, pour prix du meurtre du pacha de Janina, qu'Ali avait représenté à la Porte comme vendu à la Russie, Ali, confirmé dans le pachalik dont il s'était emparé, fut de plus gratifié de la charge de grand-prévôt des routes de la Romélie.

Telle était la position inespérée à laquelle Ali, fils d'un obscur bey de la Toscaria, était arrivé par son courage, par son audace, par sa ruse, par les menées de sa politique aussi habile que corruptrice, et surtout, il l'a dit souvent lui-même, par cette conscience fatidique *du bonheur de son étoile,* qui lui faisait entreprendre avec certitude de succès les desseins les plus téméraires. Quant à son incroyable croyance en soi, il la devait aux prédictions incessantes de sa mère, qui l'avait ainsi fait, — *homme et vizir,* — répétait-il avec l'accent de la gratitude la plus profonde.

On comprendra donc les terribles anxiétés

d'Ali de Tebelen lorsqu'il apprit la maladie de Khamco, et l'impatience féroce avec laquelle il se rendait à Tebelen pour y voir sa mère mourante.

VII

L'ESCORTE.

C'était le lendemain du jour où Michaël avait été enlevé si cruellement à son père et à sa mère.

Le sombre château de Tebelen s'élevait presqu'à pic sur les bords du Voïoussa. D'un aspect triste, bizarre et grandiose, cet édifice tenait à la fois de la forteresse, de la prison et du minaret ; de rares et étroites fenêtres treillissées s'ouvraient çà et là irrégulièrement sur ses mûrs de granit, une porte basse, recouverte d'une épaisse grille de fer, donnait seulement accès dans l'intérieur de cette habitation féodale, et deux redoutes, dont les feux se pouvaient croiser sur son unique entrée, s'élevaient à quelques pas de la poterne. Enfin,

à défaut de pont, un bac, sorte de grossier caisson carré, amarré le long du fleuve, servait de communication avec son autre rive.

La tourmente continuait toujours ; la pluie tombait à torrents ; le soleil levant luttait avec peine contre d'immenses avalanches de nuages sombres et bitumineux, et jetait une lueur rougeâtre sur la crête sourcilleuse du Maïle-Dam, qui se détachait noir et désolé de cette zone de pâle lumière.

La troupe de Guègues qui, sous le commandement du Bektadji, emmenait Michaël, se trouva bientôt en face du château.

Après cette course précipitée, ces cavaliers étaient ruisselants d'eau et couverts de fange. A peu de distance derrière eux, arrivèrent Marco Ducas et sa femme, hâves, livides, les yeux rouges et secs. En vain les soldats avaient, depuis leur sortie du défilé, pressé le pas de leurs montures, en vain ils avaient menacé ces deux malheureux montagnards, et même tiré sur eux plusieurs coups de fusil. Ce père et cette mère infortunés n'avaient pas voulu quitter la trace de leur enfant, et, tantôt cachés par les escarpements des rochers, tantôt suivant l'escorte en prolongeant la crête des hauteurs, ils

étaient arrivés à Tebelen presque en même temps que les Albanais.

A peine les cavaliers avaient ils mis pied à terre, qu'un deux tira un coup de fusil. Aussitôt quelques Armatoles, sortant du château, démarrèrent le bac qui, hâlé sur ses deux câbles, traversa lentement le fleuve, et vint recevoir le Bektadji et sa suite.

A la poterne, celui-ci descendit de sa mule, confia Michaël à deux esclaves noirs qui se présentèrent, leur dit quelques mots tout bas, et se dirigea rapidement vers la partie du château où était située la demeure de Khamco.

Pour y arriver, il lui fallut traverser une longue galerie remplie de Palikares, tous superbement vêtus, sorte de garde d'honneur dont Ali voulait toujours voir sa mère entourée. Leurs armes étincelantes étaient suspendues aux murailles. Prêts à partir au moindre signal, les uns jouaient aux dés, ceux-ci fumaient accroupis sur un long divan de paille, d'autres dormaient étendus sur le sol, couchés sur leurs épais képé, tandis que ceux-là fourbissaient avec soin leurs sabres à fourreaux d'argent ou leurs riches pistolets incrustés de nacre. Dans une autre pièce se tenaient des devins, des magiciens, et quelques pauvres dan-

seuses bohémiennes, brunes, maigres et effarouchées, vêtues d'étoffes de couleurs tranchantes et de clinquant terni. La veille, par un de ces caprices bizarres nés des rêves brûlants de la fièvre, Khamco mourante avait demandé à voir ces malheureuses exécuter quelques-unes de leurs danses; mais comme elles étaient à Cormoovo, village distant de six lieues de Tebelen, aussitôt les Albanais avaient monté à cheval, et quatre heures après, les brunes filles d'Égypte, apportées en croupe par les soldats, attendaient en tremblant les ordres de Khamco, qui, profondément absorbée, ne voulut pas les voir.

Ayant traversé cette foule empressée, inquiète, non par suite de l'attachement qu'elle portait à sa farouche maîtresse, mais parce que chacun redoutait toujours de se voir l'objet de quelque sanglant caprice de la terrible mourante, le Bektadji parvint à l'entrée d'une cour dans laquelle aboutissait un long corridor orné de colonnettes de marbre, et qui conduisait à la porte extérieure de l'appartement de Khamco, gardé par des eunuques noirs.

Alors le Bektadji heurta légèrement à cette porte; une des femmes de Khamco l'ouvrit,

souleva un long pan de tapisserie, et demanda au magicien ce qu'il voulait.

« L'enfant du radja est ici... Faut-il commencer les mystères d'Eblis?

— Pas encore, » revint bientôt dire l'esclave; puis elle rentra dans l'intérieur de l'appartement.

C'était une vaste pièce, formant un carré long, et dont les murs, contre l'habitude orientale, étaient recouverts de tapisseries de haute lice, d'un vert sombre à feuillage, tenture qu'Ali de Tebelen avait fait venir de France pour sa mère. — Un large, bas et profond divan de brocart de Lyon, or et incarnat, régnait tout autour de cette pièce. Bien qu'il fît grand jour, d'épais rideaux voilaient l'étroite et unique fenêtre qui aurait pu éclairer l'appartement, et les bougies de quelques girandoles de cristal y jetaient seules une clarté douteuse. Une immense cheminée dont le chambranle de marbre noir se composait de deux cariatides antiques, jetait une chaleur considérable; car son large foyer, rempli de braise rouge, semblait une fournaise ardente. Le vent d'ouest mugissait tristement dans les longues galeries extérieures du sérail, et se mêlait aux aboie-

ments lugubres des molosses, énormes chiens de garde.

Trois personnes se trouvaient réunies dans cette vaste salle, une vieille esclave cypriote, qui de temps à autre avivait le feu, Khamco et sa fille Kaïnitza.

A demi couchée sur le divan, dans l'angle de la muraille qui avoisinait la cheminée, Khamco, enveloppée de fourrures, était assise sur son séant et regardait attentivement sa fille, qui, sans doute vaincue par les veilles et la fatigue, s'était endormie, couchée aux pieds de sa mère, en voulant les réchauffer contre sa poitrine.

Tour à tour reflétés par la lueur ardente du foyer, et par l'incertaine clarté des bougies, les traits de Khamco avaient une indéfinissable expression d'orgueil, de douleur et de désespoir.

La mère d'Ali de Tebelen avait cinquante-six ans. Autrefois si belle, sa figure portait alors la cruelle empreinte d'une vieillesse sans doute hâtée par quelque terrible infortune; ses longs cheveux blancs tombaient en nombreuses boucles sur ses épaules; son front décoloré, froid et uni comme du marbre, et que par bizarrerie les rides semblaient avoir respecté, était vaste, proéminent, et surplombait un orbite profond

où luisaient deux grands yeux noirs brillants du sombre feu de la fièvre. Ses joues creuses étaient pâles, mais ses lèvres étaient d'un rouge vif, étrange à voir; ses bras amaigris sortaient des grandes manches de sa pelisse de fourrure noire. Absorbée dans la contemplation de sa fille, Khamco appuyait sur une de ses mains sa tête pesante et douloureuse.

Kaïnitza, vêtue à la mode albanaise, d'une longue robe de soie bleue et d'une sorte de tunique brune brodée d'argent et de soie, serrée autour de sa taille par une écharpe de cachemire, était dans tout l'éclat de sa mâle beauté; car elle ressemblait beaucoup à sa mère; ses tresses brunes, dérangées pendant son sommeil, voilaient presque entièrement son visage. Assise et à demi couchée aux pieds de Khamco, sa taille extrêmement cambrée par cette position montrait ainsi ses nobles proportions.

« Ali ne vient pas... je ne verrai pas Ali, » disait Khamco à voix basse, l'œil cave, fixe et ardent.

Et elle demeura longtemps silencieuse.

« Ali ne viendra pas, — reprit-elle, — il est devant Panagia. Depuis trois mois que dure le siége de cette ville, mon fils a perdu là bien des soldats... S'il l'abandonnait aujourd'hui,

tant de sang aurait été inutile... Non, non, Ali ne viendra pas ! » repéta-t-elle en se rejetant sur le divan avec un mouvement désespéré qui éveilla Kaïnitza ; celle-ci se redressa vivement et comme en sursaut ; puis revenant à elle :

« Je dormais... je crois, ma mère... Et vos pieds... sont-ils toujours glacés ?

— Ali ne viendra pas, — lui dit tristement Khameo.

— Ali... viendra, ma mère...

— Comme il tarde ! Et je le sens... la vie va s'éteindre en moi ! Mon fils ! mon fils !... ne pas revoir mon fils !

— Ali viendra... Hier, il a dû recevoir votre message ; ce soir, il sera près de vous ; rassurez-vous, ma mère.

— Mais ce siége, cette bataille, cette armée ?...

— Siége, bataille, armée, il quittera tout pour venir auprès de celle qui, dit-il, *l'a fait homme et vizir.*

— Oh ! il faut qu'il vienne... car je me sens mourir.

— Non, non, ma mère, vous ne mourrez pas... Le Bektadji a enlevé cette nuit un fils de radja, et il dit que maintenant son philtre sera souverain.

— Encore du sang ! — dit Khamco avec abattement.

— Mais c'est votre vie, ma mère, que ce philtre, — dit Kaïnitza étonnée des scrupules de Khamco.

— Pourquoi vivre désormais ? Ali n'est-il pas vizir ? Que je le voie seulement, et je meurs contente...

— Il faut vivre, ma mère, — dit Kaïnitza d'un air sombre et presque farouche.

— Et pourquoi ? — répéta Khamco avec exaltation. — La révélation n'est-elle pas accomplie ? ces signes mystérieux que chaque soir... au soleil couchant, je voyais briller dans les airs pendant l'enfance d'Ali, ces signes n'ont-ils pas dit vrai ?... mon fils n'est-il pas pacha de Thessalie et de Janina ?... Aussi, maintenant, mon heure est venue à moi, qui, dans mon orgueil de mère, ai toujours méprisé l'amour des hommes, parce que, lorsqu'on a eu pour fils le lionceau... puis le lion de Tebelen, on doit mépriser profondément tous les autres hommes.

— Et cela est vrai, ma mère ; — j'étais bien jeune, et je vous voyais, belle et fière, sourire dédaigneuse lorsque vous entendiez parler de l'amour que vous inspiriez aux plus redoutables capitaines de la Toscaria...

— C'est qu'Ali de Tebelen était mon fils !... » — dit Khamco avec un accent triomphal.

Kaïnitza continua, en observant attentivement les traits de Khamco, comme si elle eût calculé l'effet de chacune de ses paroles :

« Aussi pendant bien longtemps, ma mère, les chants des Armatoles n'ont été que de tristes plaintes sur les orgueilleux dédains de Khamco, la pâle veuve de Vely-Bey... Ils comparaient la hauteur de son cœur indomptable à la cime sauvage et glacée du Méjourani, dont aucun pied humain n'a foulé la neige éternelle...

— Ali de Tebelen était mon fils ! » répéta Khamco avec un air de fierté rayonnante, qui sembla donner quelque vie à ses traits déjà décomposés par l'approche de la mort.

Kaïnitza continua :

« Dans la plaine et dans la montagne, on ne prononçait le nom de la veuve de Vely-Bey qu'avec une sorte de respectueuse terreur.... L'Albanais, le Palikare, le Klephte ou le Radja, du plus loin qu'ils l'apercevaient, la saluaient comme une sultane impériale.

— Et j'étais enivrée de ces respects, mon enfant, — dit Khamco, — et mon orgueil en allait aux nues... et j'aurais, s'il l'avait fallu, payé cette admiration, ces respects, de ma vie, des

tortures les plus affreuses... parce que c'était à la mère d'Ali de Tebelen que tant d'hommages s'adressaient ! parce qu'en m'honorant ainsi, on honorait la mère de mon fils, parce qu'enfin choisie par le destin pour être sa mère... je me serais voulue reine, déesse... Et, crois-moi... — ajouta Khamco, redressant fièrement sa tête et rejetant sa chevelure blanche en arrière par un mouvement d'une majesté sublime, — et, crois-moi, celle à qui le destin révèle ce qu'il m'a revélé... celle à qui il a donné pour fils Ali de Tebelen, celle-là est plus qu'une mortelle !... »

Emportée par son amour filial, sauvage et farouche, Kaïnitza venait d'atteindre son but, car elle n'avait voulu exalter ainsi jusqu'au délire la fatale et superbe monomanie de sa mère qu'afin de la précipiter plus sûrement encore dans un épouvantable souvenir, abîme de honte et de dégradation, espérant que Khamco, pour assouvir sa vengeance, consentirait à l'espèce de sacrifice humain qui, suivant une abominable superstition, pouvait seul prolonger ses jours.

Répétant donc lentement les derniers mots de Khamco, Kaïnitza reprit :

« Et vous dites vrai, ma mère... celle à qui le destin a révélé ce qu'il vous a révélé... celle

à qui il a donné pour fils Ali, le lion de Tebelen, Ali-Pacha de Janina... oui, oui, celle-là est plus qu'une mortelle. »

Khamco redressa de nouveau son front mourant, aussi orgueilleusement que s'il eût porté un royal diadème.

« Pourquoi faut-il donc, — reprit Kaïnitza tremblante, en songeant à l'épouvantable tourmente que ses paroles allaient soulever dans l'âme de sa mère, — pourquoi donc faut-il que le plus infâme brigand Lapès puisse venir dire en face du lion de Tebelen : Ali, toi pacha de Janina ; Ali, toi vizir de Thessalie ; toi qu'on n'aborde qu'à genoux et avec terreur ; toi qui d'un signe envoies parquer les populations du nord au sud et du sud au nord comme de vils troupeaux ; toi qui d'un signe envoies tes nuées d'Armatoles et de Palikares porter la mort, le ravage et l'incendie au sein des villes les plus puissantes ; toi plus riche qu'un roi ; toi plus brave et plus beau que le plus brave et le plus beau de tes capitaines ; toi qui possèdes plus de cinq cents femmes dans tes sérails ; toi dont le sultan enfin ne prononce le nom qu'avec inquiétude au milieu de son divan assemblé...

— Prends garde ! prends garde ! — dit tout bas Khamco, les yeux ardemment fixés sur sa

fille, et pressentant sans doute la terrible chute qui allait suivre ce pompeux tableau du pouvoir d'Ali.

— Pourquoi donc faut-il enfin, ma mère, qu'un Lapès, qu'un brigand, qu'un radja, pour voir ton fils et mon frère écrasé de honte, n'ait qu'à lui dire : *Ali... souviens-toi de Kardiki !* — ajouta Kaïnitza d'une voix éclatante.

A peine eut-elle prononcé ces mots, que les traits de Khamco devinrent livides, ses yeux égarés brillèrent d'un éclat infernal ; puis, passant ses mains amaigries sur son front, comme si elle se fût éveillée d'un songe horrible, elle les ferma par un mouvement de rage convulsive ; et cachant ses yeux sous ses poings crispés, elle poussa un long gémissement en se roulant sur le divan.

Kaïnitza frémit, craignant que cette violente commotion ne causât la mort de sa mère déjà si affaiblie ; mais la vivacité même des terribles souvenirs qui se soulevèrent dans l'esprit de Khamco mourante, lui donnant une force factice et fébrile, elle s'écria dans sa fureur :

« Je voulais mourir ! et j'oubliais ma vengeance !... mais... je veux vivre... vivre pour me venger ; vivre pour voir incendier la dernière maison de cette ville infâme... vivre pour

voir périr son dernier habitant dans les plus effroyables tortures... Oui, oui, il faut que je vive... puisque mon fils, malgré sa puissance, ne peut encore me venger, dit-il; puisque la dernière heure de toute cette exécrable population n'est pas encore venue... Je veux vivre pour attendre cette heure; je veux vivre jusqu'au jonr où mon terrible lion de Tebelen aura vengé sa mère... Où est le Bektadji ? Tous ses philtres sanglants, qu'il les prépare à l'instant, et d'autres encore, et sans pitié... sans pitié... car il faut que je vive!!

Tout à coup, Kaïnitza tressaillit et prêta l'oreille... — Un bruit lointain de trompettes se fit entendre... D'un saut elle fut à la fenêtre; et, entr'ouvrant le rideau, elle s'écria :

« Ma mère ! ma mère !... c'est Ali...

— Mon fils ! ah ! je n'ai plus besoin du philtre... Je vais vivre ! » s'écria Khamco avec une exaltation impossible à rendre...

VIII

LE SERMENT.

« Ma mère ! oh ! ma mère !... » Tels furent les seuls mots que put prononcer Ali, au milieu de ses sanglots, en embrassant les genoux de Khamco, dont les traits, de plus en plus décomposés par les approches de la mort, annonçaient une fin prochaine.

Kaïnitza, le regard ardent et fixe, ne pleurait pas, mais elle contemplait son frère avec une sorte de joie sauvage.

Les premières ardeurs de cette entrevue apaisées, Khamco, prenant de ses deux mains affaiblies la tête d'Ali, agenouillé à ses pieds, la souleva jusqu'à elle, et examinant d'un œil inquiet et maternel cette belle physionomie exprimant alors la douleur la plus touchante et la plus profonde, — Khamco s'écria un moment radieuse : « Toujours le plus beau ! le plus brave d'entre tous !... » Puis, comme si une horrible pensée lui fût tout à coup venue à l'esprit, elle ajouta d'un air égaré : « Je

meurs... je meurs... et Kardiki n'est pas en cendres... et le dernier des Kardikiotes n'a pas rendu son âme exécrable au milieu des tortures... Sois donc maudit, maudit... Ali de Tebelen.

— Mon frère... elle délire... malheur à nous... elle va mourir ! — s'écria Kaïnitza en se jetant à genoux et couvrant de baisers désespérés la main déjà humide et glacée de Khamco.

— Ma mère... ma mère... c'est moi, votre fils... c'est Ali... qui vient pour vous venger ! »

Et la voix du vizir était si douloureusement, si tendrement émue, qu'elle parut faire vibrer une dernière corde dans le cœur de la mourante.

Alors Khamco, se dressant sur son séant, resta un moment immobile comme si elle eût voulu rappeler ses souvenirs ; puis, après un dernier effort, elle dit d'une voix d'abord calme et grave, mais qui prit bientôt un caractère croissant d'exaltation :

« Ali, mon fils... c'est vous... je vous reconnais... c'est bien... vous aussi, Kaïnitza... c'est bien... mon esprit est calme maintenant : écoutez ces paroles, les dernières que mes enfants chéris doivent entendre de leur mère...

Puisse la force ne pas me manquer avant d'avoir tout dit à cette heure suprême ; Ali... je dois vous apprendre ce qui cause ma mort... ce qui depuis longtemps... bien longtemps a usé ma vie.

— Vous ne mourrez pas ma mère ! — dirent à la fois Ali et Kaïnitza.

— Je vais mourir, mourir d'une mort précoce... précoce comme cette chevelure blanche qui couvre ma tête avant l'heure... Mais qui a fait ainsi blanchir mes cheveux? Mais qui me fait ainsi mourir ? Le désespoir... un épouvantable souvenir qui, m'accablant chaque jour, a usé peu à peu toute la force de la vaillante mère du lion de Tebelen, — dit Khameo avec un dernier rayonnement d'orgueil.

— Malheur à moi ! car c'est moi qui ai voulu évoquer ce souvenir affreux, pour vous forcer à vouloir vivre afin de jouir des fruits de votre vengeance, ma mère ! — dit Kaïnitza. — Mais ce philtre... ce philtre ! Chaque minute de retard est peut-être un pas vers la tombe. Je vais chercher le Bektadji ?

— Restez ! — dit Khameo avec un accent impérieux ; — j'ai revu mon fils... et voir Ali de Tebelen, c'est assister à ma vengeance,...

c'est voir l'arme infaillible qui doit bientôt immoler mes victimes.

— Qui les immolera, ma mère... par vos cheveux blanchis... par votre mortel désespoir... Je le jure! oh! je le jure!... mais l'heure de la vengeance?... Hélas, je l'ignore encore. Pour l'assurer... il faut attendre!

— Qu'importe l'heure, pourvu qu'elle sonne funèbre et sanglante! et d'ailleurs — ajouta Khamco avec un sourire farouche, chaque jour cette exécrable population ne s'augmente-t-elle pas? Le nombre des victimes ne s'accroît-il pas ainsi à chaque génération?... Oh! Eblis... Eblis [1]! fais que toutes les mères soient fécondes! Fais que le bonheur et la prospérité de ce peuple lui fasse rêver l'âge d'or! fais que la nature le comble de ses dons... Fais que les liens les plus chers, les plus précieux l'attachent étroitement à la vie... fais que chaque jour il s'écrie : Gloire à toi, destinée!... ma félicité est encore plus radieuse aujourd'hui qu'elle ne l'était hier!... Et puis, le jour venu, qu'il entende tout à coup ton rugissement terrible, et qu'il soit ta proie... lion de Tebelen!...

— Et vous assisterez à ce sanglant sacrifice,

[1] Le démon.

ô ma mère! » reprit Ali, en remarquant avec terreur que le regard de Khamco s'égarait de nouveau.

En effet, elle parut bientôt en proie au délire précurseur de la mort; mais, par un singulier phénomène, cette dernière surexcitation de l'agonie vint pour ainsi dire réfléchir dans l'imagination expirante de la mère du vizir le tableau fidèle du passé. Puissante réaction des sentiments qui avaient dominé toute la vie de Khamco et qui reportait encore une fois sa pensée vers un temps à la fois si glorieux et si effroyable pour elle!

Ce fut donc avec le triste et monotone accent d'une myriologie albanaise [1], et comme si elle eût dit ce chant funèbre pour sa propre tombe, qu'à voix basse et souvent entrecoupée par une sorte de modulation plaintive, Khamco, dont les paroles furent souvent incohérentes, comme l'élucubration d'une sombre folie, exhala un dernier cri d'orgueil et d'amour maternel, un dernier cri de haine et de vengeance! Fatales révélations qu'Ali et Kaïnitza n'osèrent interrompre, et qu'ils écoutèrent avec un recueillement douloureux.

[1] Chants funèbres destinés à raconter la vie de ceux qui ne sont plus.

« La veuve de Vely-Bey est morte! — dit Khamco, — morte est la veuve de Vely-Bey!... Un vautour noir [1] à la tête pelée est venu se percher sur le cyprès de sa blanche tombe, et le bec sanglant, les yeux ardents, il a dit à la morte à travers la dalle : — Est-ce par le poison, est-ce par un philtre magique que ton mari est aussi trépassé? — Alors Khamco, la vaillante fille du bey de Konitza, entendant la voix du vautour, est devenue, quoique morte, encore plus pâle... plus pâle sous sa pierre sépulcrale, et elle a répondu à l'oiseau funèbre : — Charon [2] a emporté Vely-Bey dans sa pelisse rouge, comme il m'a emportée aussi et m'a mise ici... dans la terre. Vely-Bey de sa voix sépulcrale a dû dire à Charon, si c'est par le poison, si c'est par un philtre magique qu'il est mort... va le demander à Charon... moi, je ne peux pas te le dire, car ici, les bras croisés, sous la terre humide et sous mon dais de marbre, je ne fais

[1] Cette fable des oiseaux parlants se trouve très-fréquemment dans les chants populaires de la Grèce moderne. Exemples :

« Du haut des montagnes à triple cime un épervier a parlé, etc. » (*Chanson nuptiale*, Fauriel.).

« Un petit oiseau est sorti du milieu de Valtos ; nuit et jour il va, nuit et jour il dit : Mon Dieu, où trouverai-je les Klephtes de George-Thomos. » (*Id.*, *Chants populaires de la Grèce moderne*, t. II, p. 355 et 326 ; Fauriel.)

[2] La mort. — Superstition grecque.

que pleurer avec des larmes glacées le bel Ali mon fils, la belle Kaïnitza ma fille, que j'ai laissés là-haut... tandis qu'autrefois, sous le ciel riant et sous mon dais de soie, je les caressais si tendrement !... »

Puis la malheureuse mère, se parlant à elle-même, reprit en secouant sa tête blanchie avec une expression de tendresse désespérée qui fit éclater en sanglots Ali et sa sœur :

« Oh ! oui, autrefois... fière et heureuse mère, vous étiez Khamco de vos deux enfants? Oh ! fière et heureuse, lorsqu'avec eux, toujours en course, vous méprisiez l'amour des hommes. En vain les Armatoles disaient : « Pour une femme il est doux de voir à ses pieds des capitaines quitter le sabre... le sabre qui tue pour la lyre qui chante... Il est doux à une femme de pouvoir dire aux capitaines : — A la montagne, courez! A la plaine, courez ! A la mer, courez! et rapportez-moi des dépouilles. — Il est doux pour une femme d'entendre le bruit des armes des capitaines qui courent en criant : Je vais... je vais ! et qui reviennent en disant : « Sultane, voici les gras troupeaux des pâtres de la plaine ; voici les tissus éclatants, les riches colliers des marchands sur mer; voici les sabres sanglants et les mousquets fumants des

Klephtes de la montagne, car ce ne sont pas des Klephtes à troupeaux et qui fuient en abandonnant leurs dépouilles ; mais des Klephtes à sabres et à mousquets qui ne donnent leurs armes qu'en mourant... » Inutiles hommages ! Khamco, l'heureuse, l'orgueilleuse mère, répondait à ces capitaines : « Il est plus doux encore pour moi de garder tout mon cœur, toute mon âme pour mon fils... Vos voix sont belles et guerrières ; mais il est plus doux pour moi d'écouter une voix mystérieuse, une voix grande comme le bruit de la tempête... grande comme les éclats de la foudre... grande comme les mugissements de la mer... qui, en songe ou en veille, me dit toujours : — *Ton fils, Ali de Tebelen, sera vizir.* Et les cieux, et le soleil, et les étoiles sont à mes yeux comme le corps de cette grande voix; car le ciel dans ses nuages, le soleil dans ses rayons, les étoiles dans leur scintillement, écrivaient encore ce que disait la voix : — *Ton fils, Ali de Tebelen, sera vizir.*

— Sa mort approche... elle délire, — dit Ali avec accablement, en voyant une sueur froide ruisseler sur le front de sa mère.

— Ma mère... écoutez-nous... reconnaissez-nous, » s'écria Kaïnitza en étreignant Khamco entre ses bras avec désespoir ; mais celle-ci,

l'œil brillant, toujours en proie au paroxysme de la fièvre, et usant les restes de sa vie dans ce terrible accès, continua sans paraître s'apercevoir de la présence de ses enfants :

« Et un jour, tous les capitaines des Armatoles de la Toscaria sont venus... sont venus dire à Khamco, lorsqu'elle vivait encore, la pâle veuve de Vely-Bey : Tu es vaillante, tu méprises notre amour, mais tu n'es pas à un autre amour... Comme la neige des Haliacmonts est glacée pour tous, ton cœur est glacé pour nous : aussi, fille de Konitza, nous voulons être les défenseurs de toi et du bel Ali ton fils et de la belle Kaïnitza ta fille ! Alors le cœur de Khamco a bondi d'orgueil, alors elle a remercié les capitaines, et elle leur a dit en prenant ses armes : — Marchons ! !... car le bey de Kardiki, ses Lapès et ses Klephtes ont hier pillé notre pharès et massacré ses habitants !

— Ma mère... ma mère ! » s'écria le vizir avec terreur, en voyant que l'égarement de la raison de Khamco la ramenait à ce terrible épisode dont le souvenir devait la jeter dans une mortelle fureur.

Mais elle continua d'une voix saccadée, en accompagnant son récit de gestes brusques et convulsifs :

« Oh ! ce fut une belle nuit... une belle nuit sombre que la nuit qui suivit la défaite des Kardikiotes ! Tout le jour durant, on avait combattu, et le soir encore combattu... Khamco la guerrière et son fils le lionceau étaient fatigués du massacre ;... les Kardikiotes avaient fui, tous fui. Les capitaines et leurs Armatoles voulurent se reposer dans un défilé... dans un noir défilé, les soldats avaient étendu sur les rochers nus leur képé... et ils s'y étaient endormis... Khamco avait bien froid pour ses enfants, elle avait aussi froid qu'elle a froid maintenant dans la tombe. Pauvres enfants que la nuit glaçait, eux tout le jour brûlés par la chaleur ardente du soleil et du combat !... Il faisait donc bien noir... On n'entendait pas de bruit, aucun bruit... que le vent qui se plaignait dans les rameaux des cytises... Khamco, assise au creux d'un rocher, prit dans ses bras d'un côté sa fille, de l'autre son fils, et les pressa bien fort contre sa poitrine ; elle baisait leurs cheveux, comme si ses baisers eussent pu leur tenir chaud... et puis elle les enveloppait des pans de son képé, et elle les réchauffait encore de son haleine ; mais, malgré cette victoire sur les Kardikiotes, elle était malheureuse comme une mère dont les enfants ont

froid... Enfin... ils s'étaient, eux aussi, endormis, la mère voulait les veiller ; mais la fatigue la surprit, l'indolente ! l'infâme ! la maudite ! La fatigue la surprit, et elle ferma les yeux.... Tout à coup elle se réveilla et vit ses deux enfants prisonniers... Elle voulut se jeter sur eux... mais elle ne s'était pas aperçue qu'elle aussi était prisonnière... Les lâches Kardikiotes qui d'abord avaient fui... oh ! qui avaient tous fui... après s'étaient cachés dans le défilé, et quand ils avaient vu les braves Armatoles endormis... ils s'en étaient approchés en rampant comme des jakals, et avaient tué beaucoup d'Armatoles pendant leur sommeil, et pris les autres par traîtrise, comme ils prirent Khamco et ses deux enfants... Alors, alors ! — s'écria la mère du vizir avec un calme effrayant et d'une voix lugubre, mais de plus en plus faible et voilée... pendant qu'Ali et sa sœur, agenouillés, les mains jointes, suivaient avec terreur les signes de mort qui se manifestaient déjà sur son visage ;

— Alors, — continua Khamco, — la mère et la fille, la jeune vierge de Tebelen... et la veuve de Vely-Bey, l'orgueilleuse femme qui ne croyait pas l'amour des hommes digne d'elle... la fille du bey de Konitza, à qui la grande voix inconnue avait dit que son fils Ali serait vizir...

la femme qui pouvait lire encore ces mots dans les astres... cette femme fut, elle et sa fille, enchaînées dans une salle de la maison du bey de Kardiki. Cette maison resta ouverte à tous, à tous... Klephtes, Radjas et Lapès... et chaque jour, Klephtes, Radjas ou Lapès venaient outrager... DÉSHONORER... cette veuve et sa fille encore enfant... Sa fille ! ! Et puis la veuve, sa fille et son fils, chassés de Kardiki comme de vils Bohémiens, revinrent à Tebelen... »

A cet affreux souvenir, par un suprême instinct de pudeur et de honte, le visage livide et décomposé de Khamco se colora un instant d'une imperceptible rougeur... Puis, s'affaiblissant de plus en plus, elle continua de parler d'une voix mourante et entrecoupée.

« Oh ! la pauvre mère ! la pauvre mère !... qui saura jamais sa honte, et sa torture... et sa rage, elle jusqu'alors si fière... et d'elle et de sa fille, parce qu'elles étaient la mère et la sœur d'Ali ?.... Oh ! comme chaque jour, chaque heure, elle a dévoré sa haine et maudit sa fureur impuissante .. que le sang des Radjas qu'elle sacrifiait à la grande voix ne pouvait éteindre... Et alors il a neigé sur les cheveux de Khamco, et elle a senti son cœur se glacer peu à peu... et puis elle a voulu revoir ses en-

fants, et puis elle est morte... Elle est morte! et maintenant que Khamco est morte... qui la vengera des Kardikiotes?... CE SERA TOI, MON FILS... ALI DE TEBELEN! — s'écria Khamco d'une voix éclatante, en revenant à elle et en se dressant de toute sa hauteur par un dernier effort convulsif, comme si cette lueur de force et de raison lui fût revenue après ce long égarement pour exprimer encore une fois les deux sentiments qui avaient toujours dominé sa vie, — *l'amour maternel* et *la vengeance!!!*

— Et elle retomba morte sur le divan.

. . . . . .

— Ma mère! — dirent spontanément Ali et Kaïnitza, avec un accent qu'il est impossible de rendre, — ma mère! vous serez vengée!!!

IX.

LA VENGEANCE.

L'année 1812 commençait. — Depuis vingt-quatre ans, Khamco était morte; et pourtant Kardiki, et ses mosquées de marbre, et ses brillants minarets, et ses remparts de granit, et ses

tours à meurtrières étaient encore debout. Soixante-douze beys, grands vassaux de l'empire ottoman, y tenaient garnison, et le neveu du sultan, son neveu favori, les commandait.

Depuis vingt-quatre ans, Khamco était morte; mais depuis vingt-quatre ans, chaque jour, Ali de Tebelen avait fait un pas vers Kardiki... Ignorant le danger qui les menaçait, du haut de leur citadelle, les Kardikiotes avaient vu chaque jour la domination du vizir s'étendre, s'avancer... et cerner leur territoire, comme la mer, qui gronde et qui monte, enserre peu à peu de sa ceinture perfide le rocher qu'elle envahit.

Mais pourquoi si tardive l'heure de la vengeance? Parce que Kardiki était la capitale du pachalik du neveu favori du sultan; parce que le jour où Ali de Tebelen aurait osé attaquer cette place, le divan eût résolu la perte du satrape; parce que s'emparer de Kardiki, seul refuge, dernier siége du pouvoir impérial en Épire, en Épire où le vizir de Janina régnait déjà presque en roi, c'était pour Ali se déclarer indépendant et en rébellion ouverte contre son maître; c'était enfin se faire mettre au ban de l'empire comme grand vassal révolté!

Aussi, afin d'envelopper sûrement Kardiki, Ali de Tebelen sut pendant vingt-quatre ans

dissimuler ses projets. Toute sa politique tendit à isoler peu à peu ce pachalik de ses annexes, et à le cerner par l'acquisition ou l'envahissement progressif des districts environnants, afin de se rendre complétement maître de sa proie. Mais en s'emparant ainsi de tous les beyliks de l'Épire, en forçant leurs pachas de venir à sa cour souveraine de Janina et à se reconnaître ses feudataires, jamais la soumission du satrape envers le sultan n'avait semblé plus profonde, jamais les impôts qu'il percevait pour la Porte n'avaient été plus scrupuleusement envoyés au divan.

Frappé des ressources pécuniaires qu'il tirait de l'Épire depuis que la main toute-puissante d'Ali s'était appesantie sur cette contrée, presque indifférent aux usurpations successives du pacha, le sultan s'était contenté de faire occuper par son neveu le point militaire de Kardiki, ne pénétrant pas le but des manœuvres d'Ali de Tebelen, ne prévoyant pas qu'un jour, lorsque le vizir, levant enfin le masque, attaquerait cette place, il deviendrait impossible à la Porte de la sauver ou de la secourir.

En effet, en 1812, époque à laquelle se rattache ce récit, toute communication entre Constantinople et Kardiki était devenue impossible.

Ali de Tebelen se trouvait alors maître absolu des Albanies, des défilés, des frontières, maître absolu d'une armée de 15,000 hommes, maître absolu d'un revenu annuel de 12 millions, qui lui permettait de tenir une cour souveraine.

Le moment de la vengeance jurée à Khamco mourante était donc venu pour Ali.

Alors âgé de soixante-deux ans, il résidait à Janina. Invisible au fond de son sérail, il donna l'ordre et le plan de campagne, et au mois de février de la même année (mois anniversaire de la mort de Khamco), ses généraux durent marcher sur Kardiki et Argyro-Castron, cette dernière ville étant, pour ainsi dire, la clef de la première.

Marcher sur Kardiki ! la seule ville impériale des Albanies ! la ville occupée par soixante-douze beys grands vassaux de la couronne ! Kardiki résidence du neveu du sultan ! c'était un bien grand crime sans doute ; mais le vizir avait parlé, il voulait enfin venger, peut-être au péril de sa vie, l'outrage fait aux siens,... avait parlé, et on avait obéi...

Servies par leur position presque inaccessible, ces deux places se défendirent intrépidement ; mais le neveu du sultan fut tué, et leur capitulation fut forcée. Pourtant les Kardikiotes

ne se rendirent que lorsque leur position fut complétement désespérée, lorsque la soif et la famine commencèrent à décimer les habitants. Ces extrémités ne s'étaient pas fait attendre ; car les fontainiers et les sapeurs de l'armée d'Ali eurent bientôt détruit les aqueducs qui conduisaient l'eau nécessaire à ces villes, bâties sur la cime des rochers, et un étroit blocus empêcha les provisions d'arriver. Néanmoins les Kardikiotes ne prévirent pas tout d'abord le sort qui les attendait ; ne regardant l'agression d'Ali que comme une conséquence de ses autres envahissements, ils pensèrent que le but du vizir était de compléter sa souveraineté par cette dernière usurpation. D'ailleurs, comment eussent-ils songé à l'outrage fait à sa mère et à sa sœur un demi-siècle avant ces événements ? La presque totalité de la génération existante n'était-elle pas étrangère à ce forfait ? Ce qui contribuait à rassurer encore cette population sur les suites de cette conquête du pacha d'Épire, c'est que, lors de la reddition de la ville, les lieutenants d'Ali avaient donné les ordres les plus sévères pour que les personnes et les propriétés fussent scrupuleusement respectées. Le traité suivant fait foi de ces dispositions pacifiques :

« Mustapha-Pacha, Selim-Bey Goka, issu de la première tribu des Guègues, et soixante-douze beys, chefs des plus illustres pharès des Skipetars, tous mahométans et grands vassaux de la couronne, se rendront librement à Janina, où ils seront traités et reçus avec les honneurs dus à leur rang. — Ils y jouiront de leurs biens, et leurs familles seront respectées. — Tous les habitants de Kardiki seront, sans exception, considérés comme les plus fidèles amis d'Ali, pacha de Janina, qui prendra la ville sous sa protection spéciale. Personne ne sera recherché ni molesté pour faits antérieurs à l'occupation... [1]. »

De part et d'autre, ce traité fut solennellement juré sur le Coran, et les troupes d'Ali occupèrent tous les quartiers de la ville.

Pourtant, épouvantés de ces mesures, dont la mansuétude apparente contrastait si étrangement avec la férocité habituelle d'Ali de Tebelen, — Méhemet-Bey Goka et sa femme aimèrent mieux se donner la mort que de se fier à la parole d'Ali et de se rendre à Janina. Plus confiants, les autres beys partirent sous bonne escorte pour la résidence du vizir. Leur

[1] Pouqueville.

route fut une fête perpétuelle ; dans chaque ville, d'après les ordres d'Ali, ils étaient reçus au son des instruments de musique et par les cris joyeux des populations. En arrivant à Janina, les trompettes et les timbales résonnèrent. Portant des corbeilles de fleurs, prémices du printemps, accompagnées de joueurs de lyre, des chœurs de jeunes filles rappelant les théories antiques vinrent à la rencontre des prisonniers en chantant la naïve chanson des *Hirondelles.*

Ali, splendidement vêtu, souriant, l'œil serein, s'avança trois pas à la rencontre des beys, embrassa tendrement les plus qualifiés, en leur disant qu'il les regarderait désormais comme *étant de sa propre famille.* Qu'il avait été jaloux, mais tendrement jaloux de voir Kardiki si longtemps en dehors de son gouvernement, cette ville ayant, comme les autres possessions du sultan, droit à la protection, à l'amitié du vizir. — « Mais puisque le bon-
» heur de cette ville a voulu qu'elle vienne se
» ranger sous ma loi, — ajouta le satrape avec
» le plus séduisant sourire, — je veux la traiter
» désormais en enfant ingrat, mais chéri...
» qu'on aime, qu'on adore d'autant plus qu'on
» s'en est trouvé plus longtemps séparé. »

Complétement rassurés par ces semblants perfides, les beys n'hésitèrent plus à se rendre dans le château du Lac où leur étaient préparés de splendides logements... Mais, une fois entrés dans ce sombre séjour, ils y furent massacrés, et leurs corps donnés en pâture aux poissons.

Quoique cette épouvantable exécution dût déjà faire mettre Ali au ban de l'empire, il n'en pressa pas moins son départ pour Kardiki, toujours occupé par ses troupes.

La veille de ce voyage, il reçut une lettre de sa sœur Kaïnitza retirée à Liboovo, où elle avait appris la prise de la ville.

Nous l'avons dit, une sanglante fatalité semblait s'appesantir sur cette famille, digne par ses forfaits d'égaler celle des Atrides. Khameo morte, Kaïnitza, pour obéir à son frère et servir sa politique, qui tendait toujours à se rapprocher de Kardiki par ses envahissements ou ses alliances, Kaïnitza avait épousé sans amour, et seulement pour servir les vues sanglantes et vengeresses de son frère, Soliman, bey de Berat, voisin et ancien allié des Kardikiotes, contre lequel Ali nourrissait depuis longtemps une haine profonde et cachée.

Ainsi agissait toujours Ali. Il commençait par

s'attacher d'abord étroitement ses victimes par les liens de l'affection ou du sang, afin de pouvoir les frapper plus sûrement.

Après deux ans de mariage, Soliman, époux de Kaïnitza, fut poignardé par son frère à lui, Ismaël... et par ordre d'Ali ; Kaïnitza épousa le fratricide, qui devait à son tour périr sous les coups du satrape. Ce fut ainsi qu'Ali devint maître des possessions des deux frères ; héritage que lui abandonna sa sœur, qui participait ou du moins se prêtait à tant de crimes avec une féroce insouciance, ne voyant dans ces exécrables meurtres que le moyen d'assurer la vengeance jurée sur la tombe de Khamco.

Mais Kaïnitza, aussi impitoyable envers ses époux que Khamco l'avait été pour Vely-Bey, comme sa mère, ressentait pour ses enfants une sorte d'amour sauvage et frénétique, une sorte de tendresse de lionne qui s'exaspérait chez celle en une manie furieuse. Aussi, qu'on juge de sa rage lorsqu'elle vit périr à la fleur de leur âge les trois enfants qu'elle avait eus de ses deux mariages ! Le dernier de ses fils, Aden-Bey, était mort environ deux mois avant la prise de Kardiki.

La douleur de Kaïnitza n'eut plus de bornes, et se révéla par des marques d'une folie sau-

vage. Les médecins qui n'avaient pu soustraire son fils à la mort, furent empalés. Par deux fois elle se précipita dans un lac, mais elle en fut retirée à temps. Par deux fois elle voulut mettre le feu à son palais pour s'ensevelir, elle et ses femmes, sous ses décombres; mais, renonçant à ses projets de suicide et d'incendie, elle fit mettre en pièces les glaces et les ornements de son sérail, fit peindre en noir les vitres des fenêtres, brisa à coups de marteau tous ses diamants, toutes ses pierreries, ainsi que celles qui avaient appartenu à son fils; fit tuer tous les chevaux, égorger tous les esclaves d'Aden-Bey. Puis, vêtue d'un sac, elle ne voulut plus désormais se coucher que sur de la cendre, au milieu de son sérail dévasté...

Ce fut au milieu de ce paroxysme d'effroyable douleur qu'elle apprit la prise de Kardiki. Elle écrivit aussitôt à Ali :

« Je ne te donnerai plus le titre de vizir, ni le nom de frère, si tu ne gardes pas la foi jurée à notre mère sur ses restes inanimés. Tu dois, si tu es le fils de Khamco, tu dois détruire Kardiki, exterminer ses habitants, et remettre ses femmes et ses filles en mon pouvoir, afin d'en disposer à ma fantaisie. Qu'elles périssent toutes, *je ne veux plus coucher que sur des matelas*

remplis de leurs cheveux. Maître absolu des Kardikiotes, n'oublie pas les outrages que nous avons reçus d'eux aux jours de notre humiliante captivité [1]. »

Le lendemain du jour où il reçut cette lettre, le 19 février 1812, Ali se mit en route. Il devait, en allant à Kardiki, s'arrêter à Liboovo pour y voir Kaïnitza. M. Pouqueville, consul de France à Janina, ayant à parler à Ali, se rendit au palais. Depuis le matin les troupes défilaient, les bagages sortaient du sérail, et les pages, armés de toutes pièces, n'attendaient plus que l'ordre de monter à cheval.

Arrivant aux appartements intérieurs du palais, le consul de France se fit annoncer. Le rideau de brocart qui cachait la porte se leva, il entra, et vit Ali pacha dans une attitude pensive. Ses traits étaient toujours d'une grande majesté, sa barbe blanche tombait à flots sur sa large poitrine ; coiffé d'un bonnet de velours violet, brodé d'or, le vizir portait un manteau écarlate et était chaussé de bottes de velours cramoisi. Appuyé sur sa hache d'armes, assis les jambes pendantes au bord de son sofa, il fit signe au consul de s'approcher, et à son divan alors assemblé de s'éloigner.

[1] Lettre textuellement citée dans Pouqueville.

Suivant l'étiquette, le consul se plaça à sa droite ; alors Ali, semblant sortir d'un songe, attacha longtemps ses regards sur ceux de l'envoyé français, prit affectueusement une de ses mains dans les siennes, et lui dit d'une voix empreinte d'une profonde tristesse en levant au ciel ses yeux humides de larmes [1] : « Crois-moi, mon fils, oublie tes préventions contre moi ; je ne te dirai plus de m'aimer ; je veux t'y forcer en suivant un système opposé à celui que j'ai mis jusqu'ici en pratique. Ma carrière est remplie, et je vais terminer mes travaux en montrant que, si j'ai été terrible et sévère, je sais aussi respecter l'infortune et l'humanité. »

Stupéfait de ce langage si nouveau dans la bouche d'Ali, le consul hésitait à le croire, et sa physionomie trahissait ce doute, lorsque le satrape continua avec un accablement douloureux, et comme s'il eût été brisé par un remords profond : — « Hélas ! mon fils ! le passé n'est plus en mon pouvoir, j'ai versé tant de sang *que son flot me suit*, et je n'ose regarder derrière moi. »

A cet aveu, qui vint lui rappeler tous les forfaits d'Ali, le consul, par un mouvement d'hor-

1 Cette conversation est aussi textuellement rapportée par M. Pouqueville.

reur involontaire, voulut retirer sa main des mains d'Ali, mais celui-ci le regarda avec une expression si douloureusement désespérée que le Français ne repoussa pas le vizir. « Oh! crois-moi, mon fils, — reprit Ali d'une voix vibrante d'émotion, — j'ai désiré la fortune, et je suis comblé de ses dons; j'ai souhaité des sérails, une cour, le faste, la puissance, et j'ai tout obtenu; si je compare la maison de mon père à ce palais brillant d'or, d'armes, de tapis précieux, je devrais être au comble du bonheur, ma grandeur éblouit le vulgaire. Tous ces Albanais prosternés à mes pieds envient l'heureux Ali de Tebelen; mais, si on savait ce que coûtent ces pompes, je ferais pitié!... J'ai tout sacrifié à mon ambition; je ne suis entouré que de ceux dont j'ai égorgé les familles... mais éloignons ces tristes souvenirs, mes ennemis sont en mon pouvoir; je prétends les asservir par mes bienfaits. *Je veux que Kardiki devienne la fleur de l'Albanie*, et je me propose d'y passer mes vieux jours. Voilà les derniers projets que je forme... Je ne te propose pas, mon cher fils, d'être du voyage que j'entreprends; et, comme je serai bientôt de retour, nous descendrons à Prévésa pour y passer les premiers beaux jours du printemps. Écris,

je t'en prie, ce que je viens de te dire à ton ambassadeur, car mes ennemis ne manqueraient pas de me calomnier à Constantinople, et il est bon que la vérité devance leurs dénonciations [1]. »

Cette conversation terminée, le vizir se sépara du consul et monta en voiture.

Deux jours après son départ de Janina, Ali arriva sur le territoire de Liboovo, lieu de résidence de Kaïnitza. Le vizir trouva sa sœur dans le découragement le plus sombre et le plus farouche. Il resta longtemps enfermé avec elle. On ne sut rien de leur mystérieux entretien, mais la douleur presque furieuse de Kaïnitza parut beaucoup adoucie. Les ornements du sérail furent replacés ou reconstruits à la hâte, et elle donna une fête splendide à son frère, qui le lendemain continua sa route vers Kardiki, escorté de ses palikares et de Michaël, qui, arraché par Ali au sort affreux que lui réservait le bektadji, était devenu, sous le nom d'Anastase Vaïa, un des séides les plus féroces du vizir.

Jamais Ali n'avait été plus riant et plus gai. — La route de Liboovo à Kardiki était char-

1 Pouqueville, *Regénération de la Grèce*, vol. I, p. 407.

mante ; on entrait dans le printemps d'Épire... les prés se couvraient d'un trèfle tendre et vert, des bancs d'anémones, de jacinthes et de narcisses embaumaient l'air... les amandiers se couvraient de leur neige odorante. La feuille tardive des grenadiers commençait à poindre, l'arbre de Judée se couronnait de pourpre. Les blanches cigognes arrivaient empressées, car mars était venu... mais non les hirondelles, mais non les huppes, mais non les cailles frileuses qui, sous le soleil ardent du tropique, attendaient avril... Pourtant, quelques rossignols impatients, abrités sous des touffes de myrtes et de lentisques, devançaient ce doux mois, et leur voix pure et solitaire soupirant déjà semblait défier les chanteurs ambulants qui, sur la lyre d'Albanie, vont dire de village en village la chanson des violettes et la chanson des hirondelles.

Le surlendemain, Ali arriva enfin à Chendrya, château-fort bâti au faîte d'un rocher et peu éloigné de la rive orientale du Celydnus, d'où l'on domine au loin, se déroulant en immense panorama, la vallée de Drynopolis, la ville de Kardiki, la sauvage entrée des noirs défilés Antigoniens, les échelles gigantesques de Moussuna et les plaines fertiles de l'Argyrine.

Dès le matin les hérauts d'armes d'Ali, vêtus de pourpre, portant des clairons à banderoles de soie, étaient montés à Kardiki pour y porter de sa part la promesse d'un pardon et d'une amnistie générale. En conséquence, le vizir mandait à tous les Kardikiotes, hommes et enfants, depuis l'âge de dix ans jusqu'à l'extrême vieillesse, de se rendre devant le château de Chendrya, afin d'y entendre de la bouche du vizir l'*acte qui les rendait au bonheur*.

Quoique le sort des beys fût encore ignoré, la férocité d'Ali et ses formes doucereuses étaient si universellement redoutées, que cette population, sans prévoir le sort qui l'attendait, reçut cet ordre avec tous les signes de la plus grande terreur. Les femmes, qui, par l'ordre du vizir, restaient à Kardiki, éclataient en sanglots, les hommes en imprécations. Plusieurs mères prirent leurs enfants dans leurs bras et se précipitèrent du haut des rochers de Kardiki dans le Celydnus. Enfin il fallut obéir, et tous les habitants mâles de la ville se rendirent dans une plaine située au pied du château de Chendrya, où se trouvait le vizir entouré de quatre mille palikares, armatoles et mirdites. Les principaux de la ville voulurent se jeter

aux pieds du vizir ; mais celui-ci ne leur en laissa pas le temps, embrassa affectueusement les plus âgés, les appela les bien-aimés de son cœur, ses bons pères, leur parla de l'ancien et bon temps de l'Épire, de ces jours où lui, Ali, disputait aux plus jeunes et aux plus agiles des Pharès, voisins de Tebelen, le prix de la course, de la lutte et du tir, prix que sa mère Khamco distribuait, placée derrière une fenêtre du sérail. Il leur parla encore des Klephtes renommés de ce temps-là, dont le nom portait la terreur dans la plaine ; mais de sa mère, mais de sa sœur, mais de l'outrage fait à sa famille... Ali ne dit pas un mot.

Employant enfin les charmes irrésistibles de sa séduction habituelle, le visir rassure ces malheureux, les attendrit, calme leurs craintes, puis il les interroge avec sollicitude, s'enquiert de leurs besoins, de ceux de la ville, qu'il voulait, disait-il, voir *florir* plus belle qu'aucune ville d'Albanie. Il leur parle encore des routes qu'il voulait faire percer, de la reconstruction des aqueducs; enfin, après avoir complétement abusé ses victimes, il les congédie, en les priant d'aller l'attendre dans un caravansérail voisin où il allait se rendre, afin de s'entendre avec

eux pour réaliser les promesses qu'il leur a faites au sujet des embellissements de Kardiki, et de la réduction des impôts.

Ce caravansérail formait une sorte d'immense cour carrée, dans laquelle une seule porte donnait accès. — Des murs très-épais s'élevaient en terrasse et l'entouraient de trois côtés. La quatrième clôture se composait du bâtiment d'habitation du caravansérail.

Le soir au coucher du soleil, toute la population mâle de Kardiki entra dans cet enclos. Aussitôt la porte fut fermée et solidement barricadée.

Ali descendit alors des hauteurs de Chendrya dans son magnifique palanquin, porté par ses Valaques. Arrivé au bas de la montagne, il monta dans sa calèche ornée de coussins de brocart d'or et de châles cachemire précieux. Mollement étendu dans sa voiture, couvert de pelisses, ayant ordonné à son cocher de se rendre près du caravansérail, il en fit le tour, et bien certain qu'aucun des Kardikiotes ne pouvait s'échapper, il s'arrêta tout à coup, se leva, la carabine à la main, et se tournant du côté de ses troupes, il prononça le mot *vras* (*tue!!*) en montrant le caravansérail du bout de son arme.

Mais les Albanais refusèrent nettement, par l'organe de leurs chefs, de commettre ce massacre révoltant. Ali s'étant tourné vers ses milices chrétiennes, essuya de leur part le même refus. Le vizir, toujours impassible, étouffa deux ou trois bâillements convulsifs qui étaient chez lui le symptôme d'une colère aussi terrible que contenue... sourit... et donna l'ordre meurtrier à Michaël-Anastase Vaïa, qui commandait les tochadars, sorte de milice composée des tribus les plus féroces des Guègues.

Michaël baissa la tête en signe de soumission, et à la tête des tochadars monta sur le mur, et la fusillade commença.

. . . . . .

. . . . . .

Le carnage dura jusqu'au soir.

. . . . . .

. . . . . .

Le soleil couché, il ne restait plus un Kardikiote, homme, vieillard ou enfant.

Ce que le mousquet avait épargné, la hache et le sabre l'avaient achevé.

Les femmes et les jeunes filles avaient été laissées à Kardiki. C'était la part de vengeance réclamée par Kaïnitza; après avoir été livrées

aux outrages des soldats, plus de neuf cents d'entre elles furent conduites à Liboovo.

La fille de Khamco ordonna qu'on coupât leurs chevelures, et elle en fit remplir un immense matelas de soie.

Puis, assise sur ce trophée, elle fit venir les victimes devant elle, et les faisant agenouiller, elle prononça cet arrêt répété par les crieurs publics :

« Malheur à quiconque donnera asile, des vêtements ou du pain, aux femmes, aux filles et aux enfants de Kardiki ; ma voix les condamne à errer dans les forêts, et ma volonté les dévoue aux bêtes fauves, dont ils doivent être la pâture quand ils seront anéantis par la faim[1]. »

. . . . . .

. . . . . .

Avant son départ de Kardiki, Ali avait ordonné de dépouiller les morts et de charger plusieurs immenses radeaux de leurs cadavres, afin que ces trains de bois, sortes de champs de carnage mouvants, entraînés par le Celydnus dans le lit du Voïoussa, traversassent ainsi presque toute l'Albanie, et que ce terrible

1 Pouqueville, *Regénération de la Grèce*, vol. I, p. 419.

exemple de sa vengeance glacât d'effroi les peuplades de l'Épire depuis Tebelen jusqu'à l'Adriatique.

Voulant enfin perpétuer le souvenir de cette effroyable vengeance, Ali avait fait élever une table de marbre noir au milieu de la cour du caravansérail de Chendrya, marbre sur lequel l'inscription suivante se lit encore de nos jours :

DE LA PART DU TRÈS-FORMIDABLE ALI-PACHA
A SES VOISINS.
MOI, VIZIR, ALI-PACHA,
QUAND JE ME RAPPELLE LE GRAND MASSACRE ARRIVÉ ICI,
JE SUIS AFFLIGÉ.

QU'UNE PAREILLE CATASTROPHE
NE PUISSE JAMAIS SE RENOUVELER !!!

JE RECOMMANDE POUR CELA A MES VOISINS
DE NE JAMAIS OFFENSER MA FAMILLE,
ET D'ÊTRE SOUMIS A MES VOLONTÉS
S'ILS VEULENT VIVRE HEUREUX.

CEUX QUI OBÉIRONT
ET ME SERONT AFFECTIONNÉS,
PEUVENT COMPTER QU'ILS VIVRONT EN PAIX.

CETTE EXTERMINATION DES KARDIKIOTES

A EU LIEU EN 1812, LE 15 MARS,
JOUR DE VENDREDI,
APRÈS LA TROISIÈME HEURE DU JOUR,
LE SOLEIL ÉTANT AU MOMENT DE SE COUCHER [1].

1 M. Pouqueville a transcrit fidèlement cette inscription tracée sur la pierre originale dans les trois idiomes : turc, grec et albanais, afin sans doute de pouvoir être lue par tous.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

ARABIAN GODOLPHIN.

Chapitre I. Le Quaker. 1
II. Le récit. 9
III. Scham et Agba. 21
IV. L'homme, le cheval et le chat. 29
V. Burry-Hall. 39
VI. La taverne du Lion-Couronné. 56
VII. La prison. 70
VIII. La visite. 78
IX. Gog-Magog. 89
X. Roxana. 100
XI. L'épi. 113
XII. Godolphin Arabian. 128

KARDIKI.

Chapitre I. Le Gruca de Tebelen. 142
II. L'escorte. 155
III. Le Bektadji. 159
IV. Khamco, Ali, Kaïnitza. 172
V. Le voyage. 190
VI. Le combat. 199
VII. L'escorte. 218
VIII. Le serment. 232
IX. La vengeance. 244

FIN DE LA TABLE.